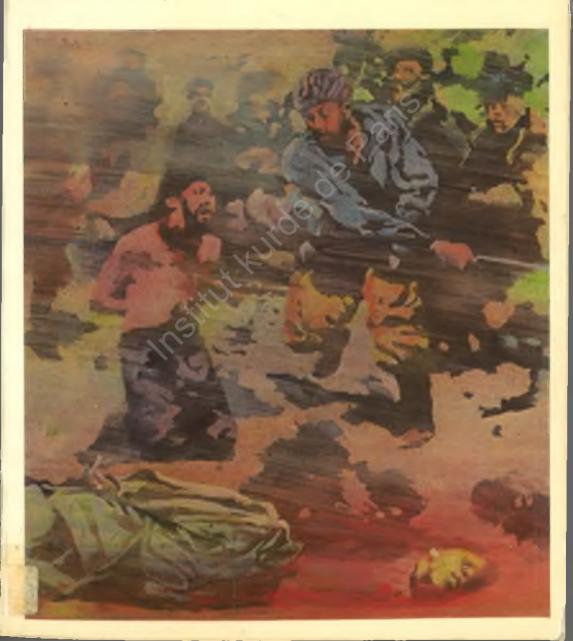
Michael Arlen Embarquement pour l'Ararat

A la recherche de l'identité arménienne

Collection Témoins/Gallimard



"Reliable He dille



institutivite de pairs

COLLECTION TÉMOINS

" Knige ge Sile

06/09/2016 1250 ARL EMB

MICHAEL ARLEN

Embarquement pour l'Ararat

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR DANIEL BLANCHARD



GALLIMARD

Titre original:

PASSAGE TO ARARAT

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Michael J. Arlen, 1975.
© Editions Gallimard, 1977, pour la traduction française.

A une certaine époque de ma vie je décidai d'entreprendre un voyage afin de me rendre compte de ce que cela signifiait pour moi d'être arménien. Bien qu'arménien, ou à demi arménien, jusqu'alors j'ignorais tout de l'Arménie comme des Arméniens. Du moins, presque tout. Mon père était arménien, je veux dire né de parents arméniens, mais il avait été élevé en Angleterre et avait s'ait ses études dans des établissements anglais. Avant de devenir américain, il avait été citoyen anglais. Il n'avait pratiquement aucun lien apparent avec l'Arménie. Il en parlait très rarement et, à la maison, n'en utilisait jamais la langue. Son métier était de composer des romans sentimentaux et il en situait le plus souvent l'intrigue dans la société britannique. Il n'écrivit jamais sur l'Arménie ni sur les Arméniens, à de très rares exceptions près, qui furent sur le mode du désaveu ou de la plaisanterie. « Qui, aujourd'hui, voudrait se dire Arménien s'il ne l'est pas? » écrivit-il un jour. Lui-même, à l'âge de vingt et un ans, avait changé son nom de Dikran Kouvoumijan en Michael Arlen.

Ma mère, d'origine américaine et grecque, appelait parfois en privé mon père Dikran, et dans mon enfance c'était là la seule occasion qui me fut donnée de savoir qu'il était quelque chose d'autre, ou de plus, que britannique. « C'est un nom arménien », m'expliqua-t-elle un après-midi, il y a bien longtemps. Je crus un moment que ce qualificatif s'appliquait au caractère du nom : un nom qu'on utilise en privé. Je savais aussi que certains de mes oncles éloignés s'appelaient Kouyoumjian — un nom bizarre et qu'un enfant a bien du mal à griffonner au bas d'une lettre de remerciement. Mais mon père, si bien disposé qu'il fût envers ces oncles, ne voulait, à l'évidence, rien avoir en commun avec ce nom. S'il consentait à me l'épeler une nouvelle fois, c'était en général avec une moue qui montrait bien sa réticence. « C'est un nom ridicule et imprononçable », me dit-il un jour, et j'avais toutes les raisons d'en convenir. Pour l'essentiel, l'arménianité de mon père était comme perdue dans un lointain brumeux d'où elle ne faisait que rarement surface dans la conversation familiale — une phase de sa jeunesse, qu'il avait apparemment dépassée depuis bien longtemps et avec succès, comme on réussit à un examen, et il n'y avait plus aucune raison évidente de continuer à en parler.

Ce fut à l'âge de neuf ans, dans un internat anglais, que je me rendis compte pour la première fois que j'étais moi-même, de toute façon, arménien, du moins à moitié. Avant la Seconde Guerre mondiale, nous habitions l'Europe, Anglais expatriés dans le Midi de la France. A cette époque, dans la mesure où je m'interrogeais sur mon identité, je me considérais comme anglais. Nous étions anglais. Nous parlions anglais. Nous

voyagions avec des passeports britanniques.

A l'école, on me donna pour camarade de chambre un joyeux Écossais aux cheveux blonds filasse, du nom de Mac-Gregor.

« Tu es français ou quoi? me demanda-t-il un jour.

- Bien sûr que je ne suis pas français, répondis-je.
- Tu dois être français. Tu vis en France.

— Je suis anglais, affirmai-je.

— Tu ne peux pas être anglais », insista-t-il.

La femme du directeur survint à point pour nous tirer de là. Nous nous assîmes à sa table dans le réfectoire de l'école. C'était une pièce glaciale et pleine de courants d'air, où des serveuses en uniforme à l'ancienne s'affairaient bruyamment avec des plateaux chargés de tranches de pain sec et de sardines, ou parfois de haricots cuits au four, ou encore, le dimanche, avec des plats d'argent dans lesquels des bouts de pain trempaient dans du jus de viande. La femme du directeur était une dame portée sur les choses de l'esprit. Elle participait à la troupe de théâtre locale et nous abreuvait de discours sur l'existence brillante que lui laissaient entrevoir ses lectures avides des magazines londoniens ou ses escapades impromptues jusqu'au chef-lieu du comté où elle passait des auditions catastrophiques - pour jouer dans des reconstitutions historiques. Ce jour-là, elle m'annonça avoir lu quelque part que mon père avait récemment publié un nouveau livre. Je n'avais jamais grand-chose à ajouter à ce genre de nouvelle. Je savais que mon père, dans son bureau, « écrivait des livres », mais la littérature en général et la sienne en particulier était un autre sujet dont on parlait peu en samille et on ne nous y encourageait guère non plus. Elle n'avait jamais lu aucun des romans de mon père, poursuivit-elle, mais elle était sûre qu'ils étaient très intéressants. N'était-ce pas Le Chapeau vert le plus célèbre? Elle en avait entendu dire beaucoup de bien. Ce doit être fascinant, dit-elle, d'avoir pour père un écrivain célèbre. Et est-ce que moi aussi je parlais arménien?

Cette dernière question me prit au dépourvu. « Non, dis-je, je ne parle pas arménien. » Et je crois que j'ajoutai : « Je n'ai jamais entendu personne parler arménien. » Ce qui était vrai.

« Mais je suis sûre d'avoir lu quelque part que votre père était arménien, dit-elle avec un grand sourire. Je croyais que tous les Arméniens parlaient arménien. »

Plus tard, dans notre petite chambre, MacGregor me jeta un coup d'œil par-dessus son album de bandes dessinées. « Har-mainien? fit-il. Quel genre de sport est-ce qu'ils pratiquent là-basy

- Je n'en sais rien, dis-je, je n'ai jamais été là-bas. Probablement les mêmes sports qu'ici.
 - Pas le cricket, dit MacGregor.
 - Si, le cricket, répondis-je. En tout cas je suis anglais.
 - Tu ne peux pas être anglais, fit MacGregor.

A la fin du trimestre, mon père vint me voir. Il arriva seul,

dans une voiture avec chausseur, portant une boîte de chocolats. Pour la première sois de ma vie, il m'apparut comme quelqu'un d'étrange, presque un étranger. Je me souviens de l'avoir observé à la dérobée, scrutant subrepticement son visage — à la recherche de quoi? Je ne sais. J'aurais voulu qu'il me dise que nous étions véritablement anglais, mais je ne savais pas comment le lui demander.

Quelques mois plus tard, rentré à la maison pour les vacances, c'est ma mère que j'interrogeais. « Est-ce que nous sommes arméniens? » Ma question m'apparut bien osée.

« Bien sûr que non », répondit-elle, avec une certaine vivacité dans sa voix douce. « La famille de ton père a du sang arménien, mais il est anglais et toi aussi. » Et elle me montra son passeport.

Au fil des années, je fréquentai d'autres écoles. Et puis, la guerre nous chassa aux États-Unis. Je devins de plus en plus américain et, finalement, à vingt et un ans, j'obtins la nationalité américaine. Dans l'ensemble, je me sentais américain, ou, peut-être pendant quelque temps, anglo-américain, et pourtant il était clair que ce n'était pas tout. Il devait y avoir quelque chose en moins ou en plus. Je pris conscience d'être suivi comme par une ombre par mon « être arménien », que les autres gens sentaient ou, à l'occasion, commentaient, mais que mon père avait dit ne pas exister en réalité. Et moi aussi, j'affirmais que cela n'existait pas.

Je me souviens d'un jour, alors que j'étais en classe dans le New Hampshire, où je m'étais réfugié'sur une échelle extérieure de secours, terrifié au spectacle d'une bande de garçons de seize ans qui houspillaient et couvraient de sarcasmes l'un de leurs camarades, un certain Gordon, pâle et dégingandé, que l'on supposait être juif. Qu'est-ce qui me terrifiait ainsi, me suis-je demandé par la suite — car il ne s'agissait pas d'un souvenir particulièrement flatteur. La réponse est, je crois, celle-ci : je m'étais progressivement rendu compte que, dans certains milieux anglo-saxons, être juif c'était être « différent », c'est-à-dire étranger et dépourvu de protection; et je savais que moi aussi j'étais « différent », encore que relativement

protégé par le camouflage de mes façons anglo-saxonnes. Mais je sentais que ce n'était qu'un camouflage et qu'il risquait de disparaître un jour. Regardant l'infortuné Gordon du haut de mon échelle, je sais que je pensais : voilà le sort auquel nous échappons grâce à cux. Qui recouvrait ce nous? La vérité est que pendant presque toute mon adolescence et une bonne partie de ma vie, je ne me suis guère donné de mal pour le savoir. Dans le fait d'être arménien, il semblait y avoir quelque chose de vaguement dangereux ou comme d'une qualité inférieure; sinon mon père n'aurait pas été si acharné à s'en dégager. Je me le suis tenu pour dit et je l'ai imité. Arménien, ce nom désignait quelqu'un d'autre.

Un autre souvenir, vieux de nombreuses années, se situe à New York à un moment où l'on attendait la visite de mon oncle Krikor qui habitait en Argentine. Je vois mon père irrité brandir une lettre récente de Buenos Aires — un changement de projets, sans doute — et s'écrier : « Pourquoi diable ces Arméniens ne peuvent-ils jamais faire les choses simplement!» Puis : « Voilà : n'est-ce pas typique d'un Arménien? » L'oncle Krikor était « typique d'un Arménien »; mon père, c'était autre chose. Et de fait lorsque finalement Krikor arriva (un petit homme see, au nez fort et au visage bruni par le soleil argentin) il m'apparut dissérent de mon père - plus brun, plus « oriental » en quelque sorte — bien qu'en réalité les deux hommes cussent la même taille et la même carrure, des traits fort ressemblants et un anglais aussi impeccable. A un moment, Krikor m'adressa quelques mots en arménien, auxquels je ne pus naturellement pas répondre. « Quoi, tu n'as pas appris un mot d'arménien à ton fils! » s'exclama-t-il sur un ton doucement réprobateur. Nous dînions à l'hôtel de Krikor.

Mon père, à cette époque, arborait une moustache très soigneusement taillée et une fleur à son veston. « Mais c'est une langue impossible », grogna-t-il.

Krikor sourit avec bienveillance. « Ah, Dikran », dit-il. Il était l'aîné.

De ma vie je n'ai entendu mon père prononcer un mot

d'arménien, excepté les rares fois où nous allions au restaurant arménien et où il nous lisait, avec une sorte de professionnalisme désinvolte, ce menu exotique plein de kebabs et de dolmas, qui étaient essentiellement turcs, je le découvris plus tard. Dans l'ensemble, je ne rencontrai que bien peu d'Arméniens en sa compagnie et la plupart d'entre eux étaient associés dans mon esprit à un certain restaurant arménien de New York, où nous nous rendions en famille peut-être une ou deux fois par an. C'était un petit restaurant appelé « La Corne d'Or » et situé du côté de la Cinquantième Rue Ouest. Le propriétaire, Aram Salisian, était un homme imposant et chaleureux, un ancien lutteur aussi large que haut, avec d'énormes mains noueuses et un bon visage carré, comme taillé à la hache, qui semblait imperturbablement sourire. Lorsque nous entrions, toujours il serrait mon père dans ses bras. Il est bien, je crois, le seul homme à qui j'ai vu faire cela. Quant à nous autres, il nous saluait en s'inclinant. Il me dit qu'un jour il m'apprendrait la lutte.

J'aimais « La Corne d'Or » parce que c'était un endroit agréable où nous nous trouvions en général heureux en famille. Il m'inspirait aussi un sentiment particulier et secret, qui a persisté jusqu'à aujourd'hui bien que ce restaurant ait disparu : c'était le seul lieu, ou le seul territoire, où je me souviens d'avoir vu mon père à l'aise dans son identité arménienne, l'acceptant même à moitié. « Untel était ici l'autre jour », disait parfois Salisian en s'arrêtant près de notre table pour éructer quelque nom arménien.

Et j'entends encore la voix de mon père répondre : « Vraiment? Comment va-t-il? Dis-lui bonjour de ma part. »

Dis-lui bonjour de ma part. On pourrait ne voir dans cette formule que politesse distraite, mais en fait je crois que dans ces rares occasions, il témoignait plus d'affection envers ses origines arméniennes — nos origines arméniennes — qu'en tout autre moment dont je puisse me souvenir. De temps à autre, des clients du restaurant et du bar venaient à nous pour bavarder pendant quelques minutes sur la famille, les études des fils ou des filles. Georges, le barman, je m'en souviens,

avait un fils qui étudiait la musique avec Rudolf Serkin à l'Institut Curtis et qui devint plus tard le pianiste Eugen Istomin.

C'étaient là des moments chaleureux mais étranges : étranges parce que les hommes et les semmes qui se trouvaient là m'apparaissaient si différents des autres, comme habitant un autre pays, - et pourtant pendant ces quelques instants nous faisions partie du même groupe, leur groupe, quoi que ce leur puisse recouvrir. Je percevais l'Arménie comme un fragile réseau de restaurants hantés par des gens qui semblaient vivre ailleurs, au pays de quelqu'un d'autre. Seul m'apparaissait réel cet attachement partagé, ce lien mystérieux. Les murs du restaurant, je m'en souviens, portaient diverses photos d'Arméniens qui avaient « réussi ». L'une d'elles représentait mon père en compagnie de William Sarovan, l'écrivain californien d'origine arménienne dont les pièces avaient été jouées à Broadway et souvent primées. La photo montrait les deux hommes attablés devant un verre, fumant une cigarette et tournant un œil vitreux vers le flash de l'opérateur - le classique instantané de boîte de nuit. J'y voyais un moment héroïque et émouvant : mon père aux côtés de M. Saroyan. Mon regard retournait toujours à cette fugitive apparition d'une camaraderie arménienne.

Et puis, après le dîner, nous sortions tous de « La Corne d'Or »; nous disions bonsoir à M. Salisian, nous laissions derrière nous Aram Salisian et son monde, et nous nous retrouvions dans le nôtre. En de rares occasions, encouragé peut-être par les moments passés au restaurant, je posai à mon père quelques questions sur l'Arménie, mais je ne m'y risquais qu'exceptionnellement puisqu'il était si évident qu'il souhaitait n'avoir rien à voir avec le sujet — en fait, il balayait les questions les plus simples que je pouvais poser — et aussi parce que moi-même je ne le souhaitais pas très vivement non plus. Un jour, je m'en souviens, je l'appelai au téléphone pour qu'il vienne répondre à un M. Hagopian, un professeur arménien qui désirait lui parler d'un projet littéraire. « Dis-lui que je suis sorti », répondit froidement mon père. Plus tard, comme

je m'étonnais de son attitude car Hagopian et lui ne s'étaient jamais rencontrés, mon père me dit : « Il ne pense qu'à me parler de problèmes arméniens. Cela va durer des heures. Ils finissent par vous faire mourir d'ennui. » D'un ton plus indifférent, il ajouta : « Ce sont des gens gentils, mais il ne faut pas les laisser trop s'approcher. »

Pour l'essentiel, je me satisfaisais de laisser les choses en l'état. Je n'éprouvais qu'une légère curiosité à l'égard de mon origine arménienne — ou plutôt, c'est ce que je croyais, car si j'avais véritablement compris ce genre de problèmes, je me serais rendu compte que j'étais hanté par elle. Surtout, elle me faisait peur. Qu'en était-il réellement des « problèmes arméniens »? Je supposais qu'il devait s'agir des « massacres par les Turcs », des « Arméniens réduits à la famine » et autres événements lointains et répugnants dont j'avais vaguement entendu parler et qui bien évidemment n'avaient que peu ou pas du tout de rapport avec nous. Qu'était-ce donc qui m'effrayait? J'ai du mal à m'en souvenir à présent. Probablement de me trouver en quelque façon exposé, ou rabaissé, par l'assimilation d'une « différence », la « différence » qui vous est propre, à quelque chose de prosondément péjoratif, au péché. Je ne peux pas dire que je me sois senti coupable de péché de manière explicite, mais je me sentais marqué — au point que, pendant une grande partic de ma vie, je me suis considéré comme plus brun que nature et que, voici quelques années, j'ai été stupéfait d'entendre un dermatologue qualifier ma peau de « claire ». Et à la fin (peut-être même dès le début), j'en suis venu à haïr mon père pour cette peur. Ce n'était certes pas le seul sentiment qu'il m'inspirait, car je l'aimais également; bien que lui-même n'exprimât que très peu son affectivité, je savais qu'il était bon envers moi : il était mon père. Mais j'avais également peur de lui. Quelque chose nous séparait toujours, quelque chose de non dit et, semblait-il, d'inaccessible. Nous étions des étrangers l'un pour l'autre.

Lorsque mon père mourut, il y a dix-neuf ans, je compris que nous ne nous étions pas rapprochés. Pas même lorsque, sur son lit de mort, nous nous sommes parlé avec gentillesse en nous tenant la main. l'as même lorsque, plus tard, je me suis mis à écrire à son sujet — car j'étais moi-même devenu écrivain, encore que pas romancier, et j'essayais d'établir une sorte de contact avec lui et avec ma mère en écrivant sur leur vie commune et sur sa carrière à lui. Pour autant que je m'en souvienne, le service suncbre eut lieu dans une église grecque orthodoxe, celle de ma mère, et non dans une église arménienne. « Toute sa vie, dit ma mère, il a cherché à se détacher des Arméniens. » Il m'a manqué, mais en un sens, sa disparition fut aussi un soulagement pour moi. Son absence. A vrai dire, j'ai rêvé souvent de lui, en général suivant la même trame ou en des rêves qui dégageaient le même sentiment : celui d'une distance entre nous. Parsois il m'appelait et je n'arrivais pas à entendre ce qu'il me disait. Parsois, simplement, il se tenait à l'écart, personnage solitaire et, en quelque façon, désapprobateur. Nous restions des étrangers l'un pour l'autre.

Vers ma quarantième année, ma mère mourut elle aussi. Ma propre identité d'Américain ne faisait aucun doute à mes yeux, du moins superficiellement. J'avais une femme et des enfants américains, ma vie tant privée que professionnelle était une vie réussie d'Américain. Et voici qu'un beau jour, un groupe d'Arméniens de New York me demanda de donner une conférence sur le métier d'écrivain. Je fus surpris et flatté de cette invitation — car la demande n'était pas bien forte pour mes prestations de conférencier — et j'acceptai.

J'ai un souvenir très vif de cette soirée. La conférence eut lieu dans un auditorium de la cathédrale arménienne, sur la Seconde Avenue, lieu que je n'avais encore jamais visité. Le public prit place devant moi sur de petites chaises; il comprenait surtout des hommes et des semmes d'âge mûr, les hommes en général plutôt trapus, les semmes vêtues à l'ancienne mode, de tissus à sleurs. Je ne dis rien d'extraordinaire, mais tout d'un coup je me sentis prosondément ému. Tandis que de derrière mon pupitre, je promenais mes regards sur ces rangées de visages si évidemment arméniens — des Arméniens plus nombreux que je n'en avais jamais vu ensemble jusque-là — je me souviens d'avoir éprouvé une extraordinaire force d'attraction. Mes yeux m'assuraient que ces gens étaient différents de moi, mais je savais qu'ils n'étaient pas si différents que cela. J'ignorais ce que je savais de plus.

Ensuite, un vieux monsieur avec une épaisse crinière blanche vint à moi. « Vous avez dit des choses intéressantes, fit-il, encore que vous n'ayez mentionné aucun écrivain arménien. C'est dommage que nous n'ayons jamais vu votre père ici.

— Je ne pense pas qu'il se considérait comme arménien », répondis-je. Mais à peine eus-je prononcé ces mots que je réalisai qu'ils étaient faux.

« Bien sûr qu'il était arménien, dit le vieillard. Vous aussi vous êtes arménien. Ce n'est pas si étrange d'être arménien. Venez donc prendre un café. »

Je crois qu'à ce moment j'ai pensé quelque chose comme : Tu peux pousser plus loin ou bien en rester là. Et je suis parti avec lui boire un café.

C'est ainsi, de façon insignifiante, que les choses débutent. Ce soir-là, pour la première fois, je rencontrai de mon propre fait des Arméniens. Des Arméniennes rieuses qui n'en finissaient pas de poser des questions. Des hommes aux larges poitrails qui, apparemment, se tenaient toujours par le bras. Trop de tasses de café, de petits gâteaux très sucrés. J'étais là, quoi que pût être ce lieu. La tête de pont n'était guère solide, car je luttais constamment contre le désir de décamper. Ne jamais les laisser trop s'approcher! Mais je savais également qu'un bout d'une pièce manquante du puzzle venait de faire une brève apparition.

Au moment où je me frayais enfin un passage vers la

porte, une voix m'interpella : « Vous reviendrez! » Il m'était impossible de dire si c'était une affirmation ou une question.

« Je reviendrai », répondis-je. Mon voyage avait commencé. Un jour ma femme me demanda si je savais que le mont Ararat était situé en Arménie. Elle venait de lire l'un de mes nouveaux livres arméniens.

« Je le savais, répondis-je.

— Penses-tu que Noé était arménien? »

Je dis qu'à mon avis la question ne se posait pas dans ces termes.

Plus tard, elle voulut que je lui parle des rois de Naïri : « Je ne sais rien d'eux, avouai-je.

— On dit ici que ce sont vos ancêtres. C'est écrit : " Il y a bien longtemps, les rois de Naīri régnaient sur la terre arménienne". »

On peut apprendre à peu près tout dans les livres sauf sans doute ce qui concerne les rois de Naīri. Des rois, si l'on peut dire! De quels rustres était alors peuplé le monde! Je parle d'il y a trois mille ans, peut-être davantage, lorsque les féroces et martiaux Assyriens tenaient l'Asie Mineure sous leur joug. Il y a cinq mille ans, au moment où la civilisation était en marche en Égypte, à Babylone et à Sumer, elle faisait également son apparition — du moins on en retrouve des traces — dans certaines vallées des vastes hauts plateaux qui s'étendent au sud du Caucase russe, entre la mer Noire

et la mer Caspienne, ainsi que dans ce qui constitue aujourd'hui la Turquie orientale. C'était déjà alors un pays de cultures, de vignobles et de riches gisements minéraux, un beau pays d'accès difficile, aux vallées fertiles dominées par des pics élevés, tout entier, même les régions planes, situé en altitude, comme l'Ouest américain, à environ deux mille mètres en movenne au-dessus du niveau de la mer. Pendant des milliers d'années, des populations primitives ont habité les vallées au pied des grandes montagnes. C'est là qu'on a commencé à soigner la vigne sauvage, qui très probablement est à l'origine des vignes babyloniennes et égyptiennes. Les indigènes extrayaient du sol l'étain et le cuivre à partir desquels ils produisaient du bronze et des objets métalliques pour Ur, en Chaldéc. Leur poteric, avec ses frappants motifs géométriques, se répandit jusque dans l'ancienne Palestine et la Syrie. Cette population était constituée d'une multitude de tribus appartenant principalement aux fonds hourrite et hittite. Autant de rois que de tribus, voilà ce qu'étaient les rois de Nairi. En fait, nous connaissons le nom de « Nairi » par les sources assyriennes et il n'a plus grande signification. Ce n'est plus qu'un mot, avec peut-être un reste de douceur dans sa sonorité. « Vingt-trois rois du pays de Naïri ordonnèrent à leurs guerriers et à leurs chars de se réunir afin de marcher contre moi et de me livrer bataille », écrit un scribe du roi assyrien Teglath-Phalasar Ier, qui était lui-même une brute redoutable.

Mais plus tard, de Naîri sortit le royaume d'Ourartou. Voici à présent un mot dont la sonorité est dépourvue de toute douceur. Ourartou... Ararat. Le mont Ararat de l'Arche de la Genèse. Plus tard encore, vers 600 avant Jésus-Christ, le livre de Jérémie évoque le royaume d'Ararat dans un passage où le prophète lance ses imprécations contre Babylone la mauvaise : « Lève l'étendard sur le pays, sonne la trompette contre elle parmi les nations, convoque contre elle les royaumes d'Ararat, de Minni et d'Ashkénaze. » Les Ourartéens édifièrent des cités et des forteresses. Ils creusèrent des canaux d'irrigation et construisirent de grands aqueducs. Ils commer-

çaient avec les populations de la Méditerranée, mais surtout ils contrôlaient l'une des grandes routes naturelles du commerce mondial, celle qui franchissait les cols de ce que l'on devait appeler le plateau d'Arménie. Les Ourartéens produisaient de la poterie ainsi que des chars de guerre et des armures. Ils empruntèrent l'écriture cunéiforme aux Assyriens mais développèrent une langue à eux, à partir de la langue hourrite qui, elle-même, ne ressemblait à aucune autre. C'était l'une de ces langues étranges qui, dans l'isolement des montagnes, évoluent indépendamment des grands ensembles linguistiques.

La croissance d'Ourartou devint une menace pour les Assyriens qui engagèrent les hostilités contre le royaume. Mais ce sut une guerre difficile et ingrate pour les Assyriens, qui furent contraints, année après année, de conduire leurs armées vers le nord sur d'énormes distances au cœur de montagnes inhospitalières. On peut voir au British Museum deux imposantes portes de bronze, charriées depuis une ville assyrienne par quelque archéologue entreprenant, qui illustrent les campagnes du roi Salmanasar III contre Aramou, roi d'Ourartou. Dans cette version des événements qui est celle de Salmanasar, les Assyriens apparaissent en vainqueurs, du moins dans la mesure où les pictogrammes nous montrent des forteresses en flammes et des Ourartéens empalés sur des pieux. Dans l'ensemble, Assyriens et Ourartéens furent en état de guerre intermittente pendant près de trois siècles, jusqu'à ce que les deux États sussent exténués au point de disparaître. Les Assyriens tombèrent probablement les premiers, renversés par les Mèdes (peu avant l'invocation de Jérémie) ainsi que par les « Ashkénazes », qui constituèrent l'une des vagues de l'une des premières grandes invasions nomades — celle de cette vaste peuplade asiatique connue plus tard des Occidentaux sous le nom de Scythes et des Chinois sous le nom de Sai-Wang. Quelques années plus tard, le royaume d'Ourartou, lui-même attaqué par les Mèdes et les Scythes, commença à s'effondrer lui aussi, à se désintégrer en différentes tribus et cessa bientôt d'exister en tant que nation.

Certaines des tribus qui avaient fait partie d'Ourartou subsistèrent, mais aussi deux nouveaux groupes firent leur apparition dans ce pays ravagé par la guerre. Le moins important était celui des Armen, ou Armeni, qui, selon Hérodote, avaient gagné cette région à travers la Thrace et la Phrygie. L'autre groupe, plus nombreux et plus évolué, était celui des Hayasa qui avaient jadis sait partie de l'ancienne fédération hittite en Asic Mineure. C'est à ce moment que les Arméniens font leur entrée dans l'histoire, sous la forme d'un composé de Hayasa, d'Armen et des tribus subsistantes d'Ourartou. En fait, traditionnellement, les Arméniens se dénomment euxmêmes dans leur langue les Hai et leur pays, le Hayastan. Selon une ancienne légende arménienne, Haik, descendant de Japhet, l'un des trois sils de Noé, s'était révolté contre le tyran assyrien Belus quelque temps après la destruction de la tour de Babel et s'était enfui avec sa famille « en direction du nord, au pays de l'Ararat ». Belus, « ayant levé une grande armée », l'avait poursuivi. Une violente bataille eut lieu, au cours de laquelle Haïk, d'un tir beureux de son arc, tua Belus. Sur l'emplacement de cette victoire, Haik fonda un village auguel « il fit donner son nom ». Voilà pour la légende.

La première mention du nom d'Arménie est probablement celle qui figure dans une inscription datant des alentours de 520 avant Jésus-Christ et due à Darius le Grand. Sur un rocher dominant d'environ deux cents mètres l'ancienne route d'Echatane à Babylone, l'Achéménide informe le monde de quelques-unes des difficultés qu'il a rencontrées lorsqu'il se fut emparé du trône perse :

Le Roi Darius dit : Pendant que j'étais à Babylone, ces nations se révoltèrent contre moi : la Perse, Suse, la Médie, l'Assyrie, l'Arminaya, le pays des Parthes, la Margiane, la Sattagide et le pays Sace.

Le Roi Darius dit : Alors un Arminayen du nom de Dadarsès, l'un des serviteurs, je l'ai envoyé, lui, en Armi-

naya.

A lui je dis: Salut à toi. Si un État rebelle ne m'obéit pas, frappe-le. Alors Dadarsès se mit en route. Lorsqu'il parvint en Arminaya, les rebelles vinrent au-devant de lui et se rangèrent en bataille. C'est à Zuzza, village d'Arminaya, c'est là qu'ils s'affrontèrent. Le dieu Ahuramazda me vint en aide. Mes forces défirent totalement l'armée rebelle.

Un pictogramme accompagne le texte en cunéiformes : Darius, en maître sévère, se dresse à côté de son trône; les neuf chess rebelles se présentent en ligne devant lui, la corde au cou. Plus loin, le texte fait référence à « Aracus l'Armina-yen » qui aurait « usurpé » rien de moins que Babylone même. « Il a soulevé Babylone », déclare le Grand Roi fâché; et d'ajouter : « ce pour quoi il a été châtié. » On peut l'imaginer. Voici donc les Arméniens. Des montagnards. Des élèves devant un maître sévère. Ils avaient repoussé les Assyriens et survécu aux Scythes et aux Mèdes. Les Perses exigèrent un tribut de dix mille chevaux par an. La cavalerie allait devenir l'arme de l'avenir.

Je me demandais que penser de ces miens ancêtres, car il est difficile de ne pas se faire une idée à leur sujet, et en général à son propre avantage. Étaient-ils nobles ou vils? Des « gagneurs » ou des « perdeurs »? Je pensais : Quelle idée bizarre que de se demander si les rois de Nairi étaient des perdeurs ou des gagneurs. Tout cela était si loin et hors de ma vue. Mes livres me montraient des photographies floues de vases et de casques provenant des fouilles d'Ourartou — d'immenses vases de terre et de bizarres casques pointus. Naïri était un mot. Haysa, seulement une ombre. Le Grand Roi Darius qui, lui, avait son propre artiste, ressortait avec un peu plus de netteté: un homme exceptionnellement grand pour son époque, près d'un mètre quatre-vingts, des bras puissants et l'œil brillant de férocité. Mais il était difficile d'apercevoir les Arméniens: Dadarsès, Aracus et les autres. N'avaient-ils toujours été qu'un chapitre de l'histoire de quelqu'un d'autre? Ils me semblaient nager sous la surface, bien loin dans les tourbillons du temps.

Un après-midi, j'allai prendre le thé en compagnie du vieux monsieur à cheveux blancs que j'avais rencontré à l'église. Cela se passait dans son appartement situé dans la Trente-troisième rue, près de la Première Avenue, une adresse qui n'avait rien de particulièrement chie, à première vue. L'une de ces rues silencieuses, où des enfants hirsutes se battent sur les trottoirs et où des immeubles noirs de crasse attendent patiemment d'être abattus. Heureusement, il ne s'agissait pas de thé mais de cognac. Nous prîmes place dans le salon obscur et évoquâmes la situation de la ville, les problèmes des enfants, les affaires arméniennes. L'houre était douce. Le vieux monsieur me parla de la musique arménienne, non pas la musique abâtardie qu'on jouait à l'église, mais celle qu'ils jouaient « au vieux pays ». Avais-je jamais entendu le son du doudek? Il me dit que c'était un beau son. Il se leva, passa dans la pièce voisine et en revint avec un petit étui. Celui-ci contenait une sorte de slûte ou d'instrument à anche. « C'est mieux quand on joue à deux », m'expliqua-t-il, « à deux doudeks. L'un joue tout le temps une même note tenue. L'autre joue la mélodie. On applaudit toujours la mélodie. Mais tenir la note est très difficile. Il y a une technique pour cela. »

Nous sirotions notre cognac opaque. Le plancher était couvert de tapis d'Orient. Sur la tablette de la cheminée, des photographies coloriées d'enfants à lèvres rouges. A un moment, une porte s'ouvrit doucement (une porte qui donnait sur le

dehors? sur une arrière-chambre?) et un homme entra. C'était un cousin, un homme frêle et angulcux, la soixantaine bien sonnée. Il prit place à mon côté sur le canapé prune tout défraîchi. Dehors, l'éclat du soleil pâlissait. Nous continuâmes à parler de musique, ainsi que de mon père.

« Aimait-il la musique arménicaire? demanda le vieux monsieur.

— Il n'écoutait jamais beaucoup de musique », répondis-je. Le cousin posa sur mon bras une main qui semblait de plume et commença d'une voix basse et intense à me parler des épreuves infligées à sa famille par les Tures. Il me décrivit le meurtre de son père et de son frère aîné; puis la fuite de sa mère et de ses deux sœurs, dont l'une fut capturée et n'a plus jamais donné de ses nouvelles. « Je n'ai aucun mal à imaginer ce qui lui est arrivé, dit-il. Les Tures étaient des démons. Ils ne savaient que tuer. Nous autres Arméniens, nous ne leur avions rien fait. Absolument rien! Nous étions des gens simples, craignant Dieu et ne demandant rien de plus que d'être laissés en paix. Les Tures nous ont traités comme des bêtes et ont violé nos femmes. » Il commença à sangloter.

En face de nous, le vieux monsieur approuvait discrètement. Il tenait le doudek sur ses genoux. Pas un mouvement dans la pièce. L'air était épais. Sur chaque table, chaque surface plane, des petites boîtes. Par la fenêtre ouverte, nous parvenait la rumeur lointaine de la circulation. Des autobus. L'avertisseur d'un taxi. L'homme assis sur le canapé se remit à parler, cette fois plus doucement - une sorte de plaintc -, pour évoquer, du fond des années, son enfance. Un village quelque part, au nom inintelligible. Un village turc? Un village arménien? Il parlait de course, de fuite, à travers le désert, alors qu'il était encore un jeune garçon. Pendant des jours, il était resté caché dans une grotte. Il y avait des cadavres dans cette grotte. Un chamelier l'avait pris en amitié et l'avait caché pendant trois semaines — ou trois mois. L'histoire était vraie, je le savais — vraie et bouleversante et si éloignée de ma propre expérience. Mais je m'aperçus que mon désir était que son bras se sépare du mien, que sa main si frêle, que ses larmes, ne

soient plus là. « Mon père n'avait pas commis le moindre crime, le croyez-vous? Il n'avait rien fait de mal. » Je le croyais, assurément. Mais mon désir était d'être ailleurs, dehors, dans l'animation des rues.

Plus tard, je me dis : ça ne peut pas être ça l'Arménie, ce n'est pas possible. Des larmes. Des histoires d'époques maudites. Des intérieurs obscurs et des gémissements de vieillards. « Mon père n'avait pas commis le moindre crime. » Mais il avait été tué, n'est-ce pas? Et les frères avaient été tués, et ses sœurs brisées et ce vicil homme — cet enfant — on l'avait obligé à fuir et à se cacher et à se rapetisser dans sa peur. Quelle sorte de fils était-ce là? Et quelle sorte de pères?

J'en vins à me demander parfois comment je pourrais apprendre quoi que ce soit sur l'Arménie, ou sur mon père — ou, en vérité, sur moi-même — s'il m'était impossible de rester paisiblement en compagnie de ces gens.

En même temps, ma femme m'importunait en dressant des listes d' « Arméniens célèbres »; Rouben Mamoulian, le metteur en scène de cinéma; Aram Khatchatourian, le compositeur; Garo Yepremian, le footballeur; Lucine Amara, la cantatrice. Est-ce que je savais que l'acteur de télévision Mike Connors était arménien (son nom de famille était Ohanian)? Est-ce que savais qu'Arlene Francis (née Kazanjian) était arménienne? Et Kirk Kerkorian? Et Charles Aznavour (Aznavourian)? Est-ce que je savais que le maire de Waukegan s'appelait Sabonjian?

« Assez! » m'écriai-jc. Je savais qu'elle essayait de m'aider, mais cela m'agaçait. Cela ressemblait aux listes d' « anciens élèves illustres » d'un petit collège perdu. Et puis, faire cela était tellement arménien. J'étais d'humeur irritable. Et cela, pour une part, parce que j'avais honte d'avoir été si fort indisposé par les deux vieux cousins, en particulier par celui qui parlait des Turcs. Le vieux gars robuste au doudek m'avait plu et je m'étais senti à l'aise avec lui, mais à entendre celui

qui pleurait sur la destruction de sa famille par les Turcs, l'envie de fuir m'avait pris aux tripes. Je savais que ce n'était pas bien de ma part. Je savais que cet homme plus que tout autre méritait ma sympathie. Mais j'avais ressenti comme physiquement insupportable de laisser mon bras sous sa main et de rester assis à côté de lui avec sa voix dans mes oreilles.

Qu'y avait-il eu de si insupportable en tout cela? Je crus d'abord que j'avais éprouvé un sentiment de répulsion à l'audition de sa lamentable histoire — que les détails de sa tragédic, comme un récit d'accident de voiture ou d'opération, étaient trop durs à avaler. Mais à peine m'étais-je donné cette explication que je sus qu'elle était fausse. Je ne m'étais jamais montré d'une sensibilité maladive à ce genre de choses, et en tout cas pas aux lamentations des vieillards. Je me rendis compte qu'en fait je restais sous l'empire d'une sorte de peur. Car, après cette séance, lorsque je m'étais retrouvé dans la rue fuyant en grande hâte l'appartement de la Trente-troisième rue, je m'étais dit : « Je sais que, quelque part, il existe un autre type d'Arméniens, des Arméniens prospères, vigoureux et robustes, qui ne passent pas leur vie dans le noir à pleurer le passé. » Je me souviens d'avoir nettement articulé en pensée les mots « prospères, vigourcux, robustes ». Par la suite, le souvenir de ces termes me plongea dans la confusion car les sentiments intimes qu'ils semblaient révéler marquaient un tel resus que je me pris à douter de pouvoir jamais me rapprocher des Arméniens. Les mots du vieil homme ne me sortaient pas de l'esprit. « Mon père n'avait pas commis le moindre crime... il n'avait rien fait de mal », avait-il dit, et il avait ajouté: « et pourtant les Turcs nous ont détruits! » A la réflexion il me parut que cet aveu devait recouvrir quelque chose de terrible, encore qu'il me fût impossible de décider si la charge d'électricité négative que je ressentais résidait dans le propos du vieil homme ou en moi-même. Je n'étais sûr que de mon ressentiment.

Vers la même époque, je me rendis à une manifestation arménienne d'une autre sorte : un concert à la cathédrale arménienne, un récital au cours duquel une demi-douzaine de

musiciens arméniens jouèrent du piano, du violon et du violoncelle. Tous ces interprètes avaient l'air jeune et sérieux et la musique était bonne. Le public était très habillé et je pris conscience immédiatement que j'étais en présence d'un grand nombre d'Arméniens prospères et vigoureux (et robustes. sans aucun doute). A vrai dire, certains d'entre eux avaient à peine l'air d'Arméniens - à ceci près, bien entendu, qu'ils ne pouvaient être pris pour des gens d'une autre origine. Pendant l'entracte, je pris un verre avec deux frères, tous deux aux environs de la quarantaine qui apparemment avaient de vastes propriétés quelque part dans le New Jersey et s'apprêtaient à construire un « grand ensemble résidentiel intégré » pour des milliers de familles. Ils arboraient l'un comme l'autre de magnifiques moustaches sur leurs visages épais et lourds et portaient curieusement des chemises bleues bouffantes et froncées. Ils discouraient en une sorte de duo sur le prix des terrains et les taux d'intérêt — des hommes sérieux avec des rires tonitruants comme il n'est pas possible. « Étaient-ce là les rois de Naïri? » me demandais-je.

Après le concert nous fûmes quelques-uns à nous rendre chez un certain Bud, arménien lui aussi. Il habitait un bel appartement dans la ville haute, du côté de la Soixante-dixième rue Est, avec vue sur Central Park. Les pièces en étaient artistement parsemées de divers objets chinois, vases, panneaux peints, etc. Le vaste salon, au sol en faux marbre, était orné de dessins de Rodin, de Braque et d'autres artistes. Les uns prirent place sur un long canapé de cuir, les autres restèrent auprès des grandes baies par lesquelles la vue plongeait dans le parc illuminé. L'épouse de notre hôte, une belle Arménienne vêtue d'un pyjama à la chinoise, nous offrit des liqueurs.

" Comment se fait-il que votre nom soit Bud? » demandaije au maître des lieux, car je m'intéressais à l'origine des nomspropres.

« En réalité, mon vrai nom est Yeprad, ce qui signifie Euphrate, me répondit-il, mais tout le monde m'appelle Bud.» Nous fîmes cercle pour admirer la table de la salle à manger, une plaque de verre que l'on venait de monter sur un socle en bois d'épave rapporté des Bahamas.

« Comment vont les affaires? » demandai-je à Bud, car elles étaient apparemment prospères.

« Elles vont très bien, dit-il, je m'intéresse surtout au cuivre et, comme vous savez, le cours du cuivre est en hausse. »

Nous déambulions paisiblement sur d'épais tapis. Sur un mur pendait une vaste tenture avec un motif de lion, que l'on venait de rapporter d'Ethiopie. Plusieurs invités buvaient de la bière japonaise.

« Voulez-vous que je vous montre un de mes tableaux qui représente le mont Ararat? » me proposa Bud.

J'acquiesçai.

Nous passâmes dans une petite pièce qui donnait sur la cuisine, une ancienne chambre de bonne transformée en débarras et qui ne semblait pas servir souvent. Des vêtements de femmes étaient entassés sur un lit étroit. Sur une table, une machine à coudre ouverte. Sur le mur du fond, entre une aquarelle pleine de bateaux à voiles et un dessin d'enfant figurant un cheval, était accrochée une peinture à l'huile du mont Ararat. Elle était, dans l'ensemble, d'une facture moderne : la montagne était d'un rouge profond, le ciel, jaune; en fait, ça avait plutôt l'air polynésien. Nous restâmes debout un moment à admirer le tableau.

- « La vérité est que je ne participe pas beaucoup aux activités arméniennes, fit Bud. Je n'y participe pas autant que je le devrais.
- J'ai pourtant constaté, à la lecture du programme du concert, répondis-je, que vous figuriez dans beaucoup d'organismes arméniens. De plus, vous étiez au concert.
- Oui, je sais, admit-il, mais je ne suis pas impliqué de la façon dont mes parents l'étaient. »

Nous restâmes pensifs un moment. Je ne savais pas quoi dire de plus.

« Mais regardez ici, s'exclama Bud s'éclairant soudain. J'ai quelques livres arméniens. » Il se pencha vers une petite bibliothèque, dans une encoignure. Elle contenait toutes sortes de livres parmi lesquels de nombreux ouvrages brochés des Éditions de la Bibliothèque Moderne et qui avaient l'air de provenir de l'université. Il saisit trois volumes assez gros, dont deux m'étaient connus car je les avais récemment achetés moimême : un manuel d'histoire de l'Arménie et un récit des massacres tures intitulé Arménie : un génocide oublié. Le troisième était un guide de voyage.

« Avez-vous lu celui-ci? » lui demandai-je en montrant le livre sur les massacres. Je l'avais ouvert quelques jours auparavant et, tour à tour rebuté et fasciné par les photographies,

je n'avais pas tardé à l'abandonner.

Bud eut l'air d'examiner attentivement la couverture du livre. « Non, dit-il, j'ai lu assez de choses sur les Turcs. J'ai cessé de m'intéresser à cette histoire avec les Turcs. »

L'un des deux frères qui spéculaient dans l'immobilier pénétra dans la pièce et jeta un coup d'œil sur le livre que nous examinions, ou plutôt que nous n'examinions pas. « Qu'est-ce que c'est que ça? » fit-il abruptement, mais la voix toujours aussi éclatante. « A quoi cela vous sert-il de lire ça? Vous n'avez donc pas encore lu assez d'histoires là-dessus? » Il avait l'air à la fois rieur et fâché.

« Oui, tout cela est de l'histoire ancienne », dit Bud.

« Nous sommes américains, déclara l'homme du New Jersey. J'ai fait la guerre.

- Aram a été en Corée, m'expliqua Bud. Saviez-vous

que parmi nos alliés en Corée se trouvaient des Turcs?»

- Je n'ai aucun grief contre les Turcs, affirma l'Américain du New Jersey dénommé Aram. Les Turcs sont mes frères. J'embrasse les Turcs! » Il me regarda. « Est-ce que tous les hommes ne sont pas mes frères?
 - Assurément », dis-je.

Il posa son bras sur mon épaule. « Croyez-moi, ça n'a aucun sens d'aller fouiller dans le passé. »

De retour au salon, je demandai à Bud d'où étaient venus

ses parents.

« De Fresno, en Californie, fut sa réponse. La vallée de San Joaquin. Les Arméniens étaient nombreux par là, vous savez. Ils venaient du vieux pays. » Il soupira. « C'est beau dans cette vallée. Mais je n'y suis pas retourné depuis longtemps. De nombreuses années.

— Où, dans le vieux pays? » insistai-je.

Bud eut un regard vague, presque amusé. « Oh, dit-il, un de ces petits villages de montagne. »

A ce moment, son épouse, cette belle femme en pyjama chinois, s'arrêta au milieu de la pièce. En souriant, elle jeta à son mari un fugitif regard qui semblait venu d'ailleurs — et durant une seconde, même son accoutrement chinois parut s'évanouir ou s'estomper. « Voyons, Yep, dit-elle, en employant ce qui devait être un diminutif de Yeprad, tu sais parfaitement que c'était Mirash, à environ trente kilomètres de Bitlis.

— C'est bien ça, fit Bud vivement. Près de Bitlis. Au vieux pays. » Il se leva brusquement — c'était un homme petit et énergique d'à peine cinquante ans, légèrement grisonnant et délicatement bronzé. Il grimaça un sourire. C'était, à l'évidence, quelqu'un qui savait recevoir. « Allons nourrir le poisson exotique », dit-il.

Je savais que je devrais entreprendre la lecture de quelques ouvrages « difficiles » sur les Arméniens, plus précisément ceux qui avait été écrits sur les massacres d'avant la Première Guerre mondiale, mais j'avais du mal à le faire. Ce n'était pas une réaction simple, un refus de lire le récit d'événements horribles, ou des mauvais traitements infligés aux Arméniens. Du moins, je me persuadais que ce n'était pas cela, car il me semblait que jusque-là j'avais lu suffisamment d'histoires d'atrocités (comme tout autre homme de notre époque), suffisamment de « monographies » sur des souffrances infligées et sur des peuples brisés — de telle ou telle manière, dans tel ou tel pays - pour n'avoir guère de raisons de me sentir soudain aujourd'hui incapable d'affronter le récit de ce que les Turcs avaient jadis fait aux Arméniens. Pourtant, il y avait quelque chose dans ces livres, dans le tréfonds des histoires qu'ils recelaient, qui m'atteignait plus profondément que jamais auparavant : quelque chose de plus complexe qu'un dégoût moral, de plus troublant que le frisson horrissé du voyeur.

De temps en temps, le soir, ma femme jetait un coup d'œil dans l'un de mes livres arméniens et m'interpellait à travers la pièce : « Mon Dieu! On ne peut pas croire de telles horreurs! » Elle me montrait alors ou me laissait à lire le récit de quelque acte abominable. Je me souviens d'un de ces passages en particulier. Il s'agissait d'un prêtre et de deux instituteurs arméniens qui avaient été capturés par les Turcs dans

lcur village en 1915. Les gendarmes turcs les avaient livrés à la populace. On avait lié le prêtre sur une chaise et on lui avait arraché les cheveux et les poils de la barbe. Puis on lui avait coupé les oreilles. Puis le nez. Enfin, on lui avait arraché les yeux. Aux instituteurs, on avait enfoncé des clous dans les mains et dans les pieds, comme sur un crucifix, puis dans la tête. Le compte rendu faisait état de l'« angoisse ignoble » et des « cris impies » des victimes. Certes, à cette lecture, l'aspect matériel de ces atrocités me convulsait l'estomac. Mais en moi, je sentais quelque chose d'autre qui se convulsait. Derrière ce récit terrible, j'entendais comme une voix qui m'était encore plus intolérable que l'événement lui-même. Était-ce la voix qui parlait d'« angoisse ignoble » et de « cris impies »? Ou bien étaitce quelque chose de plus général et de plus diffus, une voix qui semblait hanter la plupart des écrits traitant de ces massacres? Cela était difficile à définir. Mais cela me donnait envie de pleurer et aussi de jeter le livre bien loin.

Je me souviens que ma femme me demanda ensuite : « N'était-ce pas épouvantable ce qu'ils faisaient? »

J'étais si furieux que je pouvais à peine parler.

Elle s'en aperçut et s'empressa d'ajouter : « Je suis désolée. Bien sûr, ce sont tes compatriotes. »

Mais en mon for intérieur, je savais que ce n'était pas aux Turcs que j'en voulais alors — du moins, pas principalement — ni, certainement, à ma femme. Ma colère avait un autre objet. Lequel? C'était un mystère.

Ainsi ai-je poursuivi mes lectures sur le passé des Arméniens, leur passé lointain, historique.

Par exemple, l'Anabase de Xénophon, que j'avais lue trente ans auparavant au lycée sans prendre garde qu'une grande partie de la retraite des Dix Mille se déroule à travers le haut pays arménien.

« Ils se rassemblèrent aux alentours de midi, écrit Xénophon, et se mirent en marche à travers l'Arménie, pays de plaine et de petites collines douces... Ce district portait le nom d'Arménie méridionale. Le lieutenant gouverneur s'appelait Tiribazos [un Arménien, ami du roi de Perse] et il avait le privilège d'aider le roi à se mettre en selle lorsqu'il était présent...

« Le vent du nord se mit à souffler contre eux, racornissant tout et gelant les hommes... La neige atteignait près de deux mètres d'épaisseur, de sorte qu'on perdit maints animaux et maints esclaves ainsi que des soldats, au nombre d'une trentaine...

« Nénophon... les adjura par des prières et des supplications de ne pas rester à la traîne... mais ils lui demandèrent de leur couper la gorge; marcher. ils ne le pouvaient plus... Il faisait nuit à présent, et l'ennemi les suivait en désordre, se disputant d'avance le butin. Alors l'arrière-garde des Hellènes se mit à pousser les cris les plus forts possibles et à faire retentir les lances contre les boucliers. »

Après avoir réussi à éviter Tiribazos et ses hommes, les Grecs descendirent dans une vallée plus tempérée et remplie de villages arméniens amicaux.

« Les gens ne les laissaient jamais partir sans leur offrir un festin. Partout on trouvait empilés sur la même table agneaux, chevreaux, pores, veaux, volailles et toutes sortes de gâteaux, tant de blé que d'orge... Ils trouvèrent Cheirisophos et ses hommes dans leurs quartiers, couverts de guirlandes de paille et servis par de jeunes Arméniens en costumes. [Cheirisophos et Xénophon] ensemble demandèrent au chef, par le truchement d'un interprète qui parlait le perse, le nom de ce pays. Il répondit : la terre d'Arménie. Ils lui demandèrent pour qui il élevait des poulains. Il répondit que c'était le tribut du roi. Le pays voisin, dit-il, était la terre des Chalybes et il montra la direction où passait la route. »

Cette antique narration, si humaine, avait quelque chose de très émouvant, avec son récit de la terrible marche à travers la montagne. Ces rudes vétérans grees, chaussés de sandales, suppliant leur chef de leur trancher la gorge dans la neige! Et derrière eux ou au-dessus d'eux, les Arméniens qui les suivaient,

un peu comme les Indiens. Puis, dans la vallée, cette brève union entre les Grecs et les Arméniens. Ce peuple de la mer, héritier de la Crète, échangeant prudemment des toasts avec le peuple de la montagne, héritier d'Ourartou. « Cheirisophos et ses hommes... couverts de guirlandes de paille. » Époque primitive, époque de contes de fées!

Il me paraissait admirable que les Arméniens, que nous autres Arméniens, ayons une histoire aussi ancienne et aussi élaborée. Non pas une histoire faite uniquement de gloirc et de victoire, remarquez! Ce serait trop attendre d'une petite nation placée par Dieu et par la géographie sur le pourtour des grands empires mondiaux. Mais il est indéniable que les Arméniens n'ont pas été totalement ignorés par les événements importants qui ont affecté ces grands empires. Tout d'abord les Perses, avec leurs lourds palais et lour dieu tout-puissant, Ahura Mazda. Comparée aux autres nations de la même époque, l'Arménic était un territoire d'une dimension substantielle. Mieux encore, c'était un territoire stratégique, car le plateau arménien affectait la forme d'une citadelle; topographiquement l'Arménie dominait les nations puissantes et actives des basses terres. Les Perses laissaient un homme du cru administrer cette province septentrionale, en général un propriétaire terrien ou un chef arménien d'importance à qui ils donnaient le titre de satrape, et, en général, ils restaient à distance, sauf à mater de temps à autre une rébellion ou à lancer une ou deux vagues de persécution religieuse. Et sauf pour ce qui est des chevaux.

A l'époque de Xerxès, pas moins de vingt-cinq mille chevaux descendirent d'Arménie en Perse chaque année, et ultérieurement, ce nombre doubla et doubla encore. Vingt-cinq mille chevaux, cela fait un beau troupeau. Le plateau arménien, et c'est un autre trait par lequel il ressemble à l'ouest américain, s'est révélé exceptionnellement propice à l'élevage de chevaux de bonne race, car l'herbe courte, serrée et sèche qui y pousse est extrêmement riche en protéine tandis que l'altitude développe de façon exceptionnelle la rapidité et l'endurance des animaux — un cheval idéal pour la cavalerie, en somme. Imaginons un instant ces vingt-cinq mille

poulains d'un an « transhumant » sur près de mille kilomètres entre l'Arménie et Echatane!

Les anciens Perses rêvaient d'une parfaite cohésion de l'empire. Ils rêvaient de cavalerie, cette imparable machine de guerre, avant que quiconque eût songé à inventer les étriers. Ils rêvaient d'un réseau de communication et d'échanges avant que quiconque eût grand-chose à communiquer ou à échanger, et pour cela ils édifièrent des routes d'est en ouest à travers l'Asie Mineure et du sud au nord jusqu'au fond de l'Arménie. Le vieux Darius lui-même regarda toujours vers le nord et, vers la fin de son règne, autocrate vieillissant qui jouait avec des idées aberrantes de liberté religieuse aussi bien qu'avec les premiers projets de grandes liaisons routières, il monta une expédition militaire qui traversa l'Arménie, puis le Caucase, et déboucha dans la steppe curasienne où elle ne trouva rien et finit par rebrousser chemin. Que cherchaient-ils donc, à l'aube du ve siècle avant Jésus-Christ, ces Perses fourvoyés au milieu de l'Ukraine déserte? Darius ne l'a jamais dit.

Les Perses s'étaient intéressés à l'Arménie en raison de sa situation stratégique comme défense avancée contre les Scythes et à cause de ses chevaux. Les Grees ne tardèrent pas à s'y intéresser pour les mêmes raisons plus des raisons commerciales, car une voie naturelle traversait les vallées et les montagnes glacées d'Arménie et mettait en contact l'Orient et le monde méditerranéen et grec. Les Ourartéens avaient entrevu les possibilités de ce passage septentrional. Les Perses gardèrent un œil sur lui, mais ils s'intéressaient davantage au tribut qu'au commerce. Alors survinrent les Grecs avec leur esprit d'entreprise. Des comptoirs commerciaux ainsi que la culture grecque se répandirent à travers toute l'Asie mineure orientale et, selon Pline, « jusqu'aux confins de la montagneuse Arménie ». Le gouverneur séleucide Patrocle se rendit en personne en Arménie accompagné de tout un corps d'ingénieurs afin d'étudier la possibilité de creuser un canal qui relierait la mer Noire à la mer Caspienne, à cinq cents kilomètres de distance. Il décida que ce n'était pas possible. Aux Grecs succédèrent les Romains. Pour l'essentiel,

les Grecs, comme les Perses, avaient laissé les Arméniens s'administrer eux-mêmes. Avec la montée de Rome, l'Asie Mineure devint le champ clos des rivalités entre les puissances, et les Arméniens en profitèrent pour se déclarer indépendants. Ils arrachèrent quelques portions de territoire aux Mèdes si longtemps opprimés et proclamèrent roi leur satrape. L'un de ces premiers rois, Artaxias Ier, décida de fonder une capitale digne de lui. Il l'appela Artaxate, « La Joie d'Artaxias ». Elle s'étendit dans la grande plaine verdoyante de l'Ararat et l'auteur de ses plans ne fut autre que l'ancien général carthaginois Hannibal. Écrivant quelques années plus tard, Plutarque note ceci : « Hannibal le Carthaginois, après la défaite d'Antiochos par les Romains, vint trouver Artaxias, roi d'Arménie... Ayant observé que ce lieu, alors inoccupé et à l'abandon, présentait toutes les qualités naturelles et les agréments requis pour devenir le site d'une ville, il dressa les plans d'une cité... Le roi, enchanté, et désireux de le voir superviser les travaux, fit édifier une vaste et imposante cité. » Juvénal, le satiriste romain, devait évoquer plus tard « les mœurs dissidentes d'Artaxate », ce qui n'est pas sans exciter l'imagination.

Durant un temps, Romains et Arméniens entretinrent des relations courtoises, ou du moins, réservées. Mais il était peu vraisemblable que les Romains resteraient toujours insensibles à l'appel des étranges lumières d'Artaxate clignotant sur les confins obscurs du monde civilisé. La première raison, c'est qu'au 1er siècle avant Jésus-Christ, les Romains se trouvaient engagés dans ce qui devait être l'une des plus interminables et des plus absurdes confrontations de l'histoire, celle qui les opposa aux Parthes, une fédération iranienne qui avait pris la place de l'empire achéménide, et qu'ils étaient par conséquent constamment à même de se rendre compte de l'importance stratégique de l'Arménie. La seconde raison, c'est que les Romains, toujours pratiques, attirés par le commerce est-ouest, s'intéressèrent de plus en plus à l'itinéraire arménien qui évitait cette zone presque constamment troublée qu'était l'Asie Mineure. Un jour, donc, le Sénat romain chargea le grand Pompée de se rendre en Arménie afin de reconnaître un passage plus commode en direction de l'Inde. Pompée parcourut les parages de l'Arménie et du Caucase pendant quelque temps, spéculant probablement sur une percée romaine à travers l'Hindû Kûsh, pour finir par préconiser en gros la même route que celle qui existait déjà, à l'exception d'un tronçon joignant Trébizonde (là où Xénophon et ses compagnons avaient atteint la mer), qui fut ultérieurement construit par les ingénieurs romains. Que cela leur agrée ou non, les Arméniens se trouvaient impliqués.

Venons-en à présent à l'histoire de Tigrane II d'Arménie, connu des Arméniens sous le nom de Tigrane le Grand. Descendant du roi Artaxias, l'igrane accéda au trône en 95 avant Jésus-Christ, à une époque où Rome était occupée ailleurs. Il ne recueillit la succession de son père, Artavazd Ier, qu'après avoir acquitté une rançon de « soixante-dix vallées » aux puissants Parthes qui l'avaient gardé en otage pendant plusieurs années. Ensuite, Tigranc assassina un prince arménien voisin et s'empara de ses territoires. Puis il conclut une alliance avec Mithridate, un roi guerrier qui régnait sur le pays voisin du Pont, et épousa la fille de Mithridate, Cléopâtre (une autre Cléopâtre). Au nom de son beau-père, Tigrane envahit le royaume relativement vaste de Cappadoce. Il en fut chassé par le général romain Sylla appelé à la rescousse, ce qui ne l'empêcha pas de se jeter sur le pays des Parthes, auxquels il reprit ses soixante-dix vallées, et d'envahir quatre États vassaux des Parthes. Ayant tiré vengeance de ses anciens ravisseurs, il poussa son armée jusqu'au royaume de Cilicie, sur le littoral méditerranéen. Il pénétra en Syrie et se vit offrir la couronne séleucide. Enfin, il envahit à nouveau la Cappadoce, cette fois avec succès. Vers l'an 70 avant Jésus-Christ, Tigrane d'Arménie était le souverain le plus puissant d'Asie occidentale. L' « empire arménien » s'étendait de la vallée de l'Ararat au nord jusqu'à la Méditerranée au sud et

atteignait Tyr, sur l'ancienne côte phénicienne. Tigrane se décerna à lui-même le titre de « Roi des Rois » et décréta la fondation d'une nouvelle et plus imposante capitale arménienne, près du cours supérieur du Tigre au centre de l'Asic Mineure. Ce Tigrane! Quelle brute féroce et détestable ce dut être! Et ses prétentions impériales n'étaient pas non plus dépourvues d'un style plutôt terrifiant. Son ambition était d'helléniser ses grossiers compatriotes en installant dans la sauvagerie des montagnes arméniennes des colonies de Grecs cultivés. Hélas, les Grecs cultivés étaient bien peu nombreux à désirer s'établir dans les montagnes d'Arménic, et même à Tigranocerte, la belle cité que Tigrane était en train d'édifier sur leur flanc sud. Tigrane les y conduisit de force : quelque trois cent mille Grecs capturés en Cappadoce et en Cilicie furent expédiés par voie de terre jusqu'à la capitale en construction. Un petit nombre s'y rendirent de leur plein gré : l'écrivain athénien Amphicrate, et aussi Métrodore de Scepsis, qui devint une sorte d'historiographe du roi. L'écrivain romain Appien décrit Tigranocerte comme « ceinte d'une muraille de cinquante coudées de haut, dont la base recelait de nombreuses écuries » et raconte que « dans les faubourgs, le roi avait construit un palais et disposé de vastes jardins, des terrains de chasse et des lacs ». Une troupe de comédiens grecs, également captifs, était occupée à répéter un divertissement pour l'inauguration d'un nouveau théâtre. Par malchance, juste avant cet heureux jour, arrivèrent les Romains. Voic, le récit du géographe grec Strabon : « Lucullus, qui avait fait la guerre à Mithridate, survint avant que Tigrane eût achevé ses préparatifs, et non seulement il renvoya les habitants dans leurs divers pays d'origine mais il attaqua et détruisit complètement la ville, qui n'était encore qu'à demi construite, ne laissant sur son emplacement qu'un petit village. »

Pauvre Tigrane! Mais il n'abandonna pas la partie pour autant. Allié à Mithridate, il s'efforça de chasser les Romains. N'y étant pas parvenu, il semble s'être retourné contre son beau-père et précédemment allié pour tenter de le faire assassiner. Enfin, une coalition exceptionnelle de Romains et de Parthes vint à bout de Tigrane et l'amena à se rendre à Pompée, qui avait succédé à Lucullus. Selon Plutarque, le général romain fit bon accueil à Tigrane et lui permit de conserver les quelques territoires qui lui restaient, à la seule condition d'acquitter unc « amende » de six mille talents. Le vieux roi reprit alors le chemin du nord pour rentrer en Arménie, son Arménie d'origine, limitée, pas du tout impériale. Il y régna dix ans encore, dans une sorte de vassalité à l'égard de Rome, et en 55 avant Jésus-Christ, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il mourut dans son sommeil à Artaxate. Sans nul doute, le sommeil paisible des vieillards féroces.

Tigrane, notre héros national! Tigrane le Grand! Il faut sans doute à chaque nation son Napoléon — l'un de ces fascinants mégalomanes, avec leurs empires de gloire et de Blitz-krieg et des cadavres tout le long du chemin depuis Moscou ou la Cappadoce; mais il vaut peut-être mieux que ç'en soit un dont l'image est tout essaée derrière deux mille années plutôt qu'un dont le sourire resplendit à la tourelle d'un tank. Et voici que je réalise avec étonnement que le nom de mon père devait être Tigrane, car Dikran, qui était son prénom et qui est très courant parmi les Arméniens, en est sûrement une adultération. Tigrane souriant à la tourelle d'un tank! Tigrane au milieu des rossignols! Mais je sens quelque chose d'autre chez ce Tigrane antique : peut-être cette absence totale de gentillesse.

Fresno, Californie: « Fresno » est un mot espagnol qui signifie frêne. Il reste bien quelques frênes ici ou là aux alentours de la ville, mais l'influence espagnole, comme ils disent, a pratiquement disparu, à moins qu'on ne la discerne dans les relais routiers Margarita ou Taco Pete. La présence arménienne est un peu plus visible mais pas beaucoup. Deux églises arméniennes, une boulangerie, deux ou trois restaurants. Il existait jadis un quartier arménien — la « ville arménienne » - mais il a été presque complètement détruit pour faire place à une nouvelle autoroute et à un centre commercial. On constate aussi une présence basque, une présence italienne et une présence japonaise, mais surtout une présence « Wasp » (la société blanche, anglo-saxonne et protestante) car nous sommes en Californic, dans une microcité. « Fresno : 180 000 habitants » proclament de grandes pancartes vertes. Ce dont on s'occupe ici, c'est des grosses affaires agricoles, de cette énorme usine qu'est la vallée de San Joaquin : d'innombrables hectares de cultures, de vergers, de vignobles. Des arbres, des vignes, des prairies sur des kilomètres et des kilomètres entre le Pacifique invisible et la silhouette lointaine de la Sierra, montagnes bleues coiffées de neige à peine distincte de la buée bleuâtre. Là-bas sur la côte, c'est Monterey, avec Cannery Row et Tortilla Flat chers à John Steinbeck. Ici, c'est la terre de William Saroyan, la vallée plate et étouffante, débordante de fruits et de récoltes et de misère et de vie. « Si l'on marche pendant sept ou huit kilomètres à partir du cœur de notre ville, on peut voir les rues se perdre dans les friches et les herbes folles, écrivait Saroyan dans les aunées trente. En maint endroit on rencontrera un vignoble ou un verger, mais le plus souvent on ne trouvera que le désert, et l'herbe sera celle même, drue et sèche, qui pousse dans les déserts... Nos arbres n'étaient pas assez hauts pour faire beaucoup d'ombre, et bien des essences avaient été plantées à tort car elles étaient faibles et ne vivraient jamais un siècle, mais nous avions tout de même fait un hon début. Nous mais nous avions tout de même fait un bon début. Nous n'avions que peu de cimetières et les tombes y étaient clairsemées. Aucun grand homme parmi ceux que nous avions enterrés, car nous n'avions guère eu le temps de produire des grands hommes, nous étions trop occupés par l'effort d'amener l'eau à ce désert. » Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver là. Je sais seulement que ça ne pouvait pas ressembler à la description de Saroyan, parce que cela n'existe plus nulle part, et surtout pas en Californie. Je crois que je m'attendais à voir des faciès arménicus à l'aéroport ou dans la rue. Je crois que je m'attendais, en sortant de l'aéroport, à trouver des Arméniens en train de faire la queue dans le bureau de location de voitures et d'autres Arméniens derrière le guichet. Des Arménicas, puisque c'était notre ville, non?

Un après-midi, je me trouvai dans un champ aux environs de la ville et je contemplai les arbres fruitiers nus encore dans le vent de mars, et les pieds de vignes, également nus, bruns sarments tout proches de la terre brune, alignés jusqu'à l'horizon, aussi loin que le regard pouvait porter. Le propriétaire de cette terre était un Arménien nommé Gadalian. Sa chevelure était épaisse et grisonnante, une face large et tannée, des mains puissantes. Il avait la cinquantaine mais la cinquantaine du grand air, des épaules carrées et un gros ventre dur. Il s'inquiétait du gel. « La gelée est bizarre, par ici, dit-il. Elle se répand dans la vallée par vagues. Il peut très bien geler ici et ne pas geler chez le voisin de l'autre côté de la route. Regardez ceci. » Il me montra un cep qu'on avait plié ou brisé en l'enroulant autour d'un autre cep. « Personne

ne sait plus soigner la vigne », dit-il. C'était une exploitation modeste d'environ quarante hectares. Sur un bord s'élevait une confortable petite ferme, à peine en retrait de la route en terre, avec des pamplemoussiers sur le devant et un chenil pour deux ou trois gros chiens, derrière. Nous nous tenions auprès d'une vieille baraque délabrée, une sorte de cabane en planches de séquoia foncé, toutes patinées par la pluie et le soleil, une remise à outils et à caisses vides. « C'est là que mon père habitait », dit Gadalian en me montrant l'intérieur de la cabane. « C'est là que nous avons grandi. C'était quelqu'un de bien, mon père. Il travaillait dur. »

Mon père n'avait pas commis le moindre crime. Les arbres nus s'étendent dans toutes les directions. Les branches nues contre le ciel gris métal. Des prunes. Des pêches. Des pommes. Des pamplemousses. Des raisins. La fécondité. Les montagnes bleuissantes nagent dans la brume sous le ciel.

- « Saviez-vous que ce sont les Arméniens qui ont introduit le melon en Californie? me demanda Gadalian. Le melon qu'on appelle melon de Perse. Le melon de casaba, dont la graine provient de Kasaba en Turquie. La plupart des melons qui poussent dans cette vallée, c'est Arakelian qui les a plantés. Le vieil Arakelian, on l'appelait le Roi du Melon.
 - Où est-il? demandai-je.
- Il est mort, je crois. En tout cas ses enfants se sont établis à Los Angeles.
 - Y a-t-il beaucoup d'Arméniens par ici?
 - Quelques-uns. Plus beaucoup. »

Nous nous assîmes à côté de la pile de caisses à raisin vides, de vieilles caisses aussi patinées que la cabane.

- « Regardez celle-ci », fit Gadalian en me montrant une caisse si fatiguée que ses flancs commençaient à se fendre. « Elle date du temps de mon père. Regardez un peu la façon dont ils les assemblaient.
- Comment se fait-il que votre père soit venu ici? demandai-je.
- Je ne sais pas », répondit Gadalian. Puis : « Je crois que ma mère et lui sont arrivés du vieux pays vers 1900,

quelque chose comme ça. Ils sont restés quelque temps près de Worcester, Massachusetts. Ils travaillaient dans une fabrique de chaussures. Les Arméniens étaient nombreux à travailler dans l'industrie de la chaussure. Puis ils ont entendu parler de la Californie; ils pourraient y faire de la culture.

- Est-ce que votre père se trouvait bien ici? »

Gadalian eut l'air embarrassé. « Je ne sais pas, fit-il, c'est difficile de savoir si son père se trouve bien ou non. » Puis : « Il travaillait très dur. Cela, je m'en souviens. »

Des petites fermes disséminées dans la vaste vallée. Quelques noms relevés sur des boîtes aux lettres: Pirogian, Kavanessian, Agajanian. Une pancarte sur un hangar abandonné: « LES RAISINS SIMOJIAN, LES MEILLEURS DU MONDE. » Je repensai à Bud et à son poisson exotique, à New York. Je repensai à mon père qui s'était rendu à Hollywood un bon nombre de fois au cours de sa carrière mais jamais à Fresno. Qu'y avait-il donc ici à Fresno? Qu'y avait-il eu?

Je repensai à la simplicité chaleureuse d'un récit de Saroyan: « Déambulant dans Alvin Street, il se sentit heureux d'être de retour chez lui. Tout était beau, familier et bon, les odeurs du sol, des soupers qui se préparaient, de la fumée, l'air estival si riche de cette vallée regorgeant de plantes en pleine croissance, de raisins ou de pêches en train de mûrir et le laurier-rose défaillant de douceur, le même que toujours... Cette vallée, se dit-il, tout ce pays entre les montagnes, c'est à moi, c'est chez moi, c'est l'endroit de mes rêves, et tout est pareil. »

Je me rappelai également ce qu'un ami de Gadalian m'avait répondu lorsque je lui avais demandé où habitaient la plupart des Arméniens de Fresno:

- « Oh, maintenant ils peuvent habiter n'importe où.
- Que voulez-vous dire par n'importe où?
- Il n'y a plus de restrictions. Autrefois, ce n'était pas toujours si facile. Évidemment, il faut bien voir qu'un grand nombre des premiers Arméniens arrivés ici étaient des gens de la campagne. Des paysans. Des gens rudes. »

Il sourit. Ses mains étaient énormes, ses doigts épais

comme des racines, ses paumes toutes terreuses. « Ils ont levé les restrictions après la guerre », dit-il. Puis : « Cette vallée, c'est chez moi. C'est le lieu de mes rêves. » Parfois les rêves des gens vous coupent le souffle.

Voici maintenant William Saroyan en personne, debout dans le hall de l'hôtel Hilton de Fresno. William Saroyan a soixante-six ans. Une épaisse chevelure grisonnante. Corpulent. Trapu. Une belle moustache. De grandes mains, lui aussi. Un rire. De bons yeux, un bon visage.

« J'étais sorti dans la campagne, dis-je.

— C'est beau, n'est-ce pas? Vous devriez revenir en été, dit Saroyan. Bien sûr, en été il fait une chaleur épouvantable. On transpire toute la journée. Mais tout le monde est en pleine activité. »

Nous partîmes en voiture par des rues latérales et dépassâmes les nouveaux et arides immeubles de verre de la ville basse rénovée, puis l'immense et moderne palais des congrès. « Tout a changé, dit Saroyan. Oui, tout a changé. Regardezmoi ce centre commercial. Personne n'y va. Vous voyez cette rue? Autrefois, je livrais des journaux dans toute cette rue. C'était une bonne place. Le journal en question s'appelait Le Républicain de Fresno et était publié par M. Chester Rowell. L'un comme l'autre ont disparu, à présent. Mais le fondateur du journal a sa statue sur la place du Tribunal. »

Nous passâmes sous un viaduc destiné à la nouvelle autoroute en construction. Devant nous s'étendait un terrain ravagé par les bulldozers mais ici et là quelques maisons de bois restaient debout. « Je vous aurais bien montré la maison de mon enfance, mais celle-là aussi ils l'ont abattue, dit Saroyan. J'espère pour eux que plus de gens emprunteront cette autoroute qu'il n'y en a pour fréquenter le centre commercial.

— Il ne semble pas y avoir beaucoup d'Arméniens par ici, dis-je.

- Il en reste quelques-uns, répondit Saroyan. Dans la vallée, peut-être dix mille. Mais l'agglomération a grandi et les Arméniens ont vendu leurs terres pour aller habiter les villes.
 - Et vous?

— J'en ai eu assez de bourlinguer. Un beau jour, j'ai décidé de rentrer. Lorsqu'un pays vous a plu une fois, il vous plaît toujours.

Nous quittâmes les petites rues et les petites maisons et ce fut le décor typique de la Californie moderne, ces interminables successions de parkings, de restaurants mexicains, de bowlings, de magasins de fournitures pour jardins, d'entrepôts de matériel agricole et de motels avec leurs salles de banquets et de réunions.

Je me rappelai un récit de Saroyan que j'avais lu il y avait bien longtemps et qui commençait ainsi : « Je ne crois pas que vous ayez jamais vu un Philippin de cent vingt kilos. » On n'oublie pas facilement une histoire qui commence de cette façon. Je l'avais lu à l'école, du temps où mes écrivains favoris étaient Ernest Hemingway, Robert Benchley et William Saroyan : Hemingway parce qu'il m'émoustillait avec ses sacs de couchage; Benchley parce qu'il me faisait rire; et Saroyan parce que personne ne savait écrire à quelqu'un (ù moi, en l'occurrence) de la façon dont Saroyan écrivait.

Il y avait encore un autre récit que j'avais lu dans l'avion qui m'amenait en Californie et qui s'intitulait : Cinq poires mûres. Il commençait ainsi : « Si le vieux Pollard est encore en vie, j'espère qu'il lira cette histoire car je voudrais qu'il sache que je ne suis pas un voleur et ne l'ai jamais été. Au lieu de raconter un mensonge, ce que j'aurais pu faire, j'ai dit la vérité et j'ai reçu une volée. Je me moque de la correction, car j'en ai reçu une kyrielle à l'école... Mais la correction que M. Pollard m'a administrée, je ne la méritais pas et j'espère qu'il lira ceci parce que je m'en vais lui expliquer en quoi. Je ne pouvais pas le lui dire ce jour-là parce que je ne savais pas comment lui expliquer ce que je savais... Il s'agissait de

poires de printemps. De n'était pas une histoire sérieuse, c'était une histoire charmante, une histoire qui avait une voix. Elle donnait à penser avec une sorte de jouissance que J. D. Salinger devait avoir entendu cette voix, et Richard Brautigan, et Jack Kerouac et tous ces écrivains de la musique personnelle, les écrivains-à-la-fleur, les écrivains de notre moderne Ere du Sentiment.

« Je suis content que vous ayez décidé de savoir de quoi il retourne à propos des Arméniens, me dit Saroyan. Ce sont des gens un peu fous, vous savez. C'est du moins ce dont ils ont l'air parfois. Mais ce sont des gens très simples. »

Nous continuâmes à rouler quelque temps. Saroyan parlait de ses enfants — une fille à New York, un fils à San Francisco. Propos de famille. Il me demanda des nouvelles de ma femme et de mes enfants, de ma sœur, de mon travail. Je seutis dans sa voix quelque chose d'étonnamment paternel. C'était une impression étrange et profonde, comme si nous nous étions toujours connus, alors qu'en réalité je ne l'avais rencontré qu'une seule fois auparavant, brièvement, à New York il y avait quelques années, et que je lui avais téléphoné seulement une semaine plus tôt pour prendre rendez-vous.

Nous nous arrêtâmes pour dîner dans un restaurant au bord de la route, un restaurant arménien qui s'appelait « Chez Stanley ». Un endroit agréable, brillamment éclairé et muni de tout l'attirail des grill-rooms où qu'ils soient, avec une photo du mont Ararat accrochée derrière la caisse.

« J'espère qu'un jour vous rencontrerez mon oncle Aram, me dit Saroyan. Il a quatre-vingts ans à présent et c'est un excellent homme. Il est le héros d'un grand nombre de mes contes. Les gens me demandent : " Est-ce que ces histoires sont vraies?" et je réponds toujours : " Bien sûr que non. Je suis un écrivain. J'arrange les choses, je les embellis." Mais c'est difficile d'embellir Aram. »

Saroyan commença à me raconter quelques histoires à propos de son oncle Aram. Il parlait d'une voix forte et vibrante. Le garçon nous apporta du pain arménien et une bouteille de vin, puis un chiche kebab. Saroyan riait comme

il parlait. Je le regardai et me dis : « Mon père avait soixante ans quand il est mort; il aurait soixante-dix-neuf ans mainte-nant. » Je me rappelai la fragilité de mon père, sa minceur distinguée; j'avais l'impression d'une présence complètement différente.

« Vous savez, votre père était quelqu'un de bien, me dit Saroyan comme s'il lisait dans mes pensées.

- Est-ce que vous le considériez comme un Arménien? lui demandai-je.
- Bien sûr. Un Arménien ne peut jamais cesser d'être arménien. Mais votre père aborda la question à sa façon. Je crois qu'il avait autre chose en tête.
 - Quelle sorte de chose?
- Je ne sais pas. A la vérité, je ne le voyais pas souvent. Nous étions différents. Mais nous étions proches aussi. Je ne peux pas expliquer cela tout à fait. Je me souviens de la première fois que je l'ai rencontré. C'était juste après la guerre. J'avais entendu dire qu'il se trouvait à New York, et comme je passais par là je lui ai téléphoné. Nous nous sommes rencontrés dans un hôtel, le Hampshire House, à moins que ce ne soit le Pierre. Je me souviens de la façon dont nous nous sommes embrassés; c'est cela dont je me souviens. Une autre fois, quelques années plus tard, nous avons dîné dans ce restaurant, « La Corne d'Or » — y avez-vous été? —, et ensuite nous sommes rentrés chez moi. Cet hiver-là, j'avais un appartement dans l'avenue de Central Park Ouest. Nous avons parlé littérature et famille, je m'en souviens. Votre père s'apprêtait à écrire un nouveau livre; c'est du moins ce qu'il m'a dit, mais je parierais qu'il ne l'a jamais terminé. Ce fut un moment d'intimité. Je le vois encore debout dans le couloir, regardant dans la chambre nos enfants endormis. Les ensants étaient très jeunes et ils ne cessaient de s'agiter dans leur sommeil, et votre père murmurait "Chhhhhh ", comme font tous les pères. »

Je repensai à la photo qui se trouvait à « La Corne d'Or ». Les deux camarades, les deux écrivains arméniens, la renommée de l'un comme de l'autre commençait alors à décliner. Mon père affectait avec élégance de s'être « retiré » de la carrière littéraire, tandis que Saroyan, incapable d'une telle retraite et en cela à la fois plus et moins chanceux, publiait toute une série de romans et de pièces de théâtre, dont les critiques commençaient à dire qu'ils ne soutenaient pas la comparaison avec ses œuvres précédentes.

Une serveuse se présenta à Saroyan pour lui demander de laisser un autographe sur le menu. Saroyan signa avec de belles fioritures et pria la serveuse de signer aussi un menu

pour lui-même. Il se tourna vers moi :

« Je vais vous dire une chose. Si vous voulez connaître les Arméniens, il vous faut aller en Arménie, ou dans ce qu'il en reste. Il vous faut aller à Erivan, en Arménie soviétique.

- Y êtes-vous allé? demandai-je.

- Oui, j'y suis allé. J'y suis allé la première fois que j'eus gagné un peu d'argent. Cela se passait en 1935 et il ne s'agissait pas de beaucoup d'argent, d'ailleurs. Je suis allé à New York embarquer sur l'un de ces magnifiques paquebots qu'on avait alors. Le Berengaria. Je passai en Europe et de là en Arménie soviétique. Il n'y avait pas grand-chose en Arménie à cette époque. Mais il me fallait faire ce voyage. J'y suis retourné en 1960.
 - Et qu'avez-vous découvert une fois là-bas?

— J'ai découvert qu'il existait une Arménie. Bien sûr ce n'est plus ce que ça a été, mais cela existe là-bas; c'est déjà quelque chose. »

Nous rentrâmes chez Saroyan. Il habitait une petite maison dans un lotissement le long de l'une des rues nouvelles, une maison modeste, une rue bordée d'une centaine de maisons semblables. A l'intérieur régnait un extraordinaire fatras d'objets, non pas tant un désordre qu'une plénitude de choses — des livres, des cartons, des valises, des boîtes remplies de ceci ou de cela. En plein milieu d'une pièce donnant sur la cuisine, une petite machine à écrire portative trônait sur une table surchargée de livres, de papier et de manuscrits. « J'ai toujours travaillé, et je continue, dit Saroyan. En outre, il faut bien que je vive.

- Qu'est-ce que vous écrivez? lui demandai-je.

— Surtout des pièces de théâtre, à présent. Parsois quelqu'un désire en monter une, parsois, non. Mais c'est cela que

je fais. De plus, j'écris mieux que je ne peins. »

Il désigna d'un geste d'innombrables figures abstraites aux couleurs vives que l'on avait fixées au mur à l'aide d'une punaise ou d'un morceau de papier collant. Puis il plongea dans un tas de magazines poussiéreux et en tira un. « Connaissezvous ceci? » me demanda-t-il. C'était un numéro d'une vieille revue arménienne en anglais. Saroyan l'ouvrit sur un portrait de mon père, la reproduction d'une photographie qui avait fait la couverture de Time en 1927. Elle était accompagnée ici de quelques lignes sur " le célèbre romancier anglo-arménien, originellement Dikran Kouyoumjian. » Saroyan tint le magazine ouvert quelques instants puis le posa sur la table. « C'est une bonne photo de lui, n'est-ce pas? fit-il. Une si grande confiance.

- Comment se fait-il qu'il n'ait jamais écrit rien de sérieux sur les Arméniens? dis-je.
- Je pense qu'il n'était pas le genre d'écrivain qu'il fallait pour cela. Il aimait divertir. Il a fait quelques bonnes plaisanteries à propos des Arméniens, je m'en souviens.
- Oui, mais comment se fait-il que vous écriviez constamment au sujet des Arméniens alors que lui ne l'a jamais fait?
- Je ne sais pas. Sinon que nous suivons tous des voies différentes. C'est comme vous : aujourd'hui vous êtes venu ici. Et bientôt, je l'espère, vous irez à Erivan.

Nous demeurâmes dans la pénombre de la petite maison de Saroyan, environnés par tout ce fouillis, ces livres, ces journaux, ces cartons, ces vascs remplis de « trésors » que Saroyan avait ramassés au cours de ses voyages ou dans la rue. « Je suis un écrivain, dit Saroyan. C'est quelque chose d'être un écrivain. Toute ma vie, j'ai écrit. Et j'ai aussi bavardé et bu et joué et tout le reste. » Il rit. « On dit que les Arméniens vivent très vieux. Le saviez-vous? Ma grand-mère, Lucy Saroyan, est morte à quatre-vingt-huit ans. Le frère cadet de mon père,

Mirhan, est mort à quatre-vingts ans. Venez. Allons rendre visite au cimetière. »

Il était minuit, ou même un peu plus tard. Nous montâmes en voiture et roulâmes dans les rucs silencieuses de Fresno. J'aurais eu du mal à dire dans quelle direction nous allions, vers la campagne ou vers la ville basse. Des maisons obscures s'enfonçaient dans la nuit. « C'est dommage que vous ne connaissiez pas l'arménien, me dit Saroyan. Vous n'en mourrez pas, mais c'est une langue merveilleuse, des sonorités merveilleuses. Connaissez-vous leurs chants? Je vais vous en chanter un. »

Saroyan se mit à chanter, en abaissant la glace de la voiture. Dehors, il commençait à pleuvoir, une fine pluie nocturne. La voix de Saroyan emplissait la voiture, le silence de la campagne qu'entamait seul le bruit des pneus sur la chaussée humide. « C'est un chant sur l'amour et sur l'injustice et sur les grenades mûrissantes, dit Saroyan. En d'autres termes, sur les choses importantes de la vie. »

La voiture s'arrêta sur le côté de la route. « Venez », fit-il en mettant pied à terre. Il pleuvait plus fort mais l'air était tiède et comme parfumé. « Par ici, c'est le cimetière protestant; quelque part par là, ce sont les catholiques et ici même ce sont les Arméniens. » Saroyan portait un vieux chapeau, une sorte de vicux chapeau de marchand de journaux. Il se mit à trotter à travers le cimetière. Des tombes se profilaient vaguement dans l'obscurité. « Ici se trouve Levon, cria-t-il. Je crois que l'une des sœurs de Lucy est par ici! » L'herbe était molle et glissante. Saroyan trottait toujours. « Il me semble que c'est quelque part par là que se trouve l'oncle Mirhan! » Il s'arrêta, respirant bruyamment. « Vous savez, il semble que tout le monde soit pareil dans un cimetière, protestant, catholique, arménien... Et pourtant, il y a quelque chose de différent. Je ne sais pas ce que c'est. » Il s'essuya le front qui était trempé de pluie et de sueur. « Venez. Il fait humide ici. Il est temps de rentrer. »

Plus tard, au moment de nous dire adieu, Saroyan m'embrassa. Je sentis sa joue rugueuse râper la mienne. Sa joue

rude, robuste. « Les pères et les fils sont toujours différents, dit-il, mais ils sont aussi toujours semblables. Peut-être découvrirez-vous cela aussi. En tout cas, je l'aimais vraiment bien et maintenant je vous aime bien vous aussi. C'est quelque chose, n'est-ce pas? » Il m'étreignit la main, puis remit sur sa tête son chapeau de marchand de journaux, serra étroitement sa veste autour de lui car un vent froid s'était mis à souffier, et fourra ses mains dans ses poches. Il retourna à sa voiture, monta dedans et s'en alla à travers « la vallée regorgeant de plantes en pleine croissance, de raisins et de pêches en train de mûrir, et le laurier-rose défaillant de douceur », vers sa maison pleine de cartons et de valises, avec la petite machine à écrire portative.

Je le regardais s'éloigner, et je sentais encore la rudesse

de son visage contre le mien.

Et ainsi, comme il se devait, je partis pour l'Arménie, pour l'Arménie soviétique ou, plus précisément, ce qu'on doit appeler la République Socialiste Soviétique d'Arménie. Là, l'Arménie existe, avait dit Saroyan. Très bien, pensai-je, j'irai voir. Le voyage n'était pas simple à préparer mais pas non plus extrêmement difficile. On m'avait dit qu'il existait en Arménie soviétique une Commission culturelle que cela pourrait intéresser de patronner une telle expédition. Il fallait écrire des lettres et rendre visite à des fonctionnaires des Nations Unies. Les Soviétiques russes se montrèrent bourrus et dilatoires. Quant aux Soviétiques arméniens, ils vinrent dans la salle à manger des Nations Unies avec une bouteille de cognac arménien dans un sac en papier, discutèrent base-ball et affirmèrent que mon affaire ne posait « aucun problème ». Trois mois plus tard, tout était réglé.

Dès le départ, je savais que ce serait un voyage complexe, un voyage à plusieurs niveaux. A tout le moins, ce serait une aventure, car un trajet de dix mille kilomètres — même dix mille fastidieux kilomètres de ciel — n'est-il pas déjà une aventure? Un vol dans le passé autant qu'un vol dans cette région encore plus inquiétante du présent — encore que j'aurais eu bien du mal à dire quel passé j'allais trouver et quel présent. La perspective de ce voyage m'excitait mais suscitait également en moi une certaine appréhension. Je ressentis une angoisse inconnue lorsque je me rendis compte que, si

pendant tant d'années j'avais vécu coupé de mes attaches arméniennes, — à tel point que je finis par m'en sentir frustré — en même temps ce flou dans ma vie m'avait été une sorte de protection : c'était comme la familiarité lointaine d'un rêve. Toute ma vie, l'Arménie et les Arméniens avaient appartenu au domaine du rêve; ils étaient là-bas, quelque part, dans la brume, presque invisibles. Et maintenant, voilà que je partais explorer ce rêve. Mais, après tout, je verrais ce que je verrais, je trouverais ce que je trouverais.

Le vol... Voler... Par une nuit de mai, en compagnie de ma femme, je voguai par-dessus les lumières du monde, par-dessus les nuages — deux créatures modernes, mal assises, recouvertes, comme pour se protéger, de journaux, de revues et de livres, respirant l'air croupi de ce tube de l'Aérossot qui fonçait à travers la clarté de la nuit close.

Ma femme somnolait à mon côté, un numéro de Time et un livre d'histoire byzantine sur les genoux. Sous ses pieds gisait une grande sacoche bourcée d'ouvrages sur l'Arménie que nous emportions avec nous dans l'intention de lire « sur les lieux mêmes » ce qu'ils disaient sur les Arméniens. Je jetai un coup d'œil à Time, dont la couverture portait un portrait peint du Premier ministre français, et je repensai au visage juvénile de mon père sur cette couverture de Time, il y avait bien longtemps. A vrai dire, il ne m'a jamais semblé que son visage changeât beaucoup avec les années. Il avait toujours quelque chose de posé. « Ton père est un homme très réfléchi », me dit un jour ma femme. Je me demandais ce qu'il aurait pensé de moi partant pour ce voyage. Il me semblait, sans bien savoir pourquoi, que cela lui aurait déplu.

Je me souvins d'un rêve que j'avais fait la nuit précédente, la dernière nuit, très agitée, que nous avions passée à New York. En fait, il s'agissait d'un rêve récurrent, que j'avais déjà fait maintes fois dans ma jeunesse. Je ne me souvenais pas d'avoir fait ce rêve depuis les environs de mes vingt-cinq ans, c'est-à-dire, depuis l'époque de la mort de mon père. Voici ce rêve: nous étions en France et j'étais enfant. Mon père et moi roulions en voiture sur une route ensoleillée. Il y avait de grands arbres de chaque côté, des prés verdoyants. Nous arrivions à un embranchement et nous prenions la direction indiquée « vers l'aéroport ». Je me souviens fort bien de l'aéroport car il est récl. Des petits avions des années trente, des aéroplanes. Une piste en herbe. Une manche à air rouge. Au milieu de la piste, un grand avion bleu et mon père se dirigeait vers lui. Il grimpait à l'échelle de coupée ct, de là-haut, me faisait signe de le suivre. Je traversais en courant l'étendue d'herbe. J'arrivais à la dernière marche mais alors mon père disparaissait à l'intérieur. Je passais ma tête à l'intérieur. Tout y était obscurité. Noir. Je n'avais jamais vu une obscurité aussi vide que celle qui régnait à l'intérieur de cet avion de rêve et que mon regard essayait de percer. Puis, je ne sais comment, je me retrouvais debout sur l'herbe à nouveau, le vent soufflait et l'avion bleu était parti.

J'ai toujours été troublé par ce rêve plein de soleil et de terreur. Je me demandai pourquoi il était revenu me hanter si récemment. Dans l'immobilité de notre avion en pleine vitesse, j'agrippai la main de ma femme. Elle bougea mais ne se réveilla pas. Il régnait dans la cabine une lueur pâle; les sièges devant moi laissaient voir les coudes de quelques hommes d'affaires russes. Au-dehors, un noir d'une autre profondeur, l'obscurité d'un ciel nocturne sans étoiles. Pendant un court instant, j'eus le désir de me retrouver loin en arrière dans le temps, de me retrouver à terre, de me retrouver même sur cette route de campagne : les grands arbres, les champs, la verdure partout et nous deux dans la voiture. Je me demandai pourquoi, à chaque fois, nous bifurquions vers l'aéroport. Où menait donc l'autre route?

A demi endormi, je regardais la nuit au-dehors et je vis le visage de mon père qui regardait à l'intérieur, furtivement, s'efforçant de surprendre quelque chose. Je sursautai. C'était bien sûr mon reflet sur la vitre, mon propre visage, mon regard qui s'efforçait de saisir quelque chose — au-dehors.

Il faut maintenant que je dise quelques mots du mont Ararat, car il existait un mont Ararat, bien visible. Nous l'aperçûmes au petit matin. qui se dressait au loin, de l'autre côté de la frontière turque, à quelque quatre-vingts kilomètres de nous; c'était un matin éblouissant, l'or du soleil scintillait sur l'aile de l'avion et sur la neige bleutée de l'Ararat. Le spectacle était extraordinaire. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il fût ainsi. Ces derniers mois, combien de fois l'avais-je vu représenté sur de minables peintures, aux couleurs hurlantes, à la perspective « imposante »? A quoi m'étais-je attendu : cela importe peu. En grandissant, on apprend à amoindrir les légendes de l'enfance : le chêne du jardin de la grand-mère est toujours là trente ans plus tard, mais il est toujours plus petit, moins réel, moins... Comment pourrait-il en être autrement, pense-t-on, et comment aurions-nous fait, sinon, pour inventer à son sujet toutes ces histoires? Mais l'Ararat était davantage. Une part de mon esprit, peut-être mon esprit anglo-américain, me dit que cette présence particulière - car il avait véritablement une présence particulière, ainsi détaché sur l'horizon, énorme par lui-même — était imputable à une ruse, ou à un hasard, de la géologie. Car à la dissérence de la plupart des grandes montagnes, il n'était pas porté par tout un ensemble de contresorts, non plus qu'il ne s'inscrivait dans une chaîne montagneuse. L'Ararat était en fait constitué de deux pics : un relativement petit rattaché à un grand, l'Ararat proprement dit, qui, d'après ce que je savais, atteignait presque l'altitude de 5 200 mètres. Mais le massif de l'Ararat, ainsi qu'on l'appelle, se dressait isolé: pyramide gigantesque ou temple maya s'élevant de la plaine jusque dans notre ciel.

L'autre partic de mon esprit ressentit un ébranlement profond, comme en éprouve peut-être l'archéologue qui découvre un monument aussi imposant, ou quelque divinité, et qui réalise (en son âme de moderne même) que c'était un dieu, qu'en des temps lointains, les hommes lui ont sûrement adressé des prières, ont observé dans la terreur ou la jubilation son visage vide, ont vécu à ses pieds, créé des légendes et des demi-dieux pour l'entourer. Image inévitable de l'Arche! En quel autre lieu?

Un corpulent homme d'affaires russe se leva et se pencha par-dessus nos sièges pour nous désigner la grande montagne dont nous nous éloignions à présent dans un virage. « Le mont Ararat, dit-il. C'est beau, non? »

Nous acquiesçâmes de la tête.

« Les Américains ont un radar sur l'autre versant », repritil. Il eut un bref éclat de rire et se rassit.

« Qu'est-ce qu'il a voulu dire? me demanda ma femme.

— Il a voulu dire que la Turquic fait partie de l'O.T.A.N., répondis-je.

- Je trouve vraiment triste que les Arméniens ne soient

plus les maîtres de l'Ararat, fit-elle.

— On ne peut pas être le maître d'une montagne comme celle-là! » répliquai-je avec une véhémence qui nous étonna tous les deux.

Elle me regarda un instant tout en se penchant pour remettre les livres dans la sacoche. « C'est bizarre de dire ça », fit-elle. Puis : « Tu sais, je jurerais que tu avais les larmes aux yeux quand tu as vu cette montagne.

— Ce n'est pas vrai », dis-je, hargneux. Et j'ajoutai : « Je

ne suis pas un enfant qui rentre au pays.»

Et ce fut l'atterrissage.

Erivan : capitale de l'Arménie soviétique et autrefois, Erebuni, position avancée d'Ourartou vers le nord. A en croire les dépliants touristiques (des brochures toutes simples, sommairement imprimées), c'était aujourd'hui une ville d'environ sept cent mille habitants - et apparemment, elles disaient vrai, car de tous côtés s'étendaient de larges avenues, des rues étroites, des habitations modestes, des bureaux, quelques rares magasins et partout, des soules nombreuses. La ville se dressait au centre d'un amphithéatre de collines. Des immeubles d'appartements tout neufs surgissaient de toutes parts. La plupart étaient d'un rose crayeux. Des pâtés de maisons en pierre rose. Des maisons de pierre. Elles n'étaient ni vraiment gracieuses ni aussi guindées et rébarbatives que celles que j'avais vues dans d'autres pays communistes. Les grands ensembles de béton que j'avais aperçus un jour à Moscou m'avaient fait l'effet d'un cauchemar. Ce genre de cauchemar ne semblait pas exister à Erivan.

Mai. Le printemps. Il faisait chaud, pourtant. Une buée de chaleur sur tout. Cette buée sur les collines, qui devaient être d'un vert vif, leur donnait une teinte olivâtre. Le ciel était d'un bleu délavé. Nous nous trouvions au centre de la ville et, de tous côtés, la foule nous environnait. Il y avait foule sur les trottoirs; foule dans les petits jardins publics. Et, soudain, je compris où nous étions : dans une capitale balkanique — une capitale balkanique sans nom, avec de la poussière dans

l'air et des gaz de voitures flottant sur la chaussée (il y avait des voitures partout) et une ambiance ni très pauvre ni très riche. Des hommes vêtus d'amples costumes noirs ou en manches de chemise se prélassaient le long des immeubles. D'autres jouaient aux échecs sur des bancs au pied des arbres empoussiérés.

Ces hommes! je réalisai qu'ils étaient tous arméniens. Je me trouvais dans une ville où pratiquement tout le monde était arménien. Car si, dans l'avion, il y avait un bon nombre de Russes trapus, blonds et au visage carré, depuis, ils s'étaient évanouis, peut-être dans quelque quartier russe ou bien dans ce lourd ensemble d'immeubles en briques rouges manifestement officiels près desquels nous étions passés sur la route qui nous avait menés de l'aéroport en ville. Maintenant, on ne voyait plus que des visages bruns, des cheveux bruns, des yeux bruns, des visages sombres non pas tant par la couleur de la peau que par un sentiment ou une expression. Des Arméniens!

Notre hôtel avait une grâce bizarre, une quasi-grâce. C'était une vaste bâtisse à l'ancienne mode, construite elle aussi en cette pierre rose universelle et qui donnait sur la place centrale. La place Lénine, cependant, mis à part la prévisible et relativement modeste statue de Lui-même qui, du reste, ne se dressait pas au centre mais sur un des côtés, était peu marquée par le style soviétique, que ce soit dans l'hôtel ou audehors. L'inévitable surveillante trônait sur notre palier, mais elle avait des traits arméniens classiques. Une volumineuse dame aux cheveux noirs assise sur une chaise de rotin devant la télévision.

Notre chambre également était vaste et désuète; mais en plus de la chambre à coucher habituelle, on avait mis à notre disposition — certainement à la demande de la Commission culturelle — un studio comportant quelques meubles de bois et un piano. Je restai assis là quelques instants. Dans notre chambre. Notre chambre avec un piano. Notre chambre en

Arménie. Des sentiments contradictoires m'agitaient. Mais je

ne savais pas bien lesquels.

Nous sortimes dans la rue. Un jardin public avoisinait l'hôtel. Une baraque de marchand de glaces à l'entrée. Et un cireur avec un « fauteuil du client » d'un travail très soigné, et dont le cuir et le cuivre étaient minutieusement astiqués et resplendissaient au soleil. Dans le jardin, des hommes jouaient aux échecs et des enfants se balançaient sur une demi-douzaine de balançoires. Des enfants aux grands yeux bruns. Des enfants arméniens! L'atmosphère était joyeuse, une atmosphère d'été. Nos pas soulevaient la poussière des chemins. Les rires des enfants résonnaient dans la feuillée. L'avais envie de les embrasser, d'embrasser quelqu'un. Mais je ne pouvais pas. Dans mon for intérieur, une voix me disait : « Tu es venu jusqu'ici. Tu dois établir le contact. » Mais je ne pouvais pas. Et aussi je savais que ce dont il s'agissait ce n'était pas de me précipiter sur quelque étranger pour l'embrasser - car mon tempérament brisait toujours tout net en moi les élans de ce genre — mais seulement de ressentir quelque chose, d'éprouver une chaleur réclle et non pas (du moins en ce cas-ci) la flamme vacillante d'une sensibilité littéraire. Des vieillards et des enfants dans un jardin! Une atmosphère estivale! Une atmosphère arménienne! Mais je me sentais gelé.

« Cette fois, voici un Arménien! » s'exclama ma femme.

Je jetai les yeux dans la direction où elle regardait, vers un groupe assemblé autour de quelques joueurs d'échees. A l'extérieur du groupe se tenaient plusieurs jeunes gens, à peine vingt ans sans doute. L'un deux restait à l'écart; il était grand, frisé, d'une beauté presque sauvage. Je savais lequel elle voulait dire, mais je lui demandai; « Qui? »

Ma femme pouffa. Elle était facilement intimidée. « Oh, fit-elle, tu sais bien qui. » A présent, elle était gênée. « Celui qui a la chemise bleue. Tu ne le trouves pas frappant? »

Je l'observai à nouveau. Assurément, il était frappant. C'était un beau jeune homme. Mais je me sentis incapable de répondre ou de réagir d'une quelconque façon. C'était proprement atterrant. Je savais que cela n'avait rien à voir

avec de la simple jalousie, que cela n'avait rien à voir avec lui. C'était comme si quelque chose de moi avait été percé à jour — quelque chose qui avait trait à la façon dont m'importait l'aspect physique des Arméniens et que je ne pouvais admettre.

C'est à ce moment qu'une voix, derrière moi, dit en anglais : « Je pensais bien vous trouver ici. C'est un joli jardin, n'est-ce pas? »

Nous nous retournâmes vers un homme en complet brun, carré d'épaules, un homme de taille moyenne et d'ûge moyen, avec un rude visage d'Arménien qui semblait sourire.

« Permettez-moi de me présenter, dit-il. Je suis Sarkis. Je ne suis pas votre guide. Votre guide est un excellent jeune homme qui est toujours occupé. Je suis votre ami. » Il marqua un temps, puis fit un pas en avant et serra la main de ma femme d'un geste vigoureux et gauche. Quant à moi, il me saisit dans ses bras et m'étreignit. « Bienvenue en Arménie! » fit-il.

Comment décrire ce Sarkis, apparemment surgi de nulle part et qui à présent marchait à nos côtés? Ce personnage vêtu d'un costume marron étonnamment chaud pour la saison, qui s'agitait sans cesse sur ses jambes courtes et qui parlait en gesticulant... Un ami? En fait, le mystère de son apparition ne tarda pas à se dissiper quelque peu, sans pour autant cesser de nous étonner; car il n'était officiellement ni guide ni interprète mais tout simplement professeur, professeur d'anglais dans un lycée local, et c'est à ce titre purement privé qu'il entretenait avec la Commission culturelle ce qu'il appelait des « contacts » et qu'il offrait de temps à autre ses services aux touristes — aux touristes sympathiques.

« J'ai tout de suite su que vous étiez sympathiques », nous dit-il en traversant la rue pour se diriger vers la place centrale. « De plus vous êtes arménien. Tous les Arméniens éprouvent de la sympathie les uns pour les autres, n'est-ce pas?»

J'acquiesçai. Ma femme souriait. Elle marchait avec légèreté. Elle était contente que nous ayons trouvé un ami — du moins un « contact personnel », et non pas l'un de ces guides robotisés que nous redoutions. La pensée me vint qu'elle aimait les Arméniens plus que moi.

« Votre père est-il toujours en vie? » me demanda Sarkis.

Je répondis que non.

« J'ai appris qu'il était également écrivain, dit Sarkis. Malheureusement je n'ai jamais lu ses œuvres. Est-il jamais venu en Arménie soviétique?

- Non, jamais.

— Quel dommage! Je suis sûr qu'il s'y serait plu. Il aurait éprouvé de l'admiration devant les réalisations du peuple arménien.

- J'en suis persuadé. »

Se tournant vers ma femme : « Avez-vous connu son père? lui demanda Sarkis.

- Non, répondit-elle. J'aurais bien voulu le connaître.

— Je suis sûr que c'était un homme merveilleux, affirma Sarkis. Les Arméniens sont des pères merveilleux. Ils adorent leur famille. Ils feraient n'importe quoi pour elle. »

Nous nous trouvions à présent au centre de la place, près d'une sontaine. Et je pensais : « Pourquoi donc cet homme ne cesse-t-il pas de parler de mon père — des pères, des pères arméniens? » J'étais parfaitement conscient de ce que cette pensée avait d'infantile et je me haïssais de l'avoir eue, et Sarkis de l'avoir suscitée.

Ma femme dut remarquer un changement d'expression sur mon visage car elle me demanda ce que j'avais.

Sarkis entendit sa question. Il n'était pas dépourvu d'une certaine agilité. « Quelque chose ne va pas? fit-il. Vous devez être fatigué après ce long voyage. Pardonnez-moi d'être aussi bavard, mais dans nos régions il est bien rare d'avoir ainsi l'occasion d'une conversation internationale. »

Il était vraiment singulier et charmant. Je ne pouvais comprendre quelle hargne ou quelle grogne m'avait saisi. « Je crois que j'ai surtout faim », dis-je.

Nous retournâmes à l'hôtel.

a Déjeunez donc, nous dit Sarkis. Moi, j'aj à faire. Ensuite, je vous emmènerai dans un endroit très particulier. »

Ma femme et moi trouvâmes une table dans le restaurant de l'hôtel - une vaste salle, haute de plafond et bondée de clients et de serveurs (des clients arméniens! des serveurs arméniens!) qui, tous, parlaient non pas russe mais arménien. Un garçon radieux nous présenta une énorme carte dont presque tous les plats étaient barrés. Nous commandames du bœuf séché, une sorte de salade verte et du vin blanc. A une table voisine, quatre hommes buvaient du cognac et chantaient une mélodie douce, presque frêle.

Tout semblait à nouveau joveux, encore que légèrement oppressant. Ma femme parlait avec animation des impressions que lui avait faites cette ville. Quant à moi, j'étais silencieux, je m'efforçais d'écouter, d'écouter toute chose.

- « Qu'est-ce qui t'est arrivé tout à l'heure? me demandat-elle.
 - Ce n'était rien, fis-je.

 - Était-ce à cause de tout ce qu'il disait sur ton père? Peut-être y avait-il de ça. Je ne sais pas pourquoi.
- Mais c'est une habitude chez les Arméniens. C'est toi-même qui me l'a dit. Tu ne devrais pas y faire attention.
- Je sais », dis-je. Et j'ajoutai pour exprimer ce que je sentais : « Tu sais, je ne crois pas que j'aime véritablement les Arméniens.
- Tu ne parles pas sérieusement et tu le sais bien. Elle sourit. Près de nous, le chant se transforma en une sorte de marche. Les garçons se mirent à frapper dans leurs mains. Nous reprîmes du vin et liquidâmes la salade, qui était constituée principalement d'oignons verts, avec un goût amer, piquant.

Sarkis reparut à l'extérieur. Il était venu avec une antique voiture russe pour touristes, un véhicule imposant dépourvu de marque de fabrique mais d'allure vaguement tsariste : un intérieur de limousine aux tentures défraîchies, à l'arrière, les restes d'un cordon qui avait servi à fixer une couverture

(mais sans la couverture), et aux fenêtres, de petits rideaux en lambeaux qui évoquaient tout un passé romanesque mais modeste de rendez-vous bureaucratiques ou d'enlèvements, ou les deux.

« Bien sûr, cette voiture n'est pas à moi, dit Sarkis l'air ravi. Je l'ai empruntée à la Commission. Elle appartient naturellement à l'État.

- J'espérais qu'elle était arménienne, que c'était une voiture arménienne, hasarda ma femme.
- Je ne crois pas », dit-il. Puis : « Vous ne plaisantez pas?
 - Mais non. protesta-t-elle.
- A présent. reprit Sarkis, les Arméniens font beaucoup de choses de valeur. Comment appelez-vous cela, en Amérique des produits? Les Arméniens fabriquent des produits électriques. Ils fabriquent des ordinateurs. D'excellents ordinateurs. Regardez! » Il désigna un nuage de fumée noire qui s'élevait à l'horizon. « Vous appelez ça " pollution ", mais nous qui sommes plus pauvres que vous, nous appelons ça " industrie".
- Est-ce dans une usine que nous allons maintenant? demandai-je, car je m'étais préparé à de nombreuses visites d'usines.
- Non, pas aujourd'hui. La Commission s'occupera de vous faire visiter des usines. Aujourd'hui. puisque vous venez d'arriver, je vais vous emmener faire une visite d'un genre spécial, dans un endroit que tous les Arméniens voudraient pouvoir visiter. Je vais vous emmener en un lieu saint. Nous l'appelons le Monument le Monument aux Martyrs arméniens. »

Nous grimpâmes sur le siège avant de la limousine, coincés contre Sarkis qui se mit à conduire l'antique machine avec un mélange très classique d'incertitude et d'ivresse de la vitesse. « Je ne conduis pas très souvent, fit-il, désarmant, mais j'ai eu pendant de nombreuses années une motocyclette. »

Il ne me sembla guère loyal de lui demander ce que cette motocyclette était devenue. Nous roulions sur l'un des larges boulevards que nous avions remarqués, une voie très longue, toute droite, bordée d'arbres, qui nous conduisait vers l'amphithéâtre de collines.

A mesure que nous nous approchions, le vert olive des feuilles devenait plus profond. Le long de la route, on voyait des fleurs et quelques maisons. On avait soudain l'impression d'être dans un pays différent, comme si nous avions laissé les Balkans derrière nous avec la ville poussiéreuse pour traverser à présent quelque coin d'Europe plus familier. Les maisons miséreuses avaient des murs de pierre et des toits de tuiles orangées. Des fleurs rouges poussaient dans les maigres jardins. Des chèvres déambulaient le long de la route.

Puis, même cette impression d'Europe s'évanouit. De tous côtés s'étendaient des prairies d'herbe vert-jaune. Les champs étaient plats, sees et pierreux. Des bouquets d'arbres se dressaient sur l'horizon, très loin, et de rares maisons éparses, très loin aussi — et plus loin encore, la masse de l'Ararat, pas tout à fait en face de nous, dominant les terres, son sommet enneigé égalant les nuages.

- « Tous les Arméniens du monde devraient visiter ce monument, disait Sarkis. Tous les Arméniens devraient savoir ce que c'est que de se trouver devant lui et de sentir dans ses os la tragédie de l'Arménie. » Et se tournant vers ma femme : « Les souffrances du peuple arménien ont été immenses immenses, incompréhensibles. Êtes-vous au courant des souffrances du peuple arménien?
- J'ai lu quelque chose à ce sujet, dit-elle. Cela semble vraiment terrible.
- Ah, vous êtes donc informée. Votre mari doit être un bon Arménien. Il a compris qu'il est nécessaire que nous fassions connaître ces choses. » D'une main, il m'agrippa le bras. « Lui avez-vous raconté ce qui s'est passé à Van et à Bitlis? Comment les Tures ont massacré les pauvres gens à coups de bâton? Comment ils torturaient nos hommes et violaient nos femmes? » Il se tourna vers ma femme : « Savez-vous, chère amic, qu'ils brûlaient les prêtres sur des croix et passaient leurs basonnettes à travers le corps des petits enfanta?

Parfaitement, des petits enfants. Ils massacraient les petits enfants à coups de couteau et de basonnette. Quoi de plus horrible?

Je sentais vaguement la paille sèche des champs qui dérivait derrière nous. Sarkis regardait droit devant lui. L'Ararat était un rêve.

Sarkis reprit : « Être arménien c'est avoir sur son âme cet intolérable poids de tristesse. C'est ce qu'a dit l'un de nos poètes arméniens. N'est-ce pas juste? »

Puis : « Les Arméniens ne pourront jamais oublier le sort qui les a frappés. Les Arméniens ne devront jamais oublier. Cela fut un génocide. Le premier génocide de l'histoire du monde. »

Il me semblait que nous roulions depuis des heures, alors que cela faisait moins d'une heure. Il n'y avait personne; seulement la chaleur sur toute chose. Seulement les champs jaunissant sous le soleil. Sarkis arrêta la voiture. Nous étions arrivés.

Nous franchimes quelques marches de pierre pour accéder à une allée dallée. « Vous devriez retirer votre manteau », me dit Sarkis, et je retirai mon manteau en éprouvant envers lui un bizarre sentiment de gratitude pour m'avoir donné ce conseil. Devant nous, à environ huit cents mètres, se dressait un édifice singulier. Il avait l'allure d'un dolmen — des colonnes, mais des colonnes métalliques, surgissant du sol et inclinées vers l'intérieur —, un dolmen supporté par des blocs penchés.

- « Que c'est beau! entendis-je ma semme s'écrier. C'est extraordinaire!
- Bien sûr que c'est beau », fit Sarkis. Il nous précédait de quelques pas. Je ne sais pourquoi je prêtai attention à sa démarche, lourde, slegmatique, et à son ventre, qui semblait plutôt dur que gras, un ventre de politicien.

Soudain, il se baissa et cueillit une sleur dans l'herbe du bord de l'allée. Il me regarda. « Pour nos martyrs arméniens », dit-il.

Je sentais ses yeux sur moi, les yeux de ma femme sur moi.

De toutes parts, je voyais les champs s'étirer vers le lointain. Je savais qu'il y avait des fleurs sous mon regard, mais je ne parvenais à en voir aucune. Je poursuivis ma marche.

Au centre de la colonnade penchée, une sorte de grande

vasque métallique abritait une flamme.

Nous restâmes sous le portique à contempler la vasque et la flamme.

« Pensez aux Arméniens qui sont morts, dit Sarkis, presque dans un murmure. Pensez à nos compatriotes martyrisés. Pensez à ce que cela signific d'être arménien. »

Dans mes oreilles, le murmure de Sarkis retentissait comme un rugissement. Je savais que je n'éprouvais rien. Une image vacillait dans mon esprit, sortie d'un film sur la Première Guerre mondiale : des soldats avançant au ralenti à travers un champ de boue et fauchés, au ralenti, par le feu d'une mitrailleuse et tournoyant et s'écroulant, s'écroulant en silence. Sarkis se dirigea vers moi et me mit dans la main la fleur qu'il tenait.

« J'ai gardé cela pour vous, dit-il, pour votre offrande. » Je le regardai. « Je ne peux pas », dis-je.

Un instant, nous nous regardâmes. Ni dans son regard ni dans ses traits je ne discernai la moindre expression.

« Je t'en prie... », fit ma femme.

La fleur, une sorte de bouton d'or, était dans ma main. Je fis quelques pas en avant et la déposai, la laissai tomber délicatement dans la vasque à la flamme. Je fis demi-tour et commençai à m'éloigner à pas lents de la vasque, de l'ombre des colonnes.

Sarkis et ma femme étaient à quelques pas derrière moi. Ils parlaient du Monument. « Chaque année au mois d'avril, disait Sarkis, nous nous rendons ici depuis Erivan pour nous incliner. Il y en a qui font le chemin à pied. »

Je suis venu jusqu'ici, pensais-je, si près, mais je suis apparemment incapable d'aller au-delà, d'établir le contact.

Par-dessus mon épaule, j'entrevis l'Ararat dans le lointain : silhouette bleue dans une brume bleuâtre. Il semblait aussi silencieux que les champs desséchés, que les fleurs jaunes, que tout ce qui était à portée du regard. Très simplement, je me dis : « Comme c'est étrange de n'avoir pas de patrie. » Juste à cet instant, une brise surgie de quelque part fit ondoyer les champs. J'entendis le rire de ma femme. Les fleurs dansaient dans la brise descendue de la montagne bleue.

Les jours suivants, je les passai dans une sorte de curieux reploiement; je sortis le moins possible et m'absorbai dans la lecture de mes livres.

Même ma femme s'en étonna : « Tu as fait tout ce voyage jusqu'en Arménie et tu ne vas même pas voir dehors à quoi ça ressemble. »

Cela n'était pas entièrement vrai, car nos guides ne nous tinrent pas quittes aussi facilement, qu'il s'agît de notre guide officiel, jeune bureaucrate réservé, du nom de Vartan, qui se manifestait quotidiennement en personne ou par téléphone pour nous proposer son programme de visites (usines, écoles ou églises), ou qu'il s'agît de Sarkis que n'avait pas découragé la froideur de mon attitude devant le Monument et qui s'efforçait toujours de faire amitié avec nous et d'animer notre séjour.

Mais la remarque de ma femme était juste pour l'essenticl. Je sis bien quelques promenades dans cette ville poussiércuse, me tordis le cou à admirer plusieurs églises vénérables et assistai même de bout en bout en compagnie de Sarkis à unc représentation d'Othello en arménien. Mais le plus clair de mon temps, je le passai ensermé dans notre appartement et plongé dans les livres arméniens que j'avais apportés. Je n'étais même pas sûr de ce que je cherchais dans ces ouvrages historiques. Je me disais : « Le passé me livrera la cles du présent » — ou quelque chose de ce genre. Quoi

qu'il en soit, je dévorais de façon obsessionnelle ces vieux volumes.

Le fait que l'Arménie eût un tel passé continuait de me fasciner, encore qu'en se prolongeant, ma lecture obscurcît le sens que je donnais à « un tel passé ». D'un certain point de vue, l'Arménie ne figurait guère dans l'histoire que sous la forme de notes en bas de page. Dans les ouvrages classiques sur l'histoire des Perses, des Arabes ou de Byzance, il fallait fouiller dans l'index pour découvrir l'Arménie : « Arménie : pp. 51-57; pp. 120-124; p. 237 ». etc. Mais, d'un autre point de vue, il était clair que ces petites notes portaient le murmure d'un peuple bien réel. d'événements bien réels. D'un peuple auquel j'appartenais.

C'est ainsi que je sus amené à découvrir, en ces anciens Arméniens, des soldats, des guerriers. Apparemment en effet, les vertus martiales mentionnées par Nénophon et la vocation d'éleveurs de chevaux entretenue chez eux par les Perses amenèrent, à l'époque byzantine, un grand nombre d'Arméniens sur le devant de la scène militaire. Procope, par exemple, dans sa grande histoire de la campagne menée par Justinien afin de reprendre Rome aux Barbarcs, cite les noms d'une douzaine au moins de généraux arméniens. Il y avait cette figure proprement fabuleuse, surréelle, du général Narsès, encore un Arménien, qui après avoir été Grand Chambellan (l'un des plus hauts dignitaires byzantins), fut, à l'âge de soixante-dix ans, nommé par Justinien à la tête de l'armée impériale que Constantinople avait envoyée dans les ténébreuses provinces italiennes afin d'en chasser l'Ostrogoth Totila. Narsès avait rempli sa mission, tuant Totila et écrasant les Barbares « qui immédiatement se rendirent et livrèrent la forteresse », ainsi que l'écrit Procope. « De la sorte, Rome fut prise pour la cinquième fois depuis le début du règne [de Justinien] et Narsès envoya aussitôt les clefs de la ville à l'Empereur. » On eût dit l'une de ces images irréelles, oniriques, dont la lueur lointaine traverse l'histoire - le point lumineux d'une étoile qui ne cesse de s'éloigner. Narsès l'Arménien, Préset d'Italie.

Quel curieux peuple! Pendant des centaines d'années, pendant la longue histoire de l'empire byzantin, les Arméniens avaient joué des rôles cless. Ils étaient généraux. Ils étaient empereurs. Léon V, par exemple (813-820). « Pour ce qui est de son origine immédiate, elle est bien connue, écrivait un historien du temps, Georges le Moine. Il venait du pays des Arméniens, d'où, selon certains, son obstination et son mauvais caractère. » Ou encore le fondateur de dynastie Basile Ier, d'origine paysanne, né en Macédoine de parents arméniens. Il vint à Constantinople à l'âge de vingt ans, « trouva la faveur » de l'empereur, lui rendit le service d'assassiner un oncle encombrant, puis assassina l'empereur lui-même et s'installa sur le trône. Ce fut apparemment un bon empereur lui aussi — du moins de la façon dont l'entendent les historiens, c'està-dire un « homme fort » à la byzantine, qui repoussa les Sarrasins et fit régner l'ordre. Il renforça l'armée, se préoccupa de réformes législatives et son passe-temps favori était de pratiquer la lutte après dîner.

Pendant un temps, on dut trouver des Arméniens à tous les niveaux de la hiérarchie impériale. « L'élément arménien jouait également un rôle éminent dans la vie intellectuelle de Byzance qui, au 1xe siècle, connut un renouveau notable », écrit D. M. Lang dans son Arménie, berceau de la civilisation. « Parmi les personnalités d'origine arménienne les plus marquantes de ce mouvement citons Jean le Grammairien, César Bardas et Léon le Philosophe... D'origine en partie arménienne était lui aussi le patriarche Photios (820-893) dont le règne agité marqua le début du schisme entre les Églises d'Orient et d'Occident. »

Après la mort de Basile Ier, l'empire, qui restait la plus puissante entité politique du monde, fut gouverné par une sorte de triumvirat formé de deux co-empereurs et d'un général, tous trois arméniens. Et puis, bien sûr, il y eut Basile II, le dernier de la série. Il fut célèbre en son temps sous le nom de Basile le Bulgaroctone, autrement dit « le tueur de Bulgares ». Et voici son titre de gloire : à la suite d'une victoire remportée sur les Bulgares, il donna l'ordre de crever les yeux

aux quinze mille Bulgares prisonniers, à l'exception d'un sur cent, qui n'aurait qu'un œil de crevé afin d'être en mesure de ramener ses camarades aveugles au pays. On raconte que le tsar des Bulgares, Samuel, mourut de saisissement en voyant son armée lui revenir en cet état.

Je ne pouvais m'empêcher d'observer combien m'attiraient ces terribles Arméniens. D'abord, Tigrane le Grand. A présent, les deux Basile. Bulgaroctone, en vérité! Ce récit était à coup sûr l'un des plus déplaisants que j'eusse jamais lus. On imagine le temps qu'il a fallu pour aveugler quinze mille hommes. On imagine la longueur de la file. On imagine ce que c'était que d'être le quatre-vingt-dix-neuvième, ou même le centième. Peut-être est-ce trop fort de dire que j'étais « attiré ». Mais je ne me contentais assurément pas de « m'informer » de ces gens.

Il y avait en outre l'intérêt que je prenais aux généraux arméniens, à la vertu guerrière des Arméniens. Moi qui, depuis l'âge adulte, me suis toujours considéré comme un fervent antimilitariste! Un après-midi, je lus à ma femme un bref passage que je venais de découvrir dans Procope sur Jean l'Arménien qui commandait la cavalerie byzantine sous Bélisaire et qui, grâce à une ruse brillante, avait vaincu les Vandales en Afrique du Nord.

Lorsque j'eus terminé, elle me dit simplement : « Mais que cherches-tu? Bien sûr que les Arméniens sont braves.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit », répondis-je. Ce dont il s'agissait, je n'en savais rien.

Un autre jour, ma femme me dit: « Sarkis veut que nous allions avec lui visiter une exposition. »

Je lui répondis : « Ne vois-tu pas que je suis en train d'étudier? » Je pensais que ce mot « étudier » conférerait à mon

obsession quelque dignité. « De plus, il n'existe pas d'artiste arménien de premier ordre.

- Je l'ignorais, fit-elle.
- Va à cette exposition, dis-je. Si les tableaux présentent un intérêt quelconque, tu me le diras et j'irai les voir plus tard.
 - Très bien », répondit-elle.

Au lieu de me remettre à mes études, je sortis faire un tour, seul. La journée était terriblement chaude; la poussière était partout. Je marchais du côté ombragé de la rue, tout près des bâtiments. Toute fraîcheur avait disparu. Des femmes passaient, portant des miches de pain énormes, circulaires. Des hommes se tenaient debout, en silence, sous les porches. Au bout de la rue, un marchand de glaces vendait de petites coupes de glace aux enfants. Tout en marchant, je me disais que Sarkis avait essayé de me définir en tant qu'Arménien — un Arménien d'un type particulier. Ces maudits massacres, et ce chauvinisme, ce chauvinisme du malheur!

De l'autre côté de la ruc se dressait un vaste bâtiment en forme de hangar, où des gens entraient et sortaient constamment. J'y pénétrai : c'était un immense marché paysan. Le sol était couvert de sciure; des montagnes de légumes sur les éventaires. Je décidai d'acheter quelques oranges à rapporter à l'hôtel, où il était apparemment impossible de se procurer aucun fruit. L'homme qui les vendait était jeune, des dents en or, un visage de paysan. Lorsque je lui eus payé six oranges, il en rajouta une sur le tas. « Bienveni », fit-il. Bienvenue.

Je le remerciai et insistai pour payer ce supplément. Il refusa énergiquement. Je lui offris un stylo à bille qui parut lui plaire. Bienveni, bienveni.

De toutes parts s'élevaient des montagnes d'oranges. Des radis — touffes éclatées de rose et de vert. Les vieilles femmes qui se tenaient derrière les comptoirs portaient des foulards qui leur enveloppaient la tête et se repliaient comme un voile devant le bas du visage, et elles avaient une peau d'éléphant. Des Arméniennes du vieux pays. En vérité, c'était ici le vieux pays. Je n'avais jamais observé des femmes

pareilles : une peau d'éléphant, des yeux d'ours — de vieux ours.

En rentrant à l'hôtel, je pensai : « L'homme qui vendait les oranges a vu en moi un Américain. Ai-je, après tout, l'air d'un Américain? Suis-je donc américain? »

A son retour, ma femme semblait de bonne humeur. « Les tableaux n'étaient pas très bons, me dit-elle, mais ils font de si grands efforts. Nous avons rencontré un étudiant de Sarkis, un garçon colossal et lumineux. C'est du moins l'impression qu'il m'a faite. Nous avons bu une citronnade tous ensemble. »

Je me replongeai dans ma lecture. J'aurais voulu demander à ma femme si elle me trouvait l'air américain ou arménien ou quoi d'autre. Mais la question me parut inepte.

Un jour, devant la poste, j'eus avec Sarkis une conversation sur la littérature.

- « Avez-vous lu les œuvres d'Abovian? me demanda-t-il.
- Non. Malheureusement, je n'ai pas lu beaucoup d'écrivains arméniens.
 - C'est dommage. Nous avons quelques grands écrivains.
 - Je sais.
- En plus d'Abovian, nous avons Toumanian, Berberian, Isahakian, Aharonian et, bien sûr, Raffi. Avez-vous entendu parler de Raffi?
 - Oui, mais je n'ai rien lu d'aucun de ces auteurs.
 - C'est dommage. Mais vous avez lu du Saroyan?
 - Oui, j'ai lu Saroyan.
- C'est un grand écrivain arménien, assirma Sarkis. C'est aussi un grand écrivain mondial. Si vous le voulez, je vous prêterai des ouvrages d'Abovian.
 - J'en scrais ravi. »

Nous nous serrâmes la main au moment de nous séparer. Il marqua un temps. Puis : « Aurais-je dû inclure votre père dans ma liste? — Je ne sais pas. Cela n'a pas d'importance.

— Cela n'a pas d'importance, répéta-t-il. Vous savez, je me demande s'il était aussi détaché que vous. »

Il sourit, me fit adieu de la main et s'éloigna en traversant la place. Revenu à mes lectures, je m'absorbai dans la période des croisades. Je savais qu'en 301 l'Arménie était devenue la première nation du monde à adopter officiellement le christianisme comme religion d'État, mais j'ignorais que, par la suite, les Arméniens avaient participé aux croisades. Cela paraissait invraisemblable. Mon ignorance même m'intéressait. Avant de quitter New York, un prêtre arménien m'avait prêté plusieurs livres en me disant que je ne saurais jamais apprécier justement l' « expérience arménienne » sans étudier le rôle joué par les Arméniens dans les croisades. Le plus court de ces ouvrages avait pour auteur un Arménien, Armen Ovhanésian, et s'intitulait : L'Arménie cilicienne et les croisades. Il y avait également Histoire des croisades de René Grousset et une autre Histoire des croisades, en deux volumes, due à un Anglais, Steven Runciman.

Il semble tout d'abord qu'il y ait quelque divergence dans l'appréciation du rôle des Arméniens dans les croisades. Les Arméniens, cela n'a rien d'étonnant, épousent en général l'opinion exprimée il y a longtemps par le pape Grégoire XIII: « Parmi les mérites de la nation arménienne en ce qui touche l'Église et la Chrétienté, il en est un d'éclatant et qui mérite tout particulièrement d'être conservé en mémoire; en effet, lorsque, dans le passé, les princes chrétiens et leurs armées se mirent en route pour reconquérir la Terre Sainte, aucun peuple, aucune nation ne vint à leur aide avec plus de célérité

et plus d'enthousiasme que les Arméniens. » Les savants ont, dans l'ensemble, maniscsté moins d'enthousiasme que le pape, encore que les historiens français se montrent plutôt sympathiques dans leur appréciation du rôle des Arméniens. L'ouvrage contient de nombreuses références aux Arméniens, en particulier à propos de la première croisade. Celle-ci par exemple : « Comme on le voit en de nombreuses circonstances, le rôle de la population locale fut un élément vital pour le succès de la croisade... et ce fut assurément sur l'amitié entre Arméniens et Francs que se fonda l'Orient Latin. » L'auteur arménien Ovhanésian cite un autre historien français, le professeur Joseph Laurent : « Les Arméniens fournirent aux croisés des guides et des approvisionnements. Pour symboliser leur esprit de coopération, ils leur donnaient leurs filles en mariage. Ils leur ouvraient villes et forteresses, de Tarse à Maras, de Samosate à Edesse. Ils rendirent possible la prise d'Antioche, qui prépara celle de Jérusalem et le succès de toute l'entreprise. L'Anglais Steven Runciman se montre plus réservé. Il reconnaît dans ses ouvrages l'assistance apportée par les Arméniens aux croisés : « Comme Baudouin approchait du fleuve Euphrate, la population arménienne se souleva pour l'accueillir », etc. Mais à la façon moderne d'un Lytton Strachey, il applique à la grande aventure européenne un traitement résolument antihéroïque. Son récit est rempli de la méhance des barons, de double jeu, de trahisons, de rivalités politiques, etc. - activités dans lesquelles les Arméniens semblent avoir déployé autant d'ardeur et de dureté que les croisés.

On est fondé à se demander ce que les Arméniens faisaient dans cette partie du monde, sur le littoral levantin de l'Asic Mineure, à des centaines et des centaines de kilomètres du plateau d'Arménie. Il semble que la réponse réside dans le fait que de nombreux Arméniens avaient été chassés de leur patrie par les incursions de plus en plus pressantes des Turcs Seldjoukides. De plus, d'autres groupes importants d'Arméniens, des villes ou des districts entiers avec leur baron ou leur prince, avaient été déplacés autrefois par le gouvernement byzantin afin de peupler des territoires récemment conquis.

En plus de ces déplacements de populations, la défense de l'empire byzantin avait été confiée jusqu'au xie siècle, avec un relatif succès, principalement aux armées nationales des territoires provinciaux, parmi lesquels l'Arménie venait au second rang pour la superficie, ses frontières face aux Turcs revêtant, de plus, une importance vitale. Or le gouvernement byzantin, eu ce qui est sans doute un bel exemple d'aberration bureaucratique, décida de renforcer le pouvoir central de Constantinople en dissolvant l'armée arménienne — avec ce résultat qu'eu 1045, lors de la première invasion massive des Seldjoukides, près de la moitié des Arméniens avaient abandonné leur plateau natal. Où donc avaient-ils émigré? En direction du sud-ouest, dans le pays qui ressemblait le plus à leurs montagnes d'origine, les massifs de roches vert sombre du Taurus et de l'Amanus, près de la côte cilicienne, pays que l'on appela bientôt l'Arménic cilicienne.

Les Arabes et les Tures étaient présents dans cette même région, mais, au début, plus au sud et plus à l'est. Ils étaient musulmans. Les Arméniens étaient des chrétiens militants et, depuis leur conversion, avaient obstinément maintenu l'originalité de leur propre Eglise. Or voici qu'arrivent les croisés. Ils sont aventureux, belliqueux et plutôt grossiers aux yeux des habitants de l'Asie Mineure, mais ce sont des chrétiens. Ils manquent de vivres, de fournitures, de gîtes. Les Arméniens étaient en mauvais termes tant avec leurs voisins musulmans qu'avec leurs lointains oppresseurs, les Byzantins. Ils virent dans leurs nouveaux amis européens un moyen de faire contrepoids aux uns comme aux autres. Étonnants amis! Au début, la plupart des croisés étaient d'origine franque ou normande: Raymond de Toulouse, Godefroy de Bouillon, Baudouin de Boulogne, Robert de Normandie, Étienne de Blois, en général des cadets de familles bien nanties en terres, chacun à la tête d'une armée privée et travaillés d'ambitions tout à fait séculières. Mais les Arméniens aussi étaient de rudes gaillards. Prenons pour exemple l'histoire de Thoros et de Baudouin. Thoros était un vieux baron arménien très dur qui, à l'âge de soixante ans, avait chassé les Turcs de la ville d'Edesse. De sa

lointaine capitale, l'empereur Alexis Comnène, faute de pouvoir le récompenser de façon plus tangible, lui avait décerné le titre de Curopalatin — Gardien du Palais. Peu de temps après, Baudouin de Boulogne fit son apparition dans le pays avec son armée au moment même où les Turcs, avec des forces importantes, s'apprêtaient à marcher sur Edesse. Thoros proposa à Baudouin une alliance, mais Baudouin éluda. Finalement Thoros offrit à Baudouin de le nommer corégent d'Edesse et de faire de lui officiellement son fils adoptif. Cette étrange cérémonie d'adoption eut lieu dans le palais de Thoros un après-midi de l'an 1098. Baudouin et Thoros, rapporte un chroniqueur, commencent par se dénuder jusqu'à la taille. Puis on revêt les deux hommes d'une « tunique à double largeur » « et chacun frotte sa poitrine nue contre celle de l'autre ». Plus tard, la même cérémonie se répète entre Baudouin et la femme de Thoros, « la vieille princesse Sophie ».

Mais, comme c'est presque toujours le cas entre Arméniens et croisés, même la magie de cette cérémonie loufoque ne fut pas très durable ni ne créa une amitié vraiment sincère. Les Turcs furent temporairement tenus à distance d'Edesse. Mais Thoros se trouva un beau jour parmi les perdants d'une intrigue de palais et il fut « arraché à ses appartements et mis en pièces par la foule ». Baudouin, qui avait observé une prudente neutralité pendant que la populace de la ville hachait menu son nouveau père, se proclama alors comte d'Edesse.

Lorsque cent ans plus tard arriva la troisième croisade, celle où s'illustrèrent Richard Cœur de Lion et le général kurde Yousouf Ibn Ayoub, plus connu sous le nom de Salah al-Din ou Saladin, la présence arménienne restait importante au Levant. C'est ainsi que le prince Léon d'Arménie figurait parmi les six nobles seigneurs qui assistaient à Chypre au mariage de Richard et de la princesse Bérangère. Et huit ans plus tard, lorsque le prince Léon manœuvra pour se faire couronner roi d'Arménie, ce ne fut pas à Constantinople, dont formellement il dépendait toujours, qu'il demanda une reconnaissance officielle, mais à ses voisins les turbulents colons venus d'Europe occidentale. Le couronnement eut lieu un

jour de l'année 1199, en pleine montagne, dans la forteresse de Sis, capitale de l'Arménie. Le chancelier d'Allemagne arriva de Saxe pour représenter son empereur qui venait de mourir et offrit au nouveau roi une belle couronne d'or. L'archevêque de Mayence, qui représentait le pape, apporta un sceptre incrusté de pierres précieuses. De Constantinople, l'empereur byzantin, soucieux de ne pas rester à l'écart, envoya une autre couronne. D'Angleterre où il était rentré, Richard fit parvenir un coffret d'argent orné de pierreries, qu'il avait dérobé au passage dans un monastère sicilien. L'assistance comprenait encore huit ambassadeurs du calife de Bagdad ainsi qu'une suite de huit cents chevaliers croisés venus d'Antioche qui « s'affrontèrent dans des joutes et rivalisèrent d'audace sur leurs chevaux ». Voici donc Léon roi d'Arménie.

Quel étrange moment de l'histoire, me disais-je. Et je lus à ma femme : « A la cour du Roi Léon, on parlait le latin et le français autant que l'arménien »; et eucore : « Il organisa sa cour sur le modèle de celle des rois de France et donna à ses dignitaires nombre de titres français... tels que bailli, maréchal, sénéchal, etc. La haute-cour fut installée dans la capitale royale de Sis et calquée sur les Assises d'Antioche... Il existait également des tribunaux spéciaux qui étaient du ressort des ordres de chevalerie latins tels que celui des Hospitaliers. »

Ma femme s'esclaffa : « Mais tout cela m'a l'air plutôt triste, fit-elle.

- Pourquoi triste? Est-ce parce que les Arméniens copiaient les Français? Ou bien parce que cela n'a pas duré?
- Je ne sais pas. Peut-être est-ce ce que j'entends dans ta voix. Je veux dire qu'une partie de toi se donne les allures d'un observateur rationnel, tandis qu'une autre partie ne cesse de chercher à justifier les Arméniens en termes occidentaux, les termes de cette histoire qu'on nous a enseignée à tous : des batailles, des généraux, les croisades, Richard et Saladin, Robin des Bois...
 - Ce n'est pas ça du tout, fis-je.
- Très bien. Mais alors pourquoi veux-tu à toute force qu'ils aient l'air d'Européens? »

Un matin, en compagnie de Sarkis et de Vartan, nous visitâmes une usine de réfrigérateurs. La visite était programmée, il était impossible d'y échapper. Auparavant, Vartan m'avait déclaré au téléphone : « Je crois que vous souhaitez visiter une usine d'appareils électroniques. » C'est à des ordinateurs que je pensais. Il me semblait intéressant de voir fonctionner un ordinateur arménien. « Le nécessaire a été fait », me dit Vartan.

Nous nous rendîmes à l'usine. C'était une grande bâtisse de style victorien : des murs de briques, des poutrelles d'acier, un toit vitré, un peu comme une gare du XIX^e siècle. A l'intérieur, c'étaient des réfrigérateurs. Ils se balançaient en l'air, accrochés à un convoyeur à câble, des centaines de caisses blanches qui oscillaient en traversant la grande salle. Des hommes en bleu de travail et des femmes en blouse d'un blanc scientifique faisaient à bout de bras de menues opérations sur les appareils lorsqu'ils passaient devant eux.

On nous présenta au directeur de l'usine, un Arménien court et gras avec des lunettes et un sourire traqué. Ma femme lui posa des questions sur le « volume de la production » et sur « le nombre d'unités à l'heure » qui n'eurent pas l'air de l'étonner mais qui m'étonnèrent, moi. Ensuite, on nous présenta à l' « ouvrier du mois », un vieil homme vigoureux et rougeaud, avec d'innombrables dents en or et des mains énormes.

La pièce où nous étions était remplie d'énormes machines

silencieuses. Nous y prîmes le thé avec le directeur et l'ouvrier du mois. L'ouvrier nous annonça que son fils venait d'être admis à l'université d'Erivan. Il était étudiant en physique. Ce fut un moment très doux. Même le directeur semblait sincèrement réjoui pour lui et il passa son bras autour des épaules du vieil homme. Nous savions que nous étions dans une usine modèle, mais assurément cette circonstance ne constituait pas un événement modèle. Je revis pendant une seconde ce moment de mon enfance où j'avais entendu le barman de « La Corne d'Or » annoncer que son fils venait d'être admis à l'Institut Curtis. Partout les mêmes aspirations!

Plus tard, ayant quitté l'usine, alors que nous marchions de front dans la rue inondée de soleil, Vartan dit à Sarkis: « Nous espérous avoir notre réfrigérateur l'an prochain.

- Nous avons eu le nôtre l'année dernière. Mais nous attendons toujours le téléphone, repartit Sarkis.
 - J'ai le téléphone », dit Vartan.

« Que penses-tu de Vartan? » me demanda ma femme.

- Je ne sais pas, dis-je. Il paraît assez gentil, mais je n'arrive pas à deviner ce qu'il pense. Il a l'air efficace, c'est un jeune homme qui fera son chemin à la Commission. Je n'ai pas l'impression qu'il s'entende très bien avec Sarkis.
 - Sarkis est un émigré...
 - Que veux-tu dire?
- Vartan est né ici. Sarkis appartient à une des familles arméniennes qui se sont installées ici juste après la guerre. C'est peut-être pour cela qu'il est plus excessif.
 - Comment as-tu appris ça?
 - Il me l'a dit.
 - Je trouve sa compagnie assez pénible.
- Je m'en suis aperçue, et lui aussi. Il pense que tu éprouves certaines difficultés à te trouver ici.
- Ce n'est pas cela, protestai-je, furieux que Sarkis se donne des airs protecteurs avec moi.

— En tout cas, tu continues à te comporter parfois comme si les Arméniens n'avaient rien à voir avec toi. »

Un soir après le dîner, nous nous promenions avec Sarkis dans un petit square qu'agrémentait un bassin avec des canards et des jets d'eau.

a Comme on se sent en sécurité ici, dit ma semme.

— Bien sûr qu'on est en sécurité, fit Sarkis. Nous autres Arméniens nous sommes un peuple pacifique. »

Nous nous assîmes sur des bancs. Au loin, dans le crépuscule, on entendait jouer une musique, une chanson populaire qui sortait d'un haut-parleur. Des adolescents passèrent près de nous. Ils s'arrêtèrent au bord du bassin, se baissèrent pour se tremper les bras — et les manches — dans l'eau et se frictionner le visage, puis ils s'en allèrent en riant.

« J'ai entendu dire qu'en Amérique les jeunes sont très violents, dit Sarkis. Ici nous n'avons pas ce genre de problème. Les enfants arméniens respectent leurs parents.

- Ce doit être bien pour les parents, remarqua ma femme.
- Je suis sûr que vos enfants ne sont pas violents, reprit Sarkis, le sang arménien ne porte pas à la violence. »

Je ne sais pour quelle raison, je lui demandai : « Où étiezvous pendant la guerre?

- En Egypte, répondit Sarkis. J'appartenais à la colonie arménienne du Caire et travaillais pour les Anglais. J'étais employé. Ils ne me traitaient pas trop mal, d'ailleurs, mais après la guerre, quand ils n'eurent plus besoin de nous, ils revinrent à leurs vieilles habitudes.
 - Et vous êtes venu ici?
- Oui, je suis venu ici. Ce fut la chose la plus heureuse que j'aie jamais faite. J'ai retrouvé la patrie arménienne et je suis citoyen de l'Union soviétique. » Il me regarda : « Et vous, où étiez-vous pendant la guerre?
 - J'étais trop jeune. J'allais à l'école.

— Cela aussi, ce fut une chance, reprit Sarkis. Les Arméniens n'ont que faire des guerres. »

Cette nuit-là je sis quelques rêves pénibles, plusieurs rêves qui se mélangeaient. Il s'agissait de guerre et de batailles, et, au cœur de chaque rêve, il y avait une sorte d'impression de terreur — mais non pas tant la terreur de la guerre ni même de la mort que la terreur plus profonde encore, d'être perdu. Mais perdu par rapport à qui ou à quoi, cela n'était jamais clair. Dans l'un de ces rêves, je me trouvais tout seul dans un pays inconnu. J'avais l'impression que ce rêve était sans fin; il était plein de bâtiments en ruine, de vastes silences, de voyages en train dans des wagons vides, et à un moment je me trouvais dans une avenue plantée de grands arbres, tout à fait jolie, jonchée de feuilles mortes, et de chaque côté, des tanks silencieux et vides. Dans un autre rêve, il me semble que j'étais plus activement à la recherche de quelqu'un, ma femme et mes ensants, imaginais-je. Il y avait un vaste hôtel tout blanc, baigné de solcil, avec des orangers dans le jardin et l'intérieur bondé de soldats, surtout des aviateurs. Ma femme et mes enfants se trouvaient sur le bord d'une piscine. Mais je poursuivais mes recherches. Je ne sais pas ce que je cherchais. Mon angoisse était absolument intolérable, comme le sentiment d'être retenu au loin ou tenu à l'écart. Je m'éveillai tout frissonnant, me rappelant confusément les images de ma quête : une étendue couverte de gravats, d'épaves, peut-être une ville, qui débouchait soudain sur un champ, un interminable champ de hautes fleurs jaunes.

Je regardai ma femme endormie à mon côté et la pensée me vint — de je ne sais où — que Sarkis et moi, l'un comme l'autre, nous nous mentions à nous-mêmes. Quelque temps passa. Les journées étaient très chaudes. Chaque matin, le soleil était un peu plus haut au-dessus des collines vert olive, et plus brûlant : cercle blanc, lointain, aveuglant, planant par-dessus les immeubles roses en construction, les arbres, les statues, le charivari de la circulation.

Nous allâmes dans la campagne desséchée visiter de vieilles églises. L'un de ces endroits, qui s'appelait Garni, était situé au bord d'une falaise, entouré d'une sombre forêt de pins et dominait le cours d'une rivière argentée. De grandes dalles de pierre noire enfouies dans l'herbe folle. De place en place, des fûts de colonnes brisées, que des tailleurs de pierre arméniens avaient autrefois décorées de motifs géométriques ou en forme de grenades. Un lieu fantomatique, tout enténébré de forêts.

Il y avait également Zvartnots. Je pourrais me répéter ce nom indéfiniment: « Zvartnots, Zvartnots ». Dans sa sonorité, un je ne sais quoi de si arménien, une sonorité qui ne ressemble à aucune autre. Là se voyaient les vestiges d'une grande église, un champ de ruines dans la plaine de l'Ararat. Celui-ci nous était devenu presque familier, à présent, accoutumés que nous étions à jeter par-dessus l'épaule un regard vers le ciel, vers la masse bleue de la montagne sertie de neige. Si Garni était un lieu sombre et dissimulé, Zvartnots était tout ensoleillé et s'offrait joyeusement aux regards sur la plaine. Des coquelicots poussaient parmi les ruines et on pouvait voir,

alentour des colonnes sculptées, l'emplacement d'une grossière fortification en pierres construite par les envahisseurs arabes. Je pensai : « Ténèbres et lumière, c'est peut-être là l'ambivalence arménienne. »

Au long des lourds après-midi, je continuais à lire mes ouvrages historiques. Cela exigeait de ma part une certaine persévérance car bien souvent je ne parvenais plus à comprendre ce que je faisais en Arménie et le découragement me prenait, de ne pas savoir ce que je pouvais bien en attendre. Ma femme semblait heureuse malgré quelques disputes entre nous. En tout état de cause, cela lui plaisait de voir des choses nouvelles et de contempler ce paysage exotique.

Je lus par exemple l'histoire du roi Hétoum Ier d'Arménie qui, au XIII^e siècle, parcourut six mille kilomètres en sept mois pour rendre visite au chef mongol Mangou khan à Karakorum, la grande ville de tentes des Mongols. Les historiens arméniens semblaient avoir à cœur de faire remarquer qu'il s'agissait là de la première visite officielle d'un souverain occidental au chef de la Horde d'Or. Une nouvelle « première »! Mangou, qui était le petit-fils de Gengis Khan, reçut apparemment le roi Hétoum « avec courtoisie et grand honneur » et accepta même de conclure un éphémère pacte de défense mutuelle contre les mamelouks musulmans d'Égypte.

C'était là de l'histoire, je le savais, et pourtant cela semblait sortir d'un rêve. On avait envie de se demander ce dont le Grand Khan et le roi arménien avaient bien pu parler. Mangou avait-il affecté le mutisme. comme Sitting Bull tirant sur sa pipe, cependant que d'effroyables Mongols présentaient leur numéro habituel de dépeçage de prisonniers ou bien de tir à l'arc debout sur la tête ou chevauchant à l'envers? Hétoum avait-il déambulé, dans le frou-frou de ses soieries royales, au milieu de cette ville de tentes que n'avait pas encore visitée Marco Polo, dégustant poliment du yaourt mongol et se parlant à lui-même en français, en latin et en arménien

alternativement? Ces deux hommes avaient-ils la moindre idée de la direction où les entraînait l'histoire?

Direction qui n'était certainement pas favorable aux Arméniens. Là-haut, dans les confins septentrionaux de l'Asie Mineure, à mesure que l'empire byzantin se rétrécissait autour de Constantinople même, le plateau arménien — ce que l'on appelait la Grande Arménie — se trouvait littéralement submergé par des vagues de nomades venus d'Asie centrale : Turcs, Mongols et Tartares à la suite de Tamerlan.

Au sud, près de la Méditerranée, en Arménie cilicienne (où régnait Hétoum), la situation n'était guère plus brillante. Les guerriers musulmans avaient reconquis à l'Islam l'essentiel des principautés des croisés, en sorte que la chrétienté avait pratiquement disparu du Levant, à l'exception des îles de Rhodes et de Chypre et du petit royaume d'Arménie. Cette petite Arménie se trouvait réduite à quelques forteresses de montagne : une enclave chrétienne sur la défensive au milieu d'une mer islamique qui venait à présent battre les portes de Constantinople.

Les Arméniens avaient pour ainsi dire fait deux paris décisifs. Dans les temps lointains, ils avaient parié sur le christianisme; plus récemment, ils avaient parié sur les croisés et la puissance montante de l'Europe. Ces paris n'étaient pas erronés en eux-mêmes puisque le dynamisme de la chrétienté et de l'Europe était tel que ces deux forces devaient conquérir la majeure partie du monde. Mais il semble que les Arméniens se soient trouvés dans la partie du monde qui n'était pas appropriée pour faire de tels paris — ou du moins pour pouvoir espérer en recueillir les fruits.

Un chroniqueur arménien demeuré sur le plateau arménien relate ainsi l'arrivée de la première vague des Tartares:

Il nous faut maintenant dire à quoi ressemblaient ces premiers Tartares, car les premiers qui arrivèrent dans le haut pays n'avaient pas figure humaine. Leur aspect était terrifiant et indescriptible, avec leur tête grosse comme celle d'un buffle, leurs yeux étroits comme ceux d'un oisillon, leur nez retroussé comme celui d'un chat, leur mufle saillant comme celui d'un chien, leur taille étroite comme celle d'une fourmi, leurs jambes courtes comme celles d'un porc et naturellement dépourvus de toute barbe... Ces larges faces étaient enduites d'une gomme vénéneuse... Ils tuaient sans merci hommes et femmes, prêtres et moines, faisaient des diacres leurs esclaves, et saccagcaient sans crainte les églises des chrétiens.

Et puis, il y avait l'histoire du dernier roi d'Arménie. Il s'appelait Léon V et à l'époque où il monta sur le trône, la Grande Arménie avait été totalement submergée par les Turcs et l'Arménie cilicienne n'était guère plus que la ville de Sis. Mais même ce dernier bastion ne tint pas. Peu de mois après son couronnement, Léon et ses sujets furent assiégés par une armée de trente mille mamelouks, dont la moitié avaient été réunis par le gouverneur d'Alep. On ne sut jamais très bien ce que le gouverneur d'Alep pouvait bien rechercher en attaquant Sis. C'était peut-être un point « stratégique ». Peut-être est-ce seulement qu'il savait que cette proie était à sa portée. Finalement le roi Léon livra Sis, et par conséquent le royaume, et par conséquent lui-même. Les habitants ne furent pas tous massacrés: certains furent autorisés à embrasser l'Islam; d'autres s'échappèrent vers le nord et gagnèrent Constantinople, qui ne devait pas tarder à connaître à son tour des difficultés. Le royaume d'Arménie, toutefois, disparut au sein de l'empire mamelouk, jusqu'à ce que celui-ci soit lui-même supplanté par les Turcs ottomans.

Quant à Léon lui-même, il eut une histoire étrange et mélancolique — une histoire douce-amère, à la fois véridique et irréelle à la manière d'un roman de chevalerie, ou peutêtre à la manière de bien des chapitres de l'histoire arménienne. Après la prise de Sis, il fut emmené prisonnier au Caire où il séjourna pendant sept ans dans une prison royale, passant son temps à perfectionner sa calligraphie et à rédiger des suppliques pour demander sa libération. Jusqu'à ce que des Européens de sa belle-famille (les rois d'Aragon et de Castille) eussent payé sa rançon et Léon s'embarqua alors à Alexandrie pour Rhodes et de là pour l'Europe.

En France, le ci-devant souverain fut reçu par le roi Charles VI qui lui ossirit une résidence et une pension et l'invita à sa table. Les deux hommes devinrent amis. L'Arménien apprit au Français à jouer aux échecs, et ce jeu occupa nombre de leurs soirées. Ils parlaient souvent de l'interminable et ruineuse guerre de la France avec l'Angleterre, cette « guerre de Cent Ans » comme on devait l'appeler. Léon ne cessait de presser Charles d'abandonner cette guerre, asin, on peut le supposer, que son armée soit disponible pour une dernière grande croisade qui libérerait l'Arménie de l'Islam. Charles répondait invariablement que la paix avec l'Angleterre était une idée séduisante mais qu'il ne pouvait prendre unilatéralement l'initiative d'un cessez-le-seu.

Enfin, Léon se rendit personnellement en Angleterre et nous possédons le texte du discours qu'il prononça devant le roi Richard II et le Parlement et dans lequel « nostre cousyn le roi d'Arménie » proposa qu'il fût mis sin à la guerre de Cent Ans — proposition qui fut momentanément envisagée puis abandonnée. Léon resta encore quelque temps en Angleterre, captivé peut-être par ses forêts denses et sombres, ses étangs glacés et ses géants blonds et rudes, puis il retourna à Paris où il mourut. Le roi Charles le sit inhumer avec les honneurs qui lui revenaient et il repose aujourd'hui dans la basilique de Saint-Denis, au milieu des rois de France — ce qui est au fond une sépulture aussi logique qu'une autre pour un dernier roi d'Arménie.

Un soir, au dîner, je dis à Sarkis : « Je n'avais pas réalisé que les Arméniens étaient si européens.

— Nous ne sommes pas des Européens, me répondit-il. Nous sommes des Indo-Européens. Ce n'est pas la même chose.

— Je sais. Mais il a bien dû exister un lien de sang entre les deux races — au moins à l'époque des croisades.

— Je vais vous dire: il aurait dû y avoir un lien de sang, mais il n'y en a pas eu. D'abord. l'Arménie était trop éloignée. Ensuite, nous étions les marchands de tapis, les commerçants. » En disant cela il riait. « Je me souviens que lorsque j'étais enfant. au Caire, ils me taquinaient à propos de cette histoire de marchand de tapis. Ils n'y entendaient pas malice. C'était une plaisanterie. Et pourtant, cela m'exaspérait par-

fois. » Il me regarda : « C'est quelque chose dont nous devons nous accommoder, nous autres Arméniens, n'est-ce pas? »

A ces remarques apparemment banales, je me sentis soudain envahi par une sorte de rage qui m'empêchait de parler. Je voyais le visage de Sarkis qui me regardait et ses mains dodues posées sur la table; il portait un épais nœud de cravate gris. Qu'avait-il donc dit? « Nous étions des marchands de tapis, des commerçants. »

Par la suite ma semme me posa la question : « Est-ce que quelqu'un t'a taquiné à l'école en te traitant de marchand de

tapis?

— Non, dis-je, ou du moins je ne me souviens de rien de semblable. » Mais ce n'était pas vrai.

Rien de tout cela n'était vrai, je m'en rendis compte. Non pas tant pour ce qui est d'avoir jamais été traité de « marchand de tapis » que pour ce qui est de mes véritables sentiments à ce sujet. Un flot de souvenirs me submergea : des petites anecdotes anciennes; des remarques ou des plaisanteries banales et sans importance, pour la plupart si insignifiantes que j'avais honte de m'en souvenir. Et elles ne remontaient pas toutes à très longtemps : juste avant notre départ, l'un de mes vieux amis nous avait souhaité bon voyage avant d'ajouter en riant : « Et ne vous faites pas attraper par un de ces roublards d'Arméniens. »

Roublards d'Arméniens! Marchands de tapis! Commerçants! Quelle importance peuvent bien avoir ces qualificatifs, me disais-je, essayant de me raisonner. Mais quelque chose en moi continuait à s'agiter — un sentiment de honte, de colère. Et je compris soudain quelle importance avait tout cela. Cela importait parce que cela était censé importer. Cela importait parce que j'avais dit que cela ne pouvait pas, ne devait pas importer. Cela importait parce que mon père avait assirmé que rien de tout cela n'existait.

Nous nous promenions avec Sarkis dans un musée d'objets d'art arméniens: des poteries et des vases anciens, de grossiers chariots de bois, des lances. C'est à peine si je parvenais à voir ces objets, sans parler de résléchir à leur sujet ou d'écouter le commentaire intarissable de Sarkis, car je continuais d'être en proie à la fureur. Je me vois encore contemplant d'un air stupide ou studieux une énorme jarre à vin de couleur orangée tout en me disant: « Mon secret, c'est que j'ai toujours eu horreur d'être un Arménien. Je n'ai pas cherché à l'ignorer, je n'en ai pas eu honte: j'en ai eu horreur. Parce que j'ai reçu en partage les valeurs des Européens, qui, eux, méprisent les Arméniens. Et si j'ai détesté mon père,

ce n'est pas, comme je l'ai cru ces dernières années, à cause de son image trop forte ou de son caractère autoritaire mais parce qu'il a en quelque sorte, reculé et m'a livré aux Européens. »

Et quelle était donc cette litanie devant laquelle je me dérobais : « Mon père n'a commis aucun crime... mon pauvre père... »

Alors, comme si ma fureur explosait, je pensais: « Ah, les pères! Que c'est dur d'être un père! » Et je pensai au mien: son visage froid, élégant, impassible, le visage de quelqu'un qui souriait quelquesois en public, mais rarement en privé; ces yeux tristes; ces saçons britanniques; son souci que je devienne anglais, américain... n'importe quoi saus arménien.

Nous avions quitte la jarre à vin pour nous consacrer à un char antique. « Un char de guerre de l'ourartéen moyen », déclarait Sarkis.

Je dis : « Quand les Arméniens ont-ils cessé d'être des guerriers?

- Que voulez-vous dire?

— Je veux dire : quand ont-ils cessé d'être des guerriers pour devenir des commerçants ou des marchands de tapis? »

Sarkis se mit à rire. « Ab, marchands de tapis! » répétatil. Il ne savait pas si je plaisantais ou non, et je ne le savais pas non plus. « Si votre question est sérieuse, reprit-il, je crois que la réponse est qu'il n'y a pas eu une époque précise où ils ont commencé à faire du commerce. Toutefois, la période dont vous venez juste de lire l'histoire, celle où les Arméniens ont quitté leurs montagues pour la Cilicie — c'est alors que les Arméniens ont abandonné leurs occupations historiques pour s'adonner au commerce.

- Et les chevaux? demandai-je.
- Historiquement, les Arméniens furent de grands cavaliers, répondit-il.
 - Et les soldats, et les chefs de la cavalerie?
 - Oui, les Arméniens ont été de grands soldats. »

 Je me rendis compte qu'il ne me comprenait pas, et qu'en

réalité je lui posais des questions qui me concernaient ou même peut-être qui concernaient mes phantasmes.

Nous étions assis ma femme et moi, seuls, dehors, sur une sorte de terrasse de restaurant. Le soir tombait mais le ciel était encore lumineux. En face de nous, des gens faisaient la queue devant un cinéma.

Je dis : « Depuis le début, j'essaie de prouver quelque

chose qui n'est pas prouvable.

— Mais qui t'a dit de prouver quoi que ce soit? » dit ma femme.

Cette idée était sensée mais bien difficile à accepter. Je me dis : « Les gens ne savent rien sur les Arméniens. Même les Arméniens ont l'air de ne rien savoir sur les Arméniens. » Le jour suivant, nous déambulions autour d'une autre jolie église ancienne, perdue dans une vallée à environ une heure de voiture de la ville. C'était un lieu tranquille : l'ancien édifice de pierre se détachait sur des frondaisons sombres et des alpages — un édifice fait de blocs brun foncé et patinés par l'âge, de petites dimensions mais compact et trapu, comme les Arméniens, couvert en son milieu d'un toit de tuiles conique.

C'était une sensation agréable que de se trouver ainsi plus près des montagnes, parmi les fleurs sauvages et une herbe qui paraissait moins sèche. Sarkis, étroitement sanglé dans son éternel costume marron, escaladait les parapets et les tombes tout en discourant sur l'architecture arménienne. Il accordait apparemment un crédit tout particulier au critique d'art et historien autrichien Joseph Strzygowski qui émit en 1918 la théorie selon laquelle les principaux éléments de l'architecture de Byzance comme de l'Europe occidentale avaient une origine arménienne. « Vous savez, Strzygowski a dit que les Grecs avec Sainte-Sophie et les Italiens avec Saint-Pierre se sont contentés de développer des idées élaborées en premier lieu par des Arméniens, affirmait Sarkis. N'est-ce pas là quelque chose, mes amis? N'est-ce pas un titre de gloire pour l'architecture arménienne? » Et il se pencha pour ramasser un coquelicot qui poussait près d'une stèle et le tendit à ma femme. Un instant je me demandai si Sarkis ne s'était

pas un peu amouraché d'elle, mais cela me parut peu probable.

- « Qu'est-ce qui a donné cette idée à Strzygowski? lui demandai-je.
- C'est très simple, répondit-il, c'est le fait que le dôme repose sur un carré. Les Romains, on le sait, faisaient reposer leurs dômes sur des cercles, sur des structures circulaires. Mais les grandes réalisations architecturales du Moyen Age et de la Renaissance eurent pour point de départ cette idée de placer le dôme sur un carré. Selon Strzygowski, cette forme a pour origine les anciennes maisons de bois d'Asic centrale et elle fut adoptée et persectionnée par les architectes arméniens dès le Ive siècle. » Sarkis s'assit sur un muret en partie à l'ombre et s'épongea le front avec son mouchoir.
- Peut-on voir de ces églises du IVe siècle? demanda ma femme.
- Hélas, il y a là un problème, sit Sarkis, elles n'existent plus.
- En existait-il à l'époque de Strzygowski? demandaije.
- Hélas, non. Et ce fut un problème pour Strzygowski aussi. A l'époque où il exposa sa thèse, il ne restait plus aucune de nos anciennes églises à dôme qui fût encore debout. » Sarkis se releva et serra étroitement sa veste autour de lui, comme s'il ne faisait pas chaud et même de plus en plus chaud. « Il est possible que cela se soit passé ainsi, vous savez, reprit-il, c'est une théorie plausible. Mais je reconnais qu'elle reste controversée. » Il se mit soudain à agiter les bras puissante silhouette plantée au milieu d'un cimetière, faisant des signes aux nuages qui passaient. « Regardez ces fleurs! s'écria-t-il. Elles sont belles, non? Et cette adorable vieille église! N'est-ce pas un bel endroit? »

Sur le chemin du retour, nous sîmes halte au bord de la route pour déjeuner de quelques sandwiches. Au loin, quelques bestiaux décharnés. De tous côtés, des champs. Deux

camions chargés de paysans passèrent près de nous — des hommes de tous âges, avec des yeux noirs et des moustaches noires, tenant à la main des pioches à long manche. J'avais conscience qu'il s'était passé quelque chose la veille, mais j'étais incapable de préciser ce que c'était, ou d'en parler. Avant d'aller me coucher le soir précédent, j'avais compris que j'avais admis quelque chose de honteux, quelque chose de profondément secret, par le seul fait de reconnaître mon sentiment de répulsion (de honte) devant cet aspect décrié de la personnalité arménienne : le marchand de tapis, le commercant roublard, le mercanti levantin. Mais aujourd'hui, en quelque façon, je n'éprouvais plus cette honte.

Je demandai à Sarkis : « Comment est-ce que ça se passait

lorsque vous travailliez pour les Anglais?

- Pas si mal. J'avais fait de bonnes études. Je secondais le directeur d'un grand entrepôt, un entrepôt militaire. » Il sourit. « C'était l'époque où j'avais ma motocyclette. Ma " moto", comme ils disaient.

- Je veux dire, insistai-je, comment cela se passait-il concrètement?
 - Qu'entendez-vous par là?
- Je veux dire, qu'est-ce que cela signifiait d'être arménien?»

Nous étions assis sur un mur de pierres sèches. Sarkis tenait à la main une orange qu'il pelait avec son canif. Il faisait cela lentement, d'une main exercée, la peau entière, l'orange et le blanc, se déroulant en un ruban égal.

« C'était dissicile, reprit-il. Un moment très difficile. J'aurais du mal à l'expliquer. Voyez-vous, j'avais pas mal d'ambition alors. J'étais jeune. En outre, je n'avais pas mauvaise apparence. Et j'avais toujours aimé les Anglais.

- Qu'est-ce qu'ils pensaient de vous? demandai-je...
- Oh, j'étais Sarkis, Sarkis l'Arménien. Mais, voyezvous, ils étaient gentils avec moi. A dix-huit ans, j'étais le bras droit de cet homme, ce M. Peterson. Il disait qu'il me considérait comme son fils.
 - Où habitiez-vous?

— Avec ma famille, naturellement. Où aurais-je bien pu habiter? Nous avions une petite maison, que nous partagions avec une autre famille. Nous habitions le quartier chrétien. Ce n'était pas très loin du quartier anglais.

- Qu'est-ce qui n'allait pas?

— Que voulez-vous dire par qu'est-ce qui n'allait pas? » Par moments, il m'exaspérait.

« Je veux dire que vous êtes partis du Caire, que vous avez quitté votre bon employeur britannique et que vous êtes venu en Arménie soviétique en 1948, à un moment où ça ne devait pas être très drôle par ici.

— En 1947, reprit Sarkis, non, en effet, ce n'était pas drôle, comme vous dites. » Il eut une hésitation, puis : « Je

ne sais pas pourquoi vous me posez ces questions.

— Parce que je voudrais vous connaître », répondis-je — et c'était vrai.

« Je ne suis pas sûr de pouvoir vous répondre. Vous me demandez pourquoi je suis parti du Caire. Il y a deux raisons. L'affreuse pauvreté qui régnait là-bas m'avait porté aux idées communistes. Et puis j'étais arménien et je désirais retrouver ma patrie.

- Et quoi d'autre?

— Il n'y avait rien d'autre », assima Sarkis. L'orange, inentamée, était posée sur les pierres à côté de lui. Son regard semblait errer dans les champs vides. « Il y avait une chose, reprit-il, j'étais amoureux d'une fille, une Anglaise. Elle allait à l'université. Je la retrouvais après le travail. Elle n'était pas très jolie, mais elle me plaisait beaucoup. Il y a si long-temps de tout cela que j'ai du mal à m'en souvenir. Elle avait de très longs cheveux et parsois elle montait derrière moi sur ma moto. Nous n'avons jamais vraiment parlé de nous marier.

- Mais vous vous aimiez tous les deux?

— Oui, mais j'avais de l'ambition. M. Peterson m'avait dit qu'il pourrait me prendre dans son affaire.

— Il ne vous a pas aidé par rapport à cette fille? »

Sarkis éclata de rire. « Non. Voyez-vous, c'était sa fille. Il m'accusa de l'avoir trahi. Ça a été un moment terrible. Pendant quelque temps, il ne me parlait plus. On éloigna la fille. Vous savez, je ne me la rappelle plus très bien. Une longue chevelure et des jambes maigres, trop maigres, je l'ai toujours trouvé. Mais je me souviens de M. Peterson et de M^{me} Peterson. Un après-midi, je me suis rendu chez eux. J'y avais déjà été, bien sûr, puisque j'étais son principal collaborateur et que je devais prendre des consignes, mais je n'y avais pas été souvent. Elle était très en colère. M. Peterson ne cessait pas de répéter: "Calmez-vous, ma chère", mais elle ne décolérait pas. Elle n'arrêtait pas de me traiter de "Juif" et parfois d' "Arménien" et parfois même d' "Arménien juif". C'est drôle, j'ai souvent entendu les Anglais utiliser cette expression, bien que ce soit impossible. Protestant catholique!

- Ainsi donc, vous êtes parti?

— Oui, naturellement. J'ai d'abord été travailler dans une compagnie concurrente. Je caressais le projet d'atteindre une situation élevée, une position de pouvoir, dans la compagnie concurrente et d'éliminer du marché la compagnie de M. Peterson. Je rêvais de me rendre un jour au club britannique dans ma somptueuse voiture — et mon amie me verrait, admirerait mon allure et ma richesse, et regretterait amèrement d'avoir manqué un tel parti. J'avais d'innombrables rêves de revanche, comme en font les jeunes gens. Si bien qu'à la sin, j'eus honte de ces désirs de vengeance. Mes frères désiraient que nous partions ici tous ensemble, et je me suis joint à eux. »

L'après-midi était silencieux. Un grand oiseau, un vautour peut-être, planait au-dessus des champs, là-bas. Sarkis se mit à manger lentement son orange. Puis nous redescendîmes le sentier jusqu'à notre voiture incendiée de soleil. Sarkis s'arrêta un instant à côté de la voiture et dit : « Vous savez, ce dont je me souviens vraiment de cette époque se ramène à ce jour où M. Peterson me dit qu'il me considérait comme

son fils.»

Cette nuit-là, je pensai : « Je suis un fils et comment un fils peut-il se tourner contre son père? Quelle horreur! Mais aussi, quelles étranges créatures que les pères : cette famille d'Abraham, et ces couteaux haut levés, ces couteaux de tous les genres et de toutes les formes, avec les lames qui se recourbent en tous sens. Mon père n'a jamais levé son couteau sur moi. Je ne suis pas un Isaac et il n'était pas un Abraham.

Je sombrai dans un demi-sommeil où je songeai à notre famille rassemblée un jour, il y avait bien longtemps, pour un pique-nique, au milieu de vertes prairies. Je me souvins de notre chien, qui était là. Mon père s'éloignait et je voyais sa mince silhouette se profiler auprès d'un arbre. Puis, je ne sais comment, il y avait des soldats, et au-dessus de nous, des avions aux formes noires. Nous étions dans une prison surplombant une rivière rapide, avec des roches sombres au-dessous. Il me semblait voir Sarkis quelque part. Et je me disais que si, d'une manière ou d'une autre, Sarkis et mon père pouvaient se rencontrer, ils parviendraient à élaborer un projet, ou au moins à se comprendre. Mais il n'y avait nul lieu pour voir mon père. Des hommes casqués battaient les collines. Ma femme me secouait. « Ça va bien », disait-elle, et encore : « Ça va bien. »

Au bout d'un moment, je me levai et gagnai la chaise près de la fenêtre. Il était fort tard. Les lumières d'Erivan étaient faibles. La place était plongée dans l'obscurité. Tout semblait immobile. Je regardai dans le ciel un lointain point rouge qui clignotait, un avion qui s'éloignait. Je me rappelai la mince silhouette auprès de l'arbre et je me dis :« Je l'aime, malgré tout. »

Il avait été convenu qu'aux environs de dix heures du matin, ma femme et moi irions en compagnie de Sarkis visiter l'Institut des Manuscrits anciens, le Matenadaran. Mais à l'heure du rendez-vous Sarkis n'était pas là, non plus que trente minutes plus tard, si bien que nous eûmes un moment à faire les cent pas devant le perron de l'hôtel, endroit chichement ombragé par deux ou trois arbres maigres, où, comme toujours, une certaine proportion de la population masculine passait apparemment la matinée, en petits groupes animés, sous les basses branches.

Ma femme semblait irritée contre moi. Je ne savais pas exactement pourquoi. l'eut-être, pensai-je, parce que mon cauchemar l'a éveillée. Ou bien, peut-être parce que j'ai mis Sarkis mal à l'aise en lui faisant raconter son histoire. Je lui demandai si c'était le cas. Évidenment, elle me répondit que non. Mais un peu plus tard (nous faisions toujours les cent pas devant l'hôtel), elle dit : « Bien sûr. Lorsque quelqu'un comme Sarkis mise sur l'Union soviétique, sur l'Arménie soviétique, c'est le pari de sa vie. On ne peut se contenter d'en parler. Je veux dire, ce n'est pas un choix facile, comme de savoir si on préfère le Coca ou le Pepsi-Cola.

- Je ne pensais pas qu'il s'agissait de ça, fis-je.

— Je sais. Tu pensais qu'il s'agissait de l'Égypte, de l'Égypte et de cette jeune Anglaise. Mais tu ne cessais de lui poser tes questions.

- Était-ce mal?
- Je ne sais pas. Je ne me suis jamais trouvée dans sa situation. Mais je suis sûre que c'est pour cela qu'il n'a pas paru.
 - Je vais aller lui téléphoner.

— Il n'a pas le téléphone. »

Nous attendîmes encore un peu. On ne voyait pas ce qu'on pouvait faire d'autre et il était intéressant, en un sens, d'observer le drame — ou plutôt le non-drame — de ces hommes qui causaient, debout ou penchés, de ccs groupes qui se faisaient et se défaisaient. A l'hôtel, les touristes semblaient plus nombreux. Deux jours avant, nous avions vu une petite troupe de Français âgés, attablés dans le restaurant bruyant bondé d'Arméniens, à côté d'un petit drapeau tricolore que la direction avait installé sur leur table, mais ils s'étaient bientôt évanouis aussi mytérieusement qu'ils étaient apparus. Maintenant surgissaient sur le perron quelques hommes d'affaires allemands aux visages sévères, le porte-document à la main et vêtus de complets ostentatoires. Il y avait aussi, on ne pouvait s'y méprendre, quelques Anglais; très évidemment pas des hommes d'affaires, mais des touristes. Ils étaient debout sur le trottoir brûlant, devant l'hôtel, plus britanniques que nature. D'abord, leurs voix. Et puis l'aspect du groupe, environ une douzaine de personnes. Les hommes étaient d'âge mûr, sauf un ou deux, et portaient des vestes de safari, d'épais pantalons à carreaux et des espèces de chapeaux de pêcheurs. Les femmes, manifestement leurs épouses, étaient vêtues de cardigans et de jupes de tweed. Certains étaient chaussés de brodequins et tout un matériel de camping s'entassait derrière eux sur les marches.

« Ce sont peut-être des espions, fit ma femme, qui essaient de se fondre dans la campagne environnante. »

Ils avaient une allure merveilleuse. Hier encore, je m'en rendis soudain compte, je maudissais les Anglais et partageais l'amertume de Sarkis — en réalité, je lui faisais cracher son amertume pour, en quelque façon, la joindre à la mienne. Et à présent, les voici : un groupe de touristes anglais en Armé-

nie. Je décidai d'adresser la parole à l'un d'entre eux et me dirigeai vers un vieux monsieur qui tirait sur sa pipe.

« Pensez-vous rester ici longtemps? lui demandai-je.

- Nous pensons aller et venir », dit-il.

Il s'avéra qu'ils appartenaient à un club d'ornithologie du Yorkshire et qu'ils faisaient le tour du Caucase pour observer les oiseaux et faire de la marche à pied. « L'an dernier nous avons visité certaines régions du Sud des États-Unis. Par hasard, êtes-vous américain ou canadien?

- Américain, fis-je.
- Bien, alors vous devez connaître les Carolines. Des oiseaux de mer tout simplement extraordinaires. Je savais que nous serions là-bas à la fête, mais je n'avais aucune idée de la diversité réelle des spécimens. »

Je lui demandai ce qu'il pensait de l'Arménie.

- a Oh, fascinant, un endroit fascinant. Hier nous avons fait l'ascension de cette montagne, comment s'appelle-t-elle? Non pas l'Ararat. L'autre.
- L'Aragats, dit une femme en veste de chasse au canard qui s'était jointe à nous.
- C'est cela, l'Aragats », reprit-il. Je me souvins que l'Aragats lui-même avait plus de quatre mille mètres d'altitude. « Environ à mi-pente, quelques personnes de notre groupe je n'en étais malheureusement pas ont repéré deux variétés de vautour dont personne d'entre nous, disons-le, ne connaissait l'existence dans cette partie du monde.
- Une seule variété, dit la dame. L'autre s'est révélée être un vautour pattu.
- Bien. C'était donc un vautour pattu. Pas aussi rare, mais quand même pas courant, selon moi.
 - Et comment trouvez-vous les Arméniens? demandai-je.
- Quels Arméniens? fit l'homme. Oh, les gens? » Il tira une bouffée de sa pipe. « Fascinants, reprit-il. Tout à fait fascinants.
 - Ils sont vraiment tout à fait fascinants, dit la dame.
- Bien sûr, je ne me risquerais pas à marchander avec aucun d'entre eux, fit l'homme en riant, »

Ma femme me tirait par le bras. « Viens! Viens donc! dit-elle, Vartan nous attend. »

Quels salauds! me dis-je. Et m'adressant à ma semme : « Quels salauds! repris-je, pourquoi m'as-tu tiré à l'écart juste à ce moment-là.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Je ne pensais pas que tu t'intéressais aux oiseaux. En outre, Vartan nous attend vraiment. »

Vartan, notre guide officiel, était debout à côté d'une voiture. Au cours de ces derniers jours, il semblait s'être légèrement bronzé. Il était mal peigné et il avait manisestement chaud, bien que, contrairement à son habitude, il ne portât ni veston ni cravate, ce qui lui donnait un air presque sportis.

Il nous annonça que Sarkis était indisposé et qu'il lui

avait demandé de nous accompagner.

Nous décidâmes de nous rendre, comme prévu, au Matcnadaran. « Je ne suis pas très ferré en livres, nous dit Vartan, mais je tâcherai de vous être utile.

— Je désire seulement jeter un coup d'œil à l'intérieur, dis-je.

Le bâtiment en question, fort vaste, ressemblait à une église et était adossé au flanc d'une colline. Il y avait du monde à l'intérieur, surtout des écoliers en visite organisée — de jeunes visages rieurs, les petites filles avec de grands nœuds rouges dans les cheveux, et constamment rabroués par leurs maîtres pour les faire taire. Les vieux manuscrits étaient exposés dans d'hermétiques boîtes de verre. On pouvait voir des bibles minuscules, pas plus grandes que deux pouces réunis, et d'imposants volumes reliés de vieux cuir ouvré à la main.

a Quel travail méticuleux et délicat », s'exclama ma femme.

« Méticuleux, et délicat et obsessionnel », pensai-je. Je me souvins des petits coffrets gravés que j'avais vus dans l'appartement du vieux monsieur de la Trente-troisième rue. Tout cet appartement avait d'ailleurs l'aspect concentré des miniatures, des objets sculptés à la main — et quelque chose aussi d'obsédant et de confiné.

Nous regardâmes un moment les brillantes couleurs des

enluminures: ces personnages en rouge, bleu et or, minuscules et rayonnants; les Évangiles avec leurs lettrines anguleuses à la mode arménienne. Il était difficile de connaître la signification de tout cela. Les manuscrits et les bibles dormaient sereinement derrière leur vitrine. Les écoliers gloussaient en se bousculant. « Voici », dit Vartan, et il lut avec application un panneau explicatif. « Ceci fait partie d'une bible provenant de l'église arménienne de Van, que deux sœurs fuyant les Turcs emportèrent en cachette avec elles. Lorsque l'une des deux sœurs vint à mourir au bord d'une route, l'autre conserva la bible et l'apporta ici. » Le livre en question était un volume imposant, d'environ soixante centimètres de long. Sur une page, on voyait des taches sombres. Il était difficile de savoir ce que tout cela signifiait.

Vartan ne se trouvait manisestement pas dans son élément savori, mais il s'essorgait d'être poli. « Allons saire un tour quelque part », proposai-je. Dehors, il saisait un temps changeant. Des nuages gris envahissaient les collines et il soussait un vent frais.

« Peut-être aimeriez-vous voir le nouveau stade? » demanda Vartan. Il était clair que Vartan, lui, en avait envie.

« Très bien », dis-ie.

Nous laissâmes la voiture là où elle était et marchâmes un bon moment dans des rues bordées de vieilles maisons, puis de maisons neuves. A la plupart des fenêtres étaient accrochés des pots de fleurs. Je demandai à Vartan : « Vous êtes-vous jamais considéré comme un " commerçant "? »

Il me regarda avec un sourire incertain. « Qu'est-ce que c'est que ça, un " commerçant "? »

— Un marchand, quelqu'un qui fait des affaires.

— Qui donc fait des affaires? dit Vartan en riant. Non. Pourquoi devrais-je me considérer comme cela? »

Nous étions arrivés au stade. C'était un édifice énorme, flambant neuf, l'une de ces structures en béton coulé, avec une grande vasque de gradins s'élevant selon une courbe futuriste, et tout au fond, d'un vert intense, le terrain de football.

- « C'est beau, vous ne trouvez pas? dit Vartan qui semblait ravi.
 - Certainement, fis-je.
 - Je vais à tous les matches. »

Nous déambulâmes entre les longues banquettes grises en ciment, nains solitaires perdus dans un colisée vide. Il y avait encore quelques bulldozers en activité, tout en bas.

« Que vouliez-vous dire à propos de " commerçant "?

reprit Vartan. Je crois que je ne comprends pas.

— Je n'en suis pas très sûr moi-même. Dans d'autres parties du monde c'est souvent comme cela qu'on voit les Arméniens, comme des commerçants. Acheter, vendre...

— Je n'ai jamais entendu dire ça », dit Vartan. Il désigna le lointain tableau d'affichage des scores écrit à la fois en russe et en arménien. « Notre prochain match est contre l'Ukraine. Pour le moment notre équipe est en seconde position, mais, bien sûr, l'Ukraine est très forte. »

Une pluie fine commença à tomber et nous prîmes le chemin du retour. Une eau grise courait dans les caniveaux et les feuilles des arbres scintillaient de fraîcheur.

« J'aurais dû prendre la voiture, dit Vartan.

- Non », répondis-je.

Nous trouvions tous trois cela agréable.

De retour devant le Matenadaran, Vartan nous dit en souriant : « Cette histoire d'acheter et de vendre, — je sais, vous voulez parler des " hommes d'affaires ".

— C'est probablement ça, dis-je.

— En effet, nous avons des hommes d'affaires, reprit-il soulagé d'avoir résolu le problème, mais je n'en suis pas. »

Nous nous quittâmes à notre hôtel. « Est-ce que le stade

vous a plu? demanda Vartan.

— Beaucoup, répondis-je.

— C'est un bon stade. Nous allons remporter beaucoup de matches. »

A l'intérieur, nous trouvâmes un mot de Sarkis ainsi qu'un livre.

Ce mot, d'une écriture épaisse et mesurée, disait : « Jo

suis obligé de donner exceptionnellement un cours aujourd'hui. Mais je sais que vous irez au Matenadaran avec un guide de la Commission culturelle et que, par conséquent, vous ne comprendrez ni n'apprendrez rien. Je vous prierai donc de faire ceci : d'examiner le recueil de colophons ci-joint. Car il y a dans ce livre des voix qui vous parleront et vous devez essayer de les entendre. Votre ami et parent, Sarkis. »

Ce soir-là, j'entrepris la lecture du livre que Sarkis nous avait laissé, Colophons de manuscrits arméniens (1301-1480). Il était écrit en anglais et joliment présenté, mais à première vue, d'une lecture peu encourageante et ardue. Les colophons, en effet, étaient des notes ou des messages brefs « écrits, en règle générale, par les scribes en conclusion de leur travail de reproduction d'un manuscrit », ainsi que l'explique le traducteur, Avedis Sanjian. « Parfois, on les écrivait à la fin de longs passages du texte; on trouve également de brefs colophons dans les marges. » Ma femme était assise sur le lit et lisait un livre sur la Ruée vers l'or californien. Dehors, sur la place, le hautparleur dispensait sa musique familière. Des groupes de gens s'étaient rassemblés autour des fontaines, des hommes et des femmes goûtant le tiédeur de la nuit d'été. Je commençai ma lecture :

VILLAGE DE SERKWILI: en ce temps, survint un massacre de chrétiens innocents... Car, à l'instigation de Satan, Djihanshah Mirza, de race scythe, rassembla de nombreuses légions de soldats, assiégea la citadelle quatre mois durant et les plongea dans une grande angoisse, si bien que nombre d'entre eux moururent de douleur. Monastère de sewerak... [Le chien maudit [de la nation des] archers, Shahrukh Mirza, arriva avec de nombreuses troupes. Il dévasta l'Arménie, fit de nombreux captifs qu'il massacra, il démolit et incendia et força bien des fidèles à abjurer leur foi.

MONASTÈRE D'HERMON:

...en des temps amers et douloureux, lorsque maintes gens de ce pays furent persécutés, certains vivaient dans les bois certains devinrent la proie des loups, nombreuses furent les victimes de la famine, des pères désavouaient leurs enfants.

village de sori... Ce saint Evangile fut recopié... en des temps d'amertume et d'angoisse, sous le Khanat de Ouzoun Hassau, qui, en cette année,... versa beaucoup

de sang.

ALT'AMAR... [Ceci fut recopié] sous le khan Iskandar Mirza de la nation des archers, de race turque, qui... causa une indicible douleur dans tout notre pays, et je ne saurais dépeindre par écrit la destruction de notre pays et la décimation de sa population. Car voici la dixième année que la tempête de la colère de Dieu a visité notre pays en châtiment de mes innombrables péchés.

Page après page, ce n'étaient que notations semblables. Brefs comptes rendus, pour ainsi dire, d'un temps révolu : du xive et du xive siècle, cette période que nous appelons, en Occident, la Renaissance, alors qu'en Orient, les plaines d'Asie Mineure et le plateau d'Arménie se trouvaient à la merci de divers envahisseurs turcs, mongols et arabes.

Au début, j'eus du mal à lirc ces colophons, car je n'y décelais ni histoire, ni ordre, ni but : une succession de messages d'unc époque lointaine, messages disjoints, messages de haine et de colère à propos de persécuteurs inconnus et de victimes anonymes, à propos de tyrans aux noms exotiques, oubliés depuis longtemps. Djihanshah, Iskandar, Ouzoun Hassan, Bayandour Beg...

« Et cette année-là survint une sévère calamité sur notre terre... Et pendant deux ans, il [Iskandar] rançonna et pilla notre pays... Nous avons pris la fuite et nous avons erré en de

nombreux lieux. »

L'impression de misère qui se dégageait de cette litanie de lamentations paraissait infinie.

« Quel spectacle que celui de ces affreuses lamentations sur les êtres chers, car la mère pleurait son fils, la sœur, son frère, la jeune fille, son fiancé; et ils ne recevaient nulle consolation de nulle part, ni de Dieu ni des hommes.»

Malgré tout, je continuai à lire et je me rendis bientôt compte que j'étais profondément affecté. Peut-être était-ce l'atmosphère de cette soirée, bien que, je m'en souviens, le calme ne régnât que dans notre chambre, et de l'autre côté de notre fenêtre ouverte les bruits nocturnes de la rue continuèrent longtemps; à un moment on entendit même un orchestre qui jouait dans la salle à manger de l'hôtel des fox-trot américains des années quarante sur un rythme enflammé et vigoureux. Peut-être, également, était-ce que quelque chose avait changé entre Sarkis et moi puisqu'il m'avait demandé d'essayer d'entendre la voix de ces colophons. Je crois que « entendre » était un mot clé, car ce qui m'avait d'abord semblé comme des mots desséchés sur une page, un catalogue de mots desséchés, commençait à me pénétrer comme des voix.

Je repensai aux ouvrages historiques que j'avais lus ces derniers mois, avec leurs minutieux comptes rendus de faits et ces événements réguliers comme des vagues. Des batailles. La mort du roi. « A cette époque, eut lieu un massacre... Cette année-là, survinrent les sauterelles. » Je repensai également à ce que j'avais lu de l'Arménie antique : les rois de Naîri; les robustes montagnards qui escaladaient les rochers surplombant l'armée de Xénophon; les cavaliers et les éleveurs de chevaux; le vieux Narsès aux portes de Rome; même Thoros et la cérémonie de la double chemise. J'avais prêté à tout cela une réalité certaine et je m'y étais accroché comme s'il s'agissait d'un arbre généalogique solide, un arbre généalogique de guerriers dont l'honneur rejaillirait sur moi. Mais, à n'en pas douter, cela aussi était bien réel, ces temps d'amertume et d'angoisse, ces Hassan et ces terrifiants Iskandar et ces pauvres moines transis de honte entassés dans les caves de leurs églises sombres. Plus réel, peut-être.

« Ce Saint Testament fut entrepris et achevé en des temps d'amertume et d'angoisse alors que nous étions tout tremblants aux mains des infidèles, car entre les hommes la charité et la pitié avaient disparu. » a Le Sultan Mahmat... jeta une violente tempête sur les Chrétiens et aussi sur ses propres gens, en les transplantant d'un lieu dans un autre, en les taxant et en les soumettant à d'autres tourments. »

Le sultan Mahmat, je m'en souvenais, était le sultan Mehmet II qui finalement arracha Constantinople aux derniers et fantomatiques Byzantins; qui transporta par voie de terre quatre-vingts galères jusque dans la Corne d'Or; qui utilisa le plus gros canon que le monde eût jamais encore vu; qui menait ses guerriers au combat et collectionnait les livres grecs. L'homme qui captura la Grande Ville, la ville dont même les Turcs grécifièrent la magique présence — els την πόλιν (« is-tin-polin », « vers la ville ») si bien que cinq siècles plus tard, elle devait devenir officiellement Istanbul — l'homme qui, aussitôt, décida d'œuvrer à son embellissement en « important ces populations d'habiles artisans que sont les Grecs et les Arméniens ».

Qu'ai-je à faire, pensais-je, de ce sultan Mehmet, de son beau canon et de ses livres grecs? Ce qui m'importe c'est ce peuple qui repose sous l'hommage de l'historien, ces a habiles artisans », les Arméniens.

A ce moment, la nuit était déjà bien avancée. Couchée sur le lit, ma femme dormait depuis longtemps. Les lumières de la place s'étaient éteintes. La musique s'était tue. La foule de l'été s'était évanouie. La lune blanche avait parcouru la moitié du ciel.

A la lecture de ces colophons, je me dis qu'ils étaient comme des messages dans des bouteilles, des messages provenant d'un très ancien naufrage, des messages écrits par des hommes.

« Ils passèrent au fil de l'épée de saints évêques; ils broyèrent la tête entre des pierres à de pieux prêtres; ils jetèrent le troupeau du Christ en pâture aux chiens... Comme le fléau sur l'aire, ils foulèrent les enfants aux pieds de leurs chevaux; et, en fait de grain, des fleuves de sang se répandirent et en fait de paille, les os se dispersèrent comme poussière. »

Je me disais : « Peut-être ce qu'il y a de plus étrange est-ce

d'être un homme moderne, le citoyen évolué d'un pays évolué, et de ne concevoir qu'à grand-peine qu'un message puisse n'être pas reçu, qu'une communication n'ait pas de "communicataire", qu'une bouteille ne finisse pas par s'échouer sur un rivage, un rivage ami, quelque part. »

De l'autre côté de la fenêtre, le ciel était clair, scintillant d'étoiles. Mais à ce moment même, l'opacité du monde semblait impénétrable, comme la distance qui vous sépare des voix

que vous ne pouvez entendre.

Une conversation avec Sarkis.

Je dis : « J'aimerais en savoir davantage à propos des Turcs et des Arméniens.

- Les Turcs, répondit Sarkis, sont une engeance méprisable; ils ont massacré notre peuple.
 - Je sais cela. Mais il doit y avoir autre chose.
- Autre chose? s'exclama Sarkis. Quelle autre chose peut-il y avoir eu? Le meurtre est le meurtre, non? Est-ce que vous avez lu le recucil de colophons que je vous ai laissé?
- Oui, et ces textes m'ont beaucoup ému. Les Arméniens ont apparemment beaucoup soussert.
- Voycz-vous, même alors, ils massacraient les nôtres. Les Turcs nous ont persécutés pendant des siècles. Que voulezvous donc savoir?
 - Je voudrais savoir pourquoi, dis-je.
- Parce que les Tures étaient des sauvages, fut sa réponse. N'avez-vous donc pas lu ce qu'ils nous ont fait? A nos enfants et à nos femmes? N'est-ce pas là des actes de sauvages?
 - Mais les Arméniens, qu'ont-ils fait, eux? »
- Sarkis me regarda. « Que voulez-vous dire par : qu'ont-ils fait, eux?
 - Oui : qu'ont-ils fait?
- Les Arméniens n'ont rien fait, déclara Sarkis. C'était eux qu'on massacrait. »

On en revient toujours là, pensai-je. C'est le refrain des

Arméniens: « On nous a assassinés. Nous étions innocents. On nous a massacrés. Nous n'avions rien fait. » Il était supposé éveiller la pitié, je le savais, et chaque fois j'appelais en moi cette pitié, mais elle ne venait pas. J'éprouvais une certaine honte devant Sarkis et devant moi-même. Je sentais également que quelque chose sonnait faux dans ce refrain.

Qui étaient les Turcs? Je cherchai dans mes livres des renseignements à leur sujet. Dans le fascicule intitulé Turquie d'une collection de manuels de géographie, je trouvai par exemple ceci : « Les annales chinoises rapportent également l'essor pris à partir de 545 après Jésus-Christ par le clan Tukiu des Hsiung-nu... Ils s'unirent à d'autres tribus et avant l'an 600 s'établirent aux abords de la mer Caspienne, étendant leur domination de là jusqu'à la mer du Japon. » Et, dans une anthologie intitulée Asie centrole, le professeur David Bivar écrit ceci : « L'expulsion de la dynastie des Jouan-jouan hors de la steppe mongole fut provoquée par l'essor des Turcs qui firent à ce moment leur entrée dans l'histoire... le fondateur de l'empire turc fut un chef que les sources chinoises nomment Tu-men. »

Les Turcs constituaient une vaste association de peuples nomades, un amalgame de familles et de tribus, les unes puissantes, les autres faibles, les unes primitives, les autres relativement évoluées, mais à peu près toutes vivant à la fois de l'élevage et de la guerre et nomadisant sur l'océan des steppes d'Asie centrale, sans doute à la façon des Indiens d'Amérique d'autrefois — créatures marines des profondeurs du continent qui dérivaient, paissaient leurs troupeaux, chassaient et combattaient, périodiquement poussées par vagues (sous l'aiguillon de la faim ou de l'émulation) vers un rivage lointain, en général à l'ouest. Parmi ces grandes tribus nomades on trouvait les Oghouz, les Ouïgours, les Kirghiz, les Petchenègues, les Kiptchaks, les Khazars. Même ces noms ont quelque chose d'indien. Les Oghouz d'Asie occidentale avaient été soumis

par les Arabes et convertis à l'Islam. Au début du xie siècle, à peu près au même moment où l'empereur byzantin Basile II démantelait les garnisons indigènes du plateau arménien, les Oghouz renversèrent leurs gouverneurs arabes et l'un de leurs clans les plus évolués et les plus agressifs, celui des Seldjouks, s'avança vers l'ouest à travers l'Iran antérieurement sous domination arabe, avant de pousser d'une part vers le nord à l'intérieur du plateau arménien et du Caucase et, d'autre part, vers le sud en direction du golfe Persique. Citons notre manuel, Turquie: « Bien que peu nombreux à l'origine et préoccupés davantage de pousser devant eux leurs troupeaux que de faire la guerre, les Schljoukides n'eurent guère de mal à soumettre les populations sédentaires... tout en adoptant la culture arabe et perse et en la combinant à des techniques grecques. ainsi qu'en témoigne la beauté de leurs édifices. Ils ne laissèrent nulle littérature, mais leurs successeurs ottomans héritèrent pour une large part leur talent d'administrateurs. »

« Les turcophiles ne cessent de parler des " prestiges de la civilisation turque", dit Sarkis. Mais il n'y a jamais eu de "civilisation turque" à proprement parler.

- Et l'empire ottoman? objectai-je.

- D'abord, les Ottomans n'étaient qu'une minorité parmi les Turcs, reprit Sarkis. La majorité, et de loin, était constituée de Turcomans des bandits et des barbares. Mais les Ottomans étaient plus intelligents que les autres. Savezvous comment ils ont fait pour s'élever si haut? Ils ont persuadé les Turcomans de combattre à leur place. Les razzia, comme ils disaient. L'expédition de pillage. Ces ignares de Turcomans s'en allèrent se battre tandis que les Ottomans étendaient leur empire.
 - Les Ottomans étaient donc civilisés? avançai-je.
 - Pour des Turcs, oui », répondit Sarkis.

On l'appela d'abord la Tribu d'Osman. Les Arabes prononcèrent « Othman ». Les Byzantins à leur tour en firent « Ottoman ». Les Turcs ottomans. L'histoire offre peu d'exemples d'une pareille fortune. Au xiiie siècle, la Tribu d'Osman s'était vu concéder par les Seldjoukides un petit ficf en Asic Mineure occidentale. Cent ans plus tard, ils dominaient la plus grande partie de l'Asie Mineure. Bientôt, ils envahissaient les Balkans. En 1453, le sultan Mehmet II conquérait Constantinople. Son petit-fils le sultan Sélim Ier écrasait les Perses à l'est et enlevait aux mamelouks la Syrie et l'Égypte, devenant de ce fait le protecteur des villes saintes de La Mecque et de Médine. Le successeur de Sélim, Soliman Ier (le « Magnifique »). s'avança plus loin en Europe, s'emparant de Belgrade, battant les Hongrois et poussant jusque sous les murs de Vienne. L'empire ottoman atteignit son apogée à la fin du xvic siècle. La flotte ottomane sillonnait les mers depuis le golfe Persique jusqu'à Tripoli en Libye et jusqu'à Alger. Les beys ottomans administraient un territoire qui s'étendait du plateau arménien jusqu'à la Libye, en passant par l'Asie Mineurc, et l'Égyptc et jusqu'aux Balkans en englobant la Grèce — un empire plus vaste encore que celui de Byzance.

Une certaine stupeur s'emparait de moi à l'idée de cet empire ottoman — si étendu, si puissant, si désorganisé et si rempli de paradoxes.

Je pris quelques notes concernant les Turcs :

Dès le début, l'État ottoman fut autocratique, militariste et conservateur sur le plan religieux. Les pouvoirs temporels et spirituels se combinaient en la personne du sultan qui était considéré comme « l'ombre de Dieu sur la Terre ». Au-dessous de lui, un grand vizir s'occupait du gouvernement, dénommé « la Sublime Porte », à l'exception de l'administration du palais royal. Les questions religieuses étaient confiées au Cheik-oul-Islam, qui à partir du règne de Soliman le Magnifique fut à la tête des Oulémas (Assemblée des Docteurs), et qui

n'administrait pas non plus le palais royal, bien qu'à certains égards il fût au-dessus du sultan, car l'approbation ultime du cheik était indispensable tant pour déclarer une « guerre sainte » que pour déposer le sultan lui-même.

Les janissaires : le nom vient du turc « yeni cheri » qui signifiait « troupes fraîches ». La fin des guerres avec l'Europe chrétienne tarit l'approvisionnement en esclaves; on institua donc la politique du devshirme (« enfants-tribut »). On retira à leurs parents chrétiens de jeunes garçons, en particulier dans les Balkans, pour les confier à des familles musulmanes des provinces, les convertir à l'Islam et les emmener à Constantinople. Les plus doués physiquement étaient versés dans le corps des janissaires. Là ils subissaient un entraînement rigoureux aux arts de la guerre et vivaient à l'écart de l'armée régulière, dans leurs propres casernes. Ils constituaient un corps d'élite dangereusement indépendant. Lors de leur initiation, ils faisaient vœu de célibat et observaient des vigiles. Ils priaient fréquemment avec la plus énergique ferveur et pratiquaient le « combat mortel » les uns contre les autres. A l'apogée de l'empire ottoman, ils constituaient le corps de troupes le plus redouté, le plus cruel et le plus efficace du monde. Au xvio siècle, ils étaient entrés en décadence et causaient plus d'ennuis qu'ils ne rendaient de services. Le célibat prit fin; ils acceptèrent dans leurs rangs de jeunes Musulmans nés libres, souvent des fils de janissaires; et les effectifs s'alourdirent jusqu'à atteindre 130 000 hommes. Dans l'esprit monacal un peu sauvage de leurs origines, ils empruntèrent les noms de leurs titres militaires ou de leurs grades à ceux de l'humble personnel des cuisines. Les officiers supérieurs étaient ainsi appelés « Hommes de Soupe ». Parmi les autres officiers on trouvait des cuisiniers, des chefs-marmitons, des porteurs d'cau, etc. L'un des moments traditionnellement redoutés de la vie politique sous l'Empire ottoman était celui où les janissaires retournaient leurs gigantesques marmites à soupe sur l'esplanade centrale de leurs quartiers, signifiant symboliquement par ce geste leur désapprobation de quelque acte récent du gouvernement et par conséquent l'imminence d'un

coup d'État. Cette unité disparut le jour de 1826 où un sultan excédé fit canonner à mort une foule de janissaires, événement connu des historiens de la Turquie sous l'appellation de « Bienheureux Incident ».

Le harem : le mot, tiré de l'arabe « haram », signifiait « ce qui va à l'encontre de la Loi ». C'est ainsi qu'autour de La Mecque et de Médine s'étendait une zone dite « haram », et de ce fait le mot en vint à signifier « saint », « protégé », « sacré » et enfin « interdit ». Ce ne sont pas les Ottomans qui ont inventé le harem, car celui-ci existait déjà dans les empires assyriens ou perses, mais, comme pour maint autre emprunt fait par eux à d'autres cultures, ils l'ont formalisé et étendu. Nominalement, le harem avait à sa tête la mère du sultan. Au-dessous de cette auguste personne, venaient les diverses mères des enfants du sultan. Ensuite, les favorites, les novices, les femmes esclaves, et aussi, lorsque l'empire s'accrut, les princes du sang, qui recevaient quelques rudiments de doctrinc religieuse et d'étiquette. Le chef réel du harem était le chef des eunuques, qui à partir du xvie siècle fut invariablement un Noir. Il avait le titre de kislar agha et avait un statut considérable au sein du harem royal, ou plutôt, du sérail, nom donné à l'ensemble complexe du palais avec ses quatorze mosquées, son école militaire, ses dix cuisines, ses deux boulangeries, ses deux hôpitaux, ses terrains d'exercice, son arsenal et son harem. Encore enfant, il aura été vendu par ses parents comme esclave quelque part en Afrique; puis, sur le chemin de Constantinople, on l'aura châtré lors de quelque halte dans le désert le long du Nil, avec un couteau ou une pierre tranchante, et on l'aura laissé se cicatriser quelques jours, enterré dans le sable. Profondément marqué par ce traumatisme la castration totale, lorsqu'elle est pratiquée après le début de la puberté, n'élimine pas toujours le désir sexuel —, le kislar agha était une puissance politique et militaire dans la capitale. Il disposait d'une petite garde privée et de trois cents chevaux pour son usage personnel, ainsi que de sa propre prison et de sa propre chambre de torture. Il alimentait régulièrement son revenu grâce à son droit d'a inspecter » les fonds des mosquées

impériales. Il était l'unique messager confidentiel entre le sultan et son grand vizir. Il était le seul à pouvoir approcher l'inapprochable sultan à toute heure du jour ou de la nuit.

Il semble étrange d'associer si souvent les idées de masculinité et de virilité à une institution aussi bizarre et tracassière, peuplée uniquement d'aghas corrompus et névrosés, de plusieurs centaines de semmes désœuvrées et sans but, et des jeunes princes, exclus, en quelque sorte activement, de toute éducation sériouse. Il devait certes y avoir. de temps à autre, des moments relativement légers. « Selon de nombreuses sources, écrit N. M. Penzer dans son excellent livre, Le Harem, lorsque [...] les concubines favorites pénètrent dans la chambre du sultan, ce qu'elles n'ont pas le droit de faire avant que Sa Majesté se soit retirée, elles approchent le pied du lit, soulèvent la courtepointe, et la portent à leur front et à leurs lèvres. Puis, elles se glissent dans le lit humblement et progressent ainsi vers la tête du lit jusqu'à ce qu'elles soient au niveau du sultan. » Pour l'un comme pour l'autre, pour l'homme qui est dans le lit comme pour la femme qui rampe vers lui, cette chambre a dû être la plus confinée des prisons.

Les millets: Les Turcs suivirent l'habitude arabe de diviser la société en unités religieuses plutôt que nationales. Après la prise de Constantinople, chacun des principaux rayas - ou « troupeaux » ainsi que les Turcs appelaient officiellement les populations non musulmanes — était constitué en une entité religieuse séparée désignée sous l'appellation de millet, ou « communauté ». C'est ainsi que tous les orthodoxes grecs de l'Empire étaient placés sous l'autorité du patriarche grec, et tous les fidèles de l'Eglise arménienne, sous la houlette du patriarche arménien. En un sens, cette fonction de patriarche était considérable, encore qu'elle demeurât marginale par rapport à la vie officielle turque, un peu comme celle d'ambassadeur d'un pays étranger. Mais le patriarche d'Arménie, par exemple, avait le même rang que les plus importants pachas turcs. Il disposait en propre d'une petite garde et d'une prison, mais non, semble-t-il, d'une chambre de torture. Il avait en outre la responsabilité non seulement de la vie spirituelle de sa communauté mais aussi de l'éducation, de l'administration civile et de la levée des impôts, ceux qui revenaient à son administration aussi bien que le « tribut annuel » versé au sultan.

Curieux phénomène que cette politique de laissez-faire qui caractérisait l'ancien empire ottoman. D'un côté, le sultan autocrate et un Islam conservateur érigé en religion d'État. De l'autre, ce patriarche arménien avec sa police et son fisc. Qu'est-ce que cela signifiait? D'après Bernard Lewis (The Emergence of Modern Turkey — La Formation de la Turquie moderne): « L'Empire ottoman se montrait tolérant envers les autres religions, en accord avec la loi et la tradition islamique, et ses sujets chrétiens et israélites jouissaient, dans l'ensemble, de la paix et de la sécurité. Mais une stricte ségrégation les isolait des Musulmans... On ne les laissait jamais se mêler librement à la société musulmane... Si le converti était immédiatement accepté et assimilé, le non-converti était, lui, refoulé. » Cela voulait dire, apparemment, que les Arméniens étaient des citoyens de second ordre.

Je voulus aborder cette question avec Sarkis, non pas pour me lamenter sur une telle situation, à Dieu ne plaise, — encore que ce fût ce que j'avais l'impression de faire — mais simplement parce qu'il restait certains aspects du rôle ou de la place des Arméniens dans l'Empire ottoman qui n'étaient pas clairs à mes yeux.

Je dis : « D'après certains des livres que je viens de lire, il ne semble pas que les Arméniens aient eu une situation bien avantageuse par rapport aux Turcs.

— Bien sûr que non », répondit-il, piqué — nous étions assis sur un banc au centre de la place Lénine. « Les Arméniens ont été vaincus par les Turcs. En ce temps-là, les Turcs soumettaient tout le monde. » Son regard se fixa sur un point entre ses chaussures. « Les sauvages!

— Mais je voulais dire: plus tard, lorsque la conquête prit fin. »

Sarkis leva les yeux. « La conquête n'a jamais pris fin. Les Turcs étaient les maîtres de l'Asie Mineure, de l'Arménie, des Balkans. Ils avaient des gouverneurs partout, des milices...

- Oui, c'est ce que je voulais dire. » Je me demande pourquoi je m'obstinais ainsi à poursuivre sur ce sujet, alors qu'il était évident que cela blessait Sarkis. J'avais sans doute le sentiment qu'il y avait là quelque indice révélateur à découvrir. « D'après ce que j'ai lu, du moins, il me semble que les Turcs étaient vraiment les maîtres et que les Arméniens n'avaient qu'un semblant d'indépendance.
 - Mais que croyiez-vous donc?
- Je ne sais pas, repris-je, mais il me semble que les Arméniens se sont trouvés placés dans une situation d'asservissement. Ils ont accepté l'asservissement...
- Vous avez tort! s'écria Sarkis soudain empourpré. Vous avez tort! Vos lectures ont tort! Les Arméniens valaient mieux que les Tures. Les Tures ne savaient rien! Ils ne s'intéressaient qu'à la guerre, et bien vite ils ont même cessé de s'y intéresser. Les Arméniens étaient civilisés. Dans cet empire soi-disant ottoman, c'étaient les Arméniens qui étaient compétents pour tout ce qui touchait à l'administration, au commerce, à l'architecture, à l'agriculture, à... » Sarkis s'arrêta. Je ne l'avais jamais vu aussi irrité. Il me fixa d'un regard dur : « Vous êtes venu ici en Arménie et tout ce qui vous intéresse, ce sont les Tures. Qu'est-ce que vous cherchez donc?
- Peut-être n'allez-vous pas me comprendre, mais je veux connaître tout ce qui concerne les Arméniens et cela implique apparemment de connaître un peu ce qui concerne les Turcs.
- Je sais ce que vous cherchez, fit Sarkis. Vous voulez démolir votre père.
- Cela n'a rien à voir avec mon père, répondis-je, piqué à mon tour.
 - Bien sûr que si : la patrie, le père, c'est la même chose.
 - Mon père est mort », dis-je. Cet argument me parut

absurde. « De plus, repris-je, je l'aimais. Je l'ai toujours aimé. » En disant cela, je savais que ce n'était pas vrai, mais je détestais Sarkis à ce moment-là.

« Votre père est mort? » ironisa-t-il. Puis : « Je m'en suis rendu compte dès le début, sitôt que je vous ai vu. Cette froideur et ce détachement anglo-saxon. Oui, ce détachement! Indigne d'un vrai fils! » Je le regardai. J'eus l'impression qu'il tremblait, que, depuis la taille, tout son buste épais basculait en avant par saccades. J'eus envie de lui dire quelque chose comme : « Comment osez-vous? » mais il détourna la tête et fit d'une voix rauque : « Votre père était arménien. Vous lui devez le respect! » Et soudain il me prit les mains entre les siennes. Je le regardai dans les yeux et je vis qu'il pleurait.

Après le départ de Sarkis — car il prétexta une réunion ou un rendez-vous à son école en fin d'après-midi et aussitôt enfourcha sa bicyclette et prit une rue latérale, pédalant avec lenteur et majesté, et bicntôt je perdis de vue sa veste marron — je me mis à errer seul sur la place, dans la cohue des hommes et des femmes rentrant du travail, Je laissai derrière moi une nuée d'enfants qui jouaient à chat autour des fontaines, puis un groupe d'agents de police arméniens en uniforme russe contemplant avec gravité une motocyclette verte accidentée, puis des kiosques à journaux qui ne vendaient que la Pravda, puis des cafés qui ne vendaient que du thé, mais je ne voulais ni continuer à marcher ni m'arrêter nulle part dans la rue et presque par hasard, je me retrouvai au musée.

Dedans, je trouvai le calme et une quasi-solitude. Deux vieux gardiens dans des uniformes défraîchis, assis devant une table à jeux, faisaient une partie de dominos en sirotant des boissons gazeuses. Derrière eux, j'entrevis la salle au char de guerre et aux vases où Sarkis nous avait conduits quelques jours plus tôt. A l'étage au-dessous, on exposait tout un monde d'objets fragiles et de jeux de dominos. A l'étage au-dessus, je parcourus des salles au parquet fraîchement ciré, resplendissant, avec des costumes paysans et de la lingerie accrochés le long des murs.

Que diable avait voulu dire Sarkis? songeais-je. Je comprenais ce qu'il entendait par ma « froideur » et mon « détachement », parce que j'avais entendu cela maintes fois auparavant — j'en était même venu à considérer ce trait de ma personnalité comme une partie de moi, une propriété de ma nature, et mes amis le relevaient et en parlaient explicitement : « Tu as une attitude très analytique, tu sais. Tu as un tel détachement. » Je savais aussi qu'à un niveau plus profond, je n'avais ni froideur ni détachement. J'étais rien moins que froid. Mais il m'arrivait souvent de paraître tel. C'était comme un mauvais sort, auquel j'essayais d'échapper en écrivant.

J'errais dans ce musée silencieux, seul dans les salles vides, dont le plancher brillait comme de la glace et avait cette apparence d'inutilité des salles de bal aristocratiques. Je m'efforçais de fixer mon esprit — ou, au moins, mes regards — sur les objets exposés, dans le souci de m'instruire et d'enrichir mes connaissances sur l'Arménie, je ne devais pas gaspiller ces instants précieux, etc. Il y avait là de la vaisselle métallique qu'avaient fabriquée (c'est du moins ce qu'assirmait une notice) des Arméniens de Perse. Des vestes brodées par des Arméniens de Pologne. Des cossrets de bois venus de Chine. Les Arméniens, apparemment, étaient partout, semés à tous vents comme graines et renvoyant d'obscurs artesacts en guise de cartes postales.

Vous devez respecter votre père. Cette phrase me courait dans la tête. Je continuais d'être irrité de m'être entendu dire cela, et par un étranger, par ce Sarkis qui, de sa seule volonté, s'était fait notre parent et notre ami! Avais-je attendu ce moment pour respecter mon père? Et pour l'aimer? En certains moments, certes, j'avais éprouvé l'inverse de tels sentiments — la rage infantile du fils quadragénaire qui s'est jadis senti menacé par le Père. Mais n'était-ce pas courant? Et, de surcroît, ces émotions violentes s'étaient trouvées contenues par la compassion que j'avais appris à ressentir à l'égard de cet homme, car je connaissais les soussirances dont l'avaient accablé la vie, le sort, sa carrière. Si je devais me reprocher quelque chose, pensai-je, c'était de le respecter trop.

À ce moment, j'arrivais au fond d'une salle et je m'apprêtais à faire demi-tour lorsqu'au bout d'un petit renfoncement qui s'ouvrait sur ma gauche, mon regard fut soudain arrêté par un portrait solitaire. Que dis-je — je ressentis comme une décharge. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une illusion due à l'éclairage ou à ma perception. Puis je me dis que ce devait être mon esprit qui s'abusait lui-même, mes préoccupations du moment ayant embouteillé mon nerf optique. Quoi qu'il en soit, là, au fond de ce renfoncement qui ne menait nulle part, était accroché un tableau représentant un homme en costume d'époque. Le fond du tableau était sombre et indéfini. Mais le visage de l'homme était aigu et lumineux, que ce fût là l'éclat propre de la peinture ou un effet de l'éclairage du musée : et c'était le visage de mon père.

A mesure que je me rapprochais, je retrouvais la vision normale des choses : il ne pouvait s'agir là bien évidemment que du portrait de quelqu'un d'autre. La notice tapée à la machine et punaisée sur le mur le désignait comme un marchand d'Erzurum vivant au XVIII^e siècle. Mais son visage ressemblait insoutenablement à mon père.

Je scrutai la toile de très près, m'efforçant de discerner les coups de pinceau, les touches de couleur, comme si de l'observer comme un objet, comme de la peinture sur de la toile, comme une apparence à forme humaine, devait me

permettre de séparer les deux présences.

C'était, à la vérité, un simple portrait, d'une facture agréable et conventionnelle, dans l'ensemble. Le marchand portait un chapeau de velours bleu sombre et une chemise de soie blanche à bouillons. Une chaîne d'or pendait à son cou. Son vêtement était soigné et faisait européen. Le visage luimême avait des traits fins et intelligents, un nez non pas fort mais affirmé, une bouche mince, des yeux paisibles et brillants. Il avait une expression étudiée. Ce marchand donnait pardessus tout l'impression d'un homme assuré, élégant, maître de soi. Mais ce qui était remarquable, c'était cette brillance paisible, presque rentrée, du regard.

Je repensai à mon père et, comme cela m'était arrivé si souvent lorsque je le rappelais de la mort, de l'immatérialité, de l'intérieur de ma tête, ou de mes songes — de ce qu'est la « mémoire » — je vis son visage (inspiré d'une photographie, ou d'une scène réelle, ou imaginaire?) qui me regardait sans un mot. Qui ne me regardait pas vraiment moi, qui, seulement, regardait — regard venu de quelque part, de lui-même, comme cela lui arrivait souvent. « Impassible » : ce mot venait toujours à l'esprit. Oui, étudié, élégant, froidement assuré. Alors, je revis ses yeux, car s'il y avait un silence dans ses yeux, il y avait aussi une lumière, une chaleur, la plus sourde des passions. Les yeux semblaient presque me lancer des flammes. Des yeux de flamme dans un visage de glace! Et je me dis soudain : ce n'est pas un froid ou une froideur que j'ai senti en lui. Ce n'était jamais du froid. C'était... — comment dire? — une absence de température. Une révulsion de température. vers l'intérieur. Mais quel visage étais-je en train de regarder? Le visage de mes souvenirs ou le visage de la toile? Ou bien les deux?

Depuis son mur vert pâle, le marchand d'Erzurum laissait tomber son regard. Erzurum: mes lectures m'avaient appris qu'il s'agissait d'une capitale provinciale de moyenne importance située sur le rebord occidental du plateau arménien. C'avait été autrefois le siège d'une garnison romaine. A l'époque byzantine, c'était devenu un relais caravanier important ainsi que le centre d'une slorissante industrie de tapis et de tissus. Depuis lors, elle avait été administrée par divers Mongols et Turcs avant d'être occupée, au xv1º siècle, par les Ottomans. Je me demandais comment notre marchand élégant et gourmé s'était comporté avec les Turcs. La dignité que respirait ce portrait m'inclinait à répondre assez favorablement. Il était évident que c'était un homme de poids, l'un des principaux hommes d'affaires de la ville, sans doute l'un des chess de la millet arménienne. Dinait-il, prenait-il le café en compagnie du bey turc pour s'entretenir avec lui des nouveaux impôts sur le tabac ou des potins de la lointaine Constantinople? Commandait-il ses chemises à l'étranger? Est-ce que sa semme lui faisait la lecture en français? Était-il affecté de se voir interdire l'accès à toute responsabilité sérieuse dans le gouvernement de son pays ou d'entendre parfois ses

voisins turcs appeler son fils giaour — « infidèle »? Ou bien se composait-il une expression — une partie de lui-même étant gelée : son visage, sauf les yeux qu'aucun homme ne peut contrôler — et tapotant du doigt sur sa tasse de café, et hochant la tête et pliant et dépliant sa main à l'intérieur de sa poche si bien coupée — est-ce qu'il s'arrangeait de tout cela?

Un instant, j'essayai d'imaginer mon père coiffé du chapeau de velours bleu du marchand. Au départ, ce n'était, je le crus, qu'un jev de l'esprit, mais bientôt il m'apparut que ma représentation imaginaire n'était que trop exacte, trop évidente. Évidente à me couper le souffle. Un marchand, pourquoi pas? pensai-je. Cette expression maîtrisée, distante, vivante qui se détachait sur le fond sombre de la toile me répondait comme un regard. Je repensai à Sarkis, debout sur le mur de pierre du cimetière et discourant, gesticulant, battant l'air de ses bras. volubile, exubérant, excessif. Si loin de tout contrôle de soi, de toute impassibilité. Et il m'apparut à ce moment que les deux types de comportement n'étaient que deux variantes d'une sensibilité unique - cette froideur, cette maîtrise de soi « non arméniennes », d'une part, et cette excitabilité, cette exubérance « arméniennes ». C'étaient là deux symptômes jumeaux, l'un qui prenait la forme d'une explosion sauvage vers le dehors, l'autre, d'une froide réabsorption vers le dedans. Le marchand, mon père, Sarkis - et combien d'autres? : le même homme.

Je compris à ce moment que d'être arménien, d'avoir vécu en Arménien, c'était, en un certain sens, être fou. Non pas « fou » au sens courant de bizarre ou de délicieusement original (« Vieux fou, va! ») ni même au sens médical. Mais fou en ce que cela implique une brisure en profondeur, dans ces fonds marins de l'âme humaine où elle se gauchit et se tord.

On approchait du crépuscule. Dans une salle éloignée, un vieillard toussait dans un fracas de porcelaine qui se brise. Je ne pus supporter de rester dans ce musée une minute de plus; je dévalai les escaliers, passai à côté de la table à jeu désertée et me retrouvai dehors, dans la pénombre douce et étouffante. Je traversai la place d'un pas vif, comme si d'importantes affaires m'appelaient et rentrai à l'hôtel.

Dans notre chambre je retrouvai ma femme qui revenait tout juste du marché où elle avait acheté des fruits et du pain. La radio de l'hôtel jouait des airs folkloriques russes — une balalaïka sur un fond de parasites. Toute la paix de la vie domestique, en somme.

- « Sarkis a téléphoné, me dit ma femme. Il craignait de t'avoir offensé. Qu'est-ce qui s'est donc passé?
- Pas grand-chose. Nous avons parlé des Turcs. De la civilisation turque.
- Tu n'imagines tout de même pas que deux Arméniens puissent aborder un tel sujet sans se disputer », dit-elle. Elle avait déposé à côté du lavabo un tas de fraises qu'elle était en train de laver. Elle avait l'air de bonne humeur et marquait du pied le rythme de cette musique grinçante. « Il n'y a pas si longtemps, reprit-elle, tu refusais apparemment de te mêler de cette affaire entre Turcs et Arméniens. " Cette affaire de massacres", comme tu disais.
 - Je n'ai jamais employé cette expression, protestai-je.
 - Oh que si! Mais qu'est-ce qui a changé, à ton avis?
- Je ne sais pas. Mais ce n'est sans doute pas un sujet que je pourrais aborder tout de go.
- Je le comprends, fit-elle, mais je suis curieuse. Qu'est-cc qui te tourmente le plus dans tout cela?
- Tu sais, je ne pense pas que quoi que ce soit me tourmente véritablement.
- Est-ce le fait que les Turcs soient de tels salauds? Est-ce que cela t'a rappelé les Allemands avec les Juiss?
- C'est tout cela, oui, et que les Arméniens se soient trouvés dans une situation si désespérée. »

Elle s'assit à la table pour ôter les tiges vertes des fraises avant de mettre celles-ci dans une jatte. « Comment sais-tu qu'ils l'étaient? dit-elle.

- Parce que c'est ce que tout le monde dit. »

Elle me regarda. « Peut-être, fit-elle, mais je ne le crois pas. » Puis elle ajouta ceci : « Tu sais, ce que je souhaiterais,

c'est qu'une fois, rien qu'une, tu reconnaisses qu'il y a dans tout cela quelque chose qui te tourmente.

Je repensai à ce visage de glace sous le chapeau de velours bleu. Peut-être que j'étais moi aussi cet homme. Et comment faire pour expliquer à quiconque ce que cela signifiait? Nous fîmes une expédition jusqu'à Byurakan. Voyage tout à fait touristique et semi-officiel: nous étions cinq entassés dans la vieille limousine délabrée que conduisait, non pas Sarkis, heureusement — il était assis à l'avant avec Vartan, un chapeau de paille sur le crâne, et on ne l'entendait guère — mais un grand escogriffe de professeur de mathématiques, nommé Arak, « un collègue de l'école », qui fumait cigarette sur cigarette et prenait visiblement le plus vif plaisir à traverser en trombe la campagne jaunissante.

Byurakan était un petit village à une heure de route environ d'Erivan, où était installé un important observatoire. Ce petit village avait autant de charme que tout autre lieu du même genre où que ce soit — au moins, pour celui qui se borne à le contempler. Quelques chèvres sur un carré de terre aride; quelques poulets faméliques; quelques menues oranges pendant à deux ou trois arbres; des maisons de pierre avec, souvent, des châssis de fenêtres neufs mais pas de vitres.

- « Regardez, dit Arak en soufflant des volutes de fuméc, à la Noël, ils n'auront pas encore de fenêtres. Au village de ma mère, il a fallu deux ans.
- Noël n'est que dans six mois, répondit Sarkis comme s'il nous apportait une information officielle. Ils font accélérer les choses cette année.
 - Ah, je vois! » fit Arak.
 Un groupe de vieilles femmes ou, du moins, de femmes

qui semblaient telles — se tenaient dans un champ, appuyées sur leurs pioches, à une dizaine de mètres de la route. Arak fit un signe de sa main fumeuse et une femme, sans doute une sœur plus jeune, lui répondit. Je me rappelai un passage du Voyage en Arménie d'Ossip Mandelstam, écrit pendant la terreur des années trente. lorsque le grand poète russe persécuté fut, pour une brève période, envoyé « en vacances » en Arménie. Il évoque une visite à Byurakan en ces termes:

Partout des paysannes au visage larmoyant, aux gestes soussireteux — paupières rougies, lèvres gercées. Leur démarche demeure amorphe comme si elles soussiraient d'hydropisie ou d'une distension des tendons. Elles se déplaçaient, semblables à des moutagnes de loques éreintées, soulevant la poussière du bas de leurs jupes.

Les mouches dévorent les enfants, s'insinuent par grappes

dans le coin des yeux.

Le sourire de la paysanne arménienne, lorsqu'elle atteint un certain âge, est d'une beauté inexprimable, empreint de noblesse, de dignité torturée, du charme grave des femmes mariées 1.

J'aimais cette « dignité torturée » et ce « charme grave des femmes mariées » et je me demandais si c'était vrai, bien que peut-être, comme pour les scènes rurales de Van Gogh, seule fût importante la vision de l'artiste.

Mandelstam n'avait pas mentionné le grand observatoire et sans doute n'était-il pas encore construit. A moins qu'ils ne le lui aient pas montré de crainte que le poète juif ne découvre dans le cosmos quelque étoile de David merveilleuse et n'en répande la nouvelle à l'étranger dans les revues littéraires. A moins encore que Mandelstam n'ait pas éprouvé d'intérêt pour les observatoires.

Le milieu de la matinée nous trouva en train de déambuler en troupe comme des écoliers au milieu des équipements scientifiques. Il faut dire ceci sur les observatoires en général, c'est qu'ils sont inévitablement décevants, car leurs appareils

^{1.} Ossip Mandelstam, Voyage en Arménie, trad. L. Bruzon, Paris, Mercure de France, 1973.

n'ont pas une envergure propre à frapper l'esprit de terreur et aussi parce que les photographes qui photographient les télescopes géants cherchent en général à slatter en donnant l'illusion de dimensions bien plus imposantes que dans la réalité de sorte que lorsque vous regardez de près un télescope géant, vous vous dites : « C'est tout? » Mais comme vous n'êtes plus un enfant vous gardez cela pour vous et vous contentez de murmurer : « Très intéressant. » Pour ce qui est de l'observatoire de Byurakan en particulier, s'il était décevant comme il se doit, il avait quelque chose de séduisant dans son absence même de prétention. Qu'il eût de l'importance ou non, il ne le montrait pas. Toute chose avait l'air de manquer de peinture, ce que ne confirmait d'ailleurs pas toujours un examen plus attentif. Ici des fichiers, là quelques télescopes, et encore plusieurs vieilles chaises, une table avec un pot plein de café, un jeune homme studieux qui s'éclipsa, deux dames fort aimables et, à l'extérieur, des fleurs partout.

L'une des dames aimables nous présenta des photos de spirales blanchâtres, d'un aspect parsois très poétique bien que familier. Une simple pression sur un bouton permettait d'ouvrir le toit, comme une porte de garage, et il laissait voir alors un coin de ciel bleu pâle. Le directeur de l'observatoire, le Savant Emérite Ambartsumian, était absent. Il donnait une consérence à Houston, Texas. Pourquoi pas?

Nous trouvant ainsi dans l'impossibilité d'interrompre le travail du Savant Emérite pour le mettre hors de lui par nos questions ineptes, nous nous assîmes dehors sur l'herbe bien verte, au milieu des fleurs, et bûmes de la citronnade dans des tasses en papier. Derrière nous s'élevait l'un des dômes de l'observatoire. Il régnait autour de nous une atmosphère calme et même paresseuse. La présence que l'on sentait était celle de la science.

J'éprouvais une tristesse passagère. Assis sur l'herbe drue, j'avais à l'esprit l'une de ces banales pensées de voyageur : bientôt, je quitterais l'Arménie, et...

Et quoi? Et je ne visiterai jamais plus l'observatoire

de Byurakan? Ce n'était pas une pensée terriblement obsédante.

« Il est regrettable que vous n'ayez pas l'occasion de rencontrer le professeur Ambartsumian, fit Sarkis sur le ton habituel de ses exhortations. C'est un grand savant arménien. Il y a beaucoup de savants éminents qui sont arméniens. » Et ainsi de suite. Au bout d'un moment, Sarkis s'épongea le front, ôta son chapeau et s'allongea sur des fleurs.

Nous nous trouvions sur le sommet d'une colline dominant une vallée pleine de verdure et de brume et on avait l'impression que le regard pourrait porter très loin, dans d'autres

lieux, dans d'autres pays.

Je demandai à Vartan, qui n'avait pour ainsi dire pas ouvert la bouche depuis le début du voyage, s'il avait jamais quitté l'Arménic.

- J'ai été à Moscou, répondit-il. Il y avait beaucoup de bruit et de grands immeubles.
- Étes-vous sorti d'Union soviétique? lui demanda ma femme.
- Non », répondit-il timidement, comme s'il cherchait à garder une pensée secrète. Et il ajouta : « Ma femme voudrait aller en Californie pour voir Mickey Mouse.
 - Mickey Mouse! s'exclama Sarkis.
 - Le parc d'attractions, dit Vartan.
- Un parc d'attractions, reprit Sarkis. Quelle stupidité! Voilà les rêves de ces jeunes gens! » Il se mit sur son séant, clignant des yeux dans le soleil. « Il n'y a qu'un endroit où aller, mes amis. C'est Paris. »
 - Toi et ton Paris! fit Arak.
- C'est vraiment la ville lumière, dit Sarkis. Même Léningrad ne soutient pas la comparaison. Paris a tout : la culture, la beauté, des jardins magnifiques, une nourriture exceptionnelle. J'y ai été, vous savez.
 - Il y est resté deux jours, fit Arak.
- Trois jours, reprit Sarkis. Qu'est-ce que ça fait? Je participais à un congrès pédagogique, un congrès de philologues. De nombreux spécialistes connus. Nous étions entas-

sés dans un hôtel minuscule. On nous faisait faire des tours en car. Mais j'étais au paradis, à toutes les minutes. Je me sentais une âme purifiée.

- Par les Françaises? s'enquit Arak.
- J'ai dit: mon âme. C'est l'âme qui est la chose importante.
- Ma femme voudrait aussi voir les Beatles, dit Vartan.
- Vous savez, j'ai été au Louvre, déclara Sarkis. Toute ma vie, en Égypte, puis ici, j'ai entendu parler du Louvre. Le dernier jour du congrès, j'ai abandonné la salle de conférence j'étais avec Szabo, le Hongrois, et nous nous sommes précipités au Louvre. Nous avons regardé la Victoire de Samothrace. Quelle chose admirable, malgré tous les Japonais qui l'entouraient. Je demandai à Szabo: "Est-ce que vous réalisez que nous sommes dans le Louvre?" Il était très heureux, lui aussi. Mais il nous a fallu repartir aussitôt, sinon notre absence aurait été remarquée. Mais j'y retournerai un jour et j'irai voir la Vénus de Milo.
- Tu n'y retourneras jamais, dit Arak, c'est assez d'une extase.
- J'ai déjà déposé ma demande, assirma Sarkis. Il y a un congrès de linguistique dans deux ans.
 - A Paris? demanda Arak.
- A Helsinki, fit Sarkis. Ce n'est pas tout à fait la même chose mais presque. »

Une imposante dame de l'observatoire fit son apparition, avec un chargement de sandwiches enveloppés de papier qu'elle posa précautionneusement sur le sol comme s'il s'était agi de tortues, puis elle nous adressa un sourire radieux et s'éloigna à petits pas. Nous déballâmes nos sandwiches dans le chaud soleil. Je repensai à ce pauvre poète Mandelstam qui parcourait l'Arménie dans les années trente. Très loin, se dessinait une autre chaîne de montagnes, ténue et dorée. Je me demandais si la Turquie se trouvait de l'autre côté de ces montagnes.

« Comment était-ce par ici dans les années trente? »

demandai-je à Arak, tout en sachant que c'était une question impossible.

Arak s'assit sur l'herbe, jambes croisées, avec le soleil qui miroitait sur son large front. « Ce n'était pas comme ceci, dit-il, et il mordit dans son sandwich.

- Comment n'était-ce pas? » insistai-jc.

Arak me lança un regard comme pour me dire: « Posezmoi la question si vous en éprouvez le besoin, mais moi je n'ai aucun moyen de vous donner une réponse adéquate. » Il avait un visage anguleux, comme taillé dans un bois dur, au grain très fin, tendu d'une peau pâle. Il posa son sandwich sur ses genoux et dit: « Il n'y avait rien à manger. » Il lâcha ces mots abruptement. d'un ton presque amusé, comme s'il s'agissait d'un détail du paysage. « Je me souviens d'autre chose, bien sûr, car j'étais enfant. Mais mon souvenir le plus marquant c'est qu'il n'y avait rien à manger.

— En ce temps-là, il y avait beaucoup de problèmes dans l'agriculture, déclara Vartan de son ton professionnel de

guide.

— Oui, reprit Arak, je crois qu'il y avait beaucoup de problèmes dans l'agriculture. Qu'en penses-tu Sarkis?

Sarkis gardait le silence. Il hocha la tête : « Je ne sais

pas », fit-il.

Arak reprit : « Nous habitions Alash, un petit village à environ quarante kilomètres de Nakhichévan. Mon père était instituteur. Il a été tué plus tard à la guerre quelque part en Pologne orientale. Ce village était pauvre : radis, navets et cailloux. Dans le passé, je crois qu'il y avait eu du bétail, du moins, les gens en parlaient. " Il nous faudra trouver quelques vaches ou partir ", disait mon père, mais bien sûr, il n'en fut rien.

- Et votre mère est toujours à Alash? demanda Vartan.
- Elle est enterrée là, répondit Arak. Elle est morte à soixante-douze ans. » Il étendit ses longues jambes. « Pendant tout un hiver, elle a fait la soupe avec de l'herbe. De la soupe d'herbe! C'était épouvantable. Ma mère ne nous le dit pas tout de suite. " C'est de la soupe d'épinards", dit-

elle. Mais, bien sûr, il n'y avait pas d'épinards. Et puis nous avons vu l'herbe. Ma sœur pleurait tout le temps à cause de la faim. Maintenant, quand il m'arrive de repenser à cela, j'ai envie de lui donner des coups de bâton, bien que ce soit aujourd'hui une dame mûre avec des petits-enfants. Représentez-vous cela: un enfant qui pleure sans arrêt et vous n'avez rien à lui donner à manger!

— J'ai déjà entendu des histoires de ce genre, dit Var-

tan, mais à propos d'époques plus anciennes.

— Qu'est-ce que je connais de ces histoires? reprit Arak. mais je vais vous parler de la tante de ma mère. Elle était mariée à Mélikian, le vieux Mélikian, comme on l'appelait, et elle habitait dans les montagnes. Leur village n'existe même plus. Tous les printemps, nous partions en voyage dans la montagne pour leur rendre visite, à ces vieilles gens. Le vieux avait quelques ruches et il nous faisait cadeau de quelques rayons de miel tout collants. Un hiver, ça allait très mal. C'était l'hiver de la soupe à l'herbe. Même dans notre vallée, il ne restait presque plus de navets. Et de la neige partout. Le monde était enseveli sous la neige! Rien ne bougeait. Nous essayions d'attraper des rats, mais même les rats étaient partis. Ma mère se faisait du souci à propos des vieux là-haut dans la montagne; nous avions entendu raconter combien ça allait mal dans d'autres villages. Évidemment, on n'expliquait pas la situation aux enfants, mais les enfants comprennent tout, n'est-ce pas? C'est ainsi qu'un beau jour — c'était en mars, je crois, bien avant le printemps — nous nous sommes mis en route pour ce village de la montagne. C'était juste après une chute de neige, je m'en souviens. Nous transportions des sacs de pain et aussi des navets. A cause de la neige, nous avons eu du mal à trouver le village et quand nous y sommes arrivés, la première personne que nous avons vue c'était une femme emmitoussée dans des châles et pleurant sur le pas de sa porte, dans le froid. Je crois que mon père la connaissait et il lui donna un peu du pain que nous avions apporté et elle le prit et se mit à le manger en pleurant toujours.

- Et la famille de votre mère? demanda Vartan.

- Les vieux, reprit Arak, oui. Nous sommes arrivés à leur maison. Mon père avait déjà deviné. Du chemin, il avait dit: "Regardez, pas de fumée!" Ils étaient certainement morts depuis une semaine, peut-être davantage. Heureusement qu'il faisait un tel froid car ils étaient durs comme de la pierre. Ils avaient les pieds nus et je dis: "Père, pourquoi est-ce qu'ils ne portent pas de chaussures?" car je n'avais jamais vu les pieds des vieux comme cela nus. Et mon père me gifla si fort que je faillis tomber: "Cesse de poser des questions!" Est-ce que vous avez déjà mangé du cuir de chaussure, Vartan?
 - Jamais, répondit Vartan.

— Moi non plus, reprit Arak, du moins, je ne le crois pas. » Il se leva en éclatant de rire, tenant toujours son sandwich à la main. Il mordit dedans en me regardant. « Pas mauvais, fit-il, nos savants ont de la bonne mayonnaise. »

L'heure semblait beaucoup plus avancée qu'elle ne l'était en réalité. Quelques rares nuages blanes dans le ciel. Au loin, dans le fond de la vallée, des bestiaux — formes noires et brunes — auprès d'un bouquet d'arbres. Deux oiseaux fuse-lés comme des hirondelles qui virevoltaient dans le vent froid.

« Allons-nous-en », dit Sarkis, les mains enfoncées dans les poches de sa veste marron. Nous fîmes mouvement vers la voiture, à la file indienne, par le sentier de gravier qui descendait de l'observatoire.

En retraversant Byurakau sur le chemin du retour, nous vîmes au bord de la route un groupe d'écoliers qui jetaient des pierres dans un ruisseau à sec. « Y a-t-il toujours autant de mouches ici? » demandai-je en songeant aux enfants dont parlait Mandelstam dans son journal.

« Il n'y a plus de mouches par ici », dit Arak, tandis que de part et d'autre, les champs jaunissants prenaient de la vitesse.

Repensant par la suite à cette journée, je sentis combien m'avait impressionné la froideur avec laquelle Arak avait évoqué ces anciennes épreuves. Nul besoin, en effet, d'avoir digéré chaque mot de l'Archipel du Goulag pour se rendre compte que mourir de faim n'avait été que l'une des formes de l'horreur qu'avait connue, du nord au sud et de l'est à l'ouest, la Russie de Staline. (Penser, par exemple, à cette estimation de Soljénitsyne qu'un habitant de Léningrad sur quatre a été envoyé en prison ou dans un camp de travail — un sur quatre!) Il était clair que la mort dans les silences neigeux de l'Arménie n'avait été qu'un aspect minime des épreuves terribles auxquelles on avait, à cette époque, contraint les hommes à se confronter et que le resus d'Arak de parler du reste, de décrire l'iceberg dans sa totalité — tout en la laissant voir implicitement - était un trait d'audace et d'un effrayant réalisme.

Mais il y avait davantage. Du récit d'Arak sur ces vieux dans le village de montagne, quelque chose me restait dans l'esprit et me travaillait. Et c'était ceci : si Arak avait dit la vérité sur la famine de cette époque (et pourquoi ne l'aurait-il pas dite?) et si Soljénitsyne avait écrit la vérité sur les prisons et les camps de travail (et pourquoi aurait-il écrit autre chose?) alors quelle indicible épreuve cela avait dû être d'exister en Russie où que ce soit — et certainement en Arménie soviétique — tout au long du cauchemar stalinien des années trente

et quarante! Et cependant — voici ce qui me frappait à présent — Arak était là et combien d'autres hommes de sa génération et de plus âgés étaient là, on les voyait tous les jours dans la rue, on surprenait leurs conversations dans les cafés, c'étaient eux qui se tenaient bien droits dans les autobus au retour du travail, bien droits et fiers. Voilà l'important! Non seulement ils avaient survéeu à la terreur et aux persécutions, mais ils étaient maintenant dressés, bien campés, sur leurs jambes : ils édifiaient des stades, des immeubles en pierre rose, des statues, fabriquaient des réfrigérateurs et des ordinateurs; engendraient avec amour des enfants grands et beaux et s'ils évoquaient le passé ce n'était pas sur ce ton de lamentation et d'apitoiement sur soi-même qu'affectent ailleurs tant d'Arméniens pour parler des Tures.

Je décidai alors de tirer au clair le plus directement possible mon interprétation de ce qui s'était passé en réalité entre les Arméniens et les Turcs — en d'autres termes, d'affronter certaines choses que j'avais lues, qui m'avaient donné à penser mais à l'égard desquelles je m'étais efforcé au détachement, afin de voir s'il ne s'en dégagerait pas au bout du compte des éléments de sens ou de cohérence. En quelque façon, ce qui était arrivé aux Arméniens semblait avoir été plus grave que le meurtre. Mais on peut aussi se demander qu'est-ce qui peut être plus grave que le meurtre.

Le mot de l'énigme, il fallait sûrement le chercher au XIX^e siècle, car c'est vers la fin de ce siècle que ce que l'on appela la Question arménienne prit une sorte de dimension internationale et que le fameux Toit du Monde commença à s'écrouler sur les Arméniens de Turquie. Je trouvais bizarre d'avoir étudié tant de fois l'histoire du XIX^e siècle dans ma jeunesse et jamais du point de vue de l'Arménie. L'Arménie n'occupe certes pas une grande place dans de nombreux manuels d'histoire. Les Turcs, par exemple, ignoraient en général délibérément le sujet et se débarrassaient des Arméniens en les rangeant

parmi les « nombreux peuples d'Asie Mineure » qui, pour d'obscures raisons, avaient trahi la confiance des Turcs et suscité des troubles. Les Européens et tout particulièrement les Anglais (dont la coutume est de rapporter de leurs voyages dans les lieux les plus reculés des comptes rendus obtus et soigneusement entortillés) affectaient une attitude voisine, à quelques exceptions importantes, comme celle d'Arnold Toynbee, avec ce raffinement consistant à insinuer que toutes les infortunes des Arméniens ne sauraient avoir d'autre origine que la bassesse — et sans doute le caractère non britannique — de leurs instincts commerciaux. Quant aux ouvrages historiques arméniens, ils étaient pour la plupart aussi peu utilisables que les récits — ou plutôt l'absence de récits — des Turcs. Si les Turcs passaient les faits sous silence, les Arméniens, eux, les amplifiaient. Ils faisaient des Turcs des assassins par essence, des sauvages.

Pour l'essentiel, l'histoire des Arméniens de Turquie au xixe siècle était apparemment en relation étroite avec la personne et la personnalité du trente-quatrième sultan ottoman, Abdoul-Hamid II. Quand il accéda au sultanat en 1876 (son frère aîné Mourad ayant succombé à des « troubles nerveux » au bout de trois mois de règne), il trouva un empire encore vaste mais désorganisé et en pleine décadence, où vivaient quelque trente-cinq millions d'hommes, dont treize millions environ étaient des chrétiens des provinces ottomancs des Balkans et deux millions, des Arméniens, également chrétiens, disséminés entre Constantinople, l'Europe, la Syrie et surtout l'Anatolie et le plateau arménien classique, avec les six vilayet de l'Arménie turque.

Il y avait bien longtemps que les chrétiens des Balkans étaient entrés en révolte. L'exemple de la Révolution française les inspirait, les mouvements libéraux d'Europe les stimulaient et parfois ils recevaient l'appui de l'autocratique et impérialiste tsar de Russie. Lord Byron était mort pour la « liberté grecque » à Missolonghi en 1824, cinq ans avant que la Grèce obtînt son indépendance. (Ce ne fut pas l'un des moindres hauts faits de la vie de Byron que son

séjour dans un monastère vénitien durant l'hiver 1816-1817 pour apprendre l'arménien.) Les tsars de Russie se proclamaient solennellement « protecteurs » des chrétiens des Balkans. Dans leur grande majorité les chrétiens de l'Empire ottoman pouvaient bien être des sujets rétifs, ce n'était pas le cas des Arméniens. Les Turcs les considéraient comme la millet sadika — la « communauté loyale ».

Au mois de mai 1844, le tsar Nicolas Ier, hôte officiel de la reine Victoria, tenait à lord Aberdeen et à lord Palmerston ce discours : " La Turquie est un homme malade. Nous pouvons essayer de le garder en vie, mais il finira par mourir et il le faut. Je redoute seulement la France. Avec tant de tonnes de poudre à canon aussi près du feu, comment pourrons-nous empêcher l'étincelle de provoquer l'embrasement? » C'est ainsi que la Turquie devint l'Homme Malade de l'Europe, bien que son territoire s'étendit pour l'essentiel hors d'Europe et bien qu'en vérité le mot comme le concept même de « Turquie » restassent étrangers aux Turcs. Le français « Turquie » et l'anglais « Turkey » dérivent du latin médiéval « Turchia » ou « Turquia ». Les Turcs, eux, se considéraient comme les sujets de l'Empire ottoman; « Turc » était un terme vaguement dépréciatif appliqué à la paysannerie. Lorsque finalement en 1923 les Turcs adoptèrent officiellement ce nom, ils le transposèrent à partir des langues européennes : « Turkive »,

Au moment de l'accession d'Abdoul-Hamid au trône, ou plutôt au glaive d'Osman, la « maladie » avait empiré. Cela résultait pour une part des troubles continuels qui secouaient les provinces européennes de l'Empire. Plus directement, cette aggravation découlait de l'énormité de la dette ottomane et de la faiblesse structurelle des finances de l'empire. En bref, l'industrie et le capital européens étaient solidement implantés. La classe dirigeante ottomane, conservatrice, enfermée dans le mythe de plus en plus flou des valeurs de sa race, la guerre et le pillage, n'avait fondé ni capital ni industrie. Elle avait peu à vendre au reste du monde; elle avait tout à lui acheter. Sur une période de vingt-cinq ans, le cours de la

piastre ottomane par rapport à la livre sterling avait perdu 300 % de sa valeur. Et lorsque, en 1840, l'État eut créé une banque nationale, il ne lui fallut que quelques années pour s'endetter irrémédiablement en empruntant encore et encore, tout en réduisant le service de ses intérêts, si bien que les banques centrales européennes, qui avaient joyeusement contribué à inoculer le mal, se virent contraintes d'intervenir plus activement dans les affaires turques de façon à défendre leurs investissements.

Face aux revendications d'indépendance de ses provinces européennes, Abdoul-Hamid ne pouvait pas faire grand-chose d'autre que de s'efforcer, au prix de difficultés croissantes et d'une réputation de plus en plus fâcheuse, de réprimer; mais surtout d'assister, amer et impuissant, à la sécession d'une province après l'autre. Il ne pouvait guère remédier au gâchis financier — ou plutôt, il ne le voulait guère dans la mesure où il s'agissait de réduire les dépenses de l'État — et il fut ainsi contraint de laisser les Européens prendre de plus en plus d'empire sur le trésor ottoman. De fait, pendant une période, ce furent des représentants des banques européennes qui gérèrent la dette ottomane à partir d'un bureau spécial à Constantinople. Ils prélevaient un droit sur une partie des recettes fiscales de l'empire de manière à rentrer dans leurs fonds.

Impuissance: défaut de puissance. Le peu de pouvoir réel qui restait à Abdoul-Hamid, il s'y accrochait jalousement et n'en usait qu'avec avarice. C'était un autocrate qui aimait agir par surprise. C'est ainsi que peu après son accession au trône, les puissances européennes et la Russic tinrent une conférence à Constantinople, bien sûr, pour étudier la question des provinces européennes abandonnées par la Turquic et celle plus générale de la réforme de l'Empire. On n'invita aucun turc lors des discussions au sommet. Abdoul-Hamid se tint tranquille dans son palais à jouer de l'Offenbach au piano et à contempler les pennons du yacht de lord Salisbury. Au matin de l'un des premiers jours de la conférence, alors que les délégués siégeaient pour mettre au point l'ordre du jour, les canons

de la forteresse de Topkapi commencèrent à tirer des salves de bienvenue — cent une salves. Lorsque la canonnade eut pris fin, les délégués furent informés que le sultan venait de proclamer une constitution, ce qui rendait leur présence désormais inutile. Sitôt la conférence séparée, Abdoul-Hamid renvoya sa constitution dans les limbes d'où il l'avait tirée et exila le ministre qui l'avait élaborée, avant de le faire assassiner.

A beaucoup d'égards, Abdoul-Hamid était un homme peu commun. Trente-quatrième sultan de la Maison d'Osman, calife de l'Islam, Ombre de Dieu sur Terre, il était mince et de taille moyenne, avec un visage agréable mais pâle et grave, des yeux noirs et attentils et une expression, à l'état normal, calme et renfermée. Il avait peur de l'obscurité. De plus, de crainte des assassins, il ne couchait presque jamais deux nuits de suite dans la même pièce. Pour la même raison, lorsqu'il se montrait au public chaque semaine pour aller en calèche jusqu'à la mosquée Hamidiych, il tenait sur ses genoux un enfant. Nul assassin tant soit peu scrupulcux ne prendrait le risque de tuer un entant, se disait-il. L'assassinat éveillait en lui de telles pensées qu'il interdisait que l'on imprimât ce mot. « De sorte que, écrit Bernard Lewis, les journaux turcs attribuèrent la mort subite et simultanée du roi et de la reine de Serbic en 1903 à une indigestion. » « Dans la même veine, l'impératrice Elisabeth d'Autriche mourut d'une pneumonie, le président Carnot d'une crise d'apoplexie et le président McKinley d'un anthrax. » Abdoul-Hamid collectionnait en très grand nombre les pistolets et autres armes légères qu'il commandait continuellement en Europe et il en gardait toujours une auprès de lui. C'était un bon tireur, encore qu'impulsif. Il arriva à plusieurs occasions qu'un jardinier ou un laquais sussent tués par le sultan parce qu'ils se présentaient inopinément. Le sultan était également séru d'animaux et il entretenait aux abords du palais de Yildiz un zoo particulier. A Yildiz également, il sit construire deux casés, calqués sur le modèle courant des cafés de Constantinople et garnis en permanence de serveurs, de sorte que, lorsque le sultan s'y arrêtait à l'improviste (il en était toujours le seul client) pour commander un café, il pouvait manifester une surprise polie d'être servi avec autant de diligence.

Si une rage impuissante rongeait Abdoul-Hamid à voir les Européens hypothéquer son empire et s'efforcer constamment de lui dicter son comportement, ses sentiments à l'égard des Arméniens étaient plus complexes et, au début, moins visibles. L'une de leurs composantes les plus secrètes étant peut-être celle-ci : depuis sa naissance une rumeur suivait Abdoul-Hamid selon laquelle sa propre mère était arménienne. Cela n'avait rien d'impossible puisque les Ottomans prisaient fort les Shiksas non turques pour le harem royal. Cette rumeur voulait qu'elle ait été soit juive soir arménienne. Tel qu'il nous est parvenu, son nom est Pirimujgan, qui, en tout cas, ne sonne guère juif. On attendit pour annoncer officiellement la naissance d'Abdoul-Hamid d'avoir vérifié et revérifié les actes du harem. Finalement, c'est au bout d'un délai exceptionnel de trois jours que le nouvel héritier présomptif fut reconnu, mais il resta toujours comme une ombre sur l'événement. Pirimujgan elle-même mourut peu après de consomption. On dit qu'Abdoul-Hamid eut toujours envers elle des sentiments affectueux, mais toute sa vie durant, son attitude à l'égard des Arméniens resta marquée d'un caractère secret et intense.

Qui étaient donc les Arméniens, cette communauté loyale, en ce temps-là? Romans et traités historiques écrits par des Européens ont monté en épingle le personnage de l'Arménien commerçant, une véritable plaie au flanc du Turc brave et laborieux. C'est ainsi qu'on lit dans une récente biographie d'Abdoul-Hamid, Le Sultan, due à un auteur anglais, Joan Haslip: « En raison de l'aversion du Turc moyen pour toute forme de commerce, l'essentiel du négoce était, dans l'empire, aux mains des Grecs, des Juiss ou des Arméniens... L'intérêt qu'il [Abdoul-Hamid] portait à tous les aspects de la finance était si contraire à la tradition du Turc de bonne souche qu'il raviva la rumeur sur les origines arméniennes de sa

mère. » Miss Haslip ne fait pas explicitement grief aux Arméniens (non plus qu'aux Grecs ou aux Juis) de s'adonner au commerce, mais le sens implicite de son propos est assez clair : les Turcs étaient de braves gaillards, peut-être pas toujours très subtils en certaines matières, mais bons gars, pleins de savoir-vivre — et sans doute aussi, bons cavaliers. Les Arméniens étaient génétiquement des mercenaires et très évidemment, des étrangers.

La vérité semble avoir été à la fois meilleure et pire que cela. Dans un ouvrage d'une majestueuse aridité universitaire consacré aux communautés arméniennes de l'Empire ottoman par le même professeur Sanjian traducteur des colophons, on trouve ce passage révélateur : « Dans le système administratif ottoman, les hauts dignitaires de la Porte et les gouverneurs de province ne tiraient pas leur revenu d'un traitement versé par l'État mais des impôts légaux et des exactions infligées aux populations sur lesquelles ils avaient autorité. Chaque fonctionnaire était dépendant d'un banquier, généralement arménien, qui lui fournissait moyennant intérêts un capital; celui-ci lui servait à la fois d'assurance pour ses appointements et comme l'exigeait le gouvernement central, de garantie pour le transsert des recettes au Trésor impérial. » Voilà qui révèle un état de choses stupéliant. Tout d'abord, la classe dirigeante ottomanc, tout en développant sa bureaucratie comme le veut l'époque moderne, lui avait laissé son statut traditionnel et anachronique : au lieu de verser un traitement à ses administrateurs, elle les laissait en quelque sorte se payer sur le tas en prélevant une partie des impôts ou en exigeant des pots-de-vin. Par-dessus le marché, voilà que l'État ottoman avait exigé de ces fonctionnaires qu'ils cautionnent leurs fonctions par un capital entretenu tout au long de l'année par de nouveaux apports (en échange de reçus fiscaux). Ainsi, comme ces guerriers de Turcs — qui n'avaient au demeurant pas mené de guerre fructueuse depuis deux siècles - avaient dédaigné d'accumuler du capital ou d'établir un système bancaire, l'administration ottomane en pleine expansion se trouva acculée par son propre État à se placer dans une position de débiteur face aux banquiers et aux négociants arméniens. Quelle folie de la part des Turcs que de s'être empêtrés dans une combinaison si néfaste! Et quelle folie de la part des Arméniens que de s'y être prêtés!

C'est dans ces conditions qu'on voit grandir à Constantinople une élite arménienne. Les Turcs avaient besoin des Arméniens dont l'esprit était ouvert aux mondes nouveaux de la
finance et du commerce. De plus, les Arméniens, pourvus
d'une culture littéraire grâce à leurs écoles religieuses, parlaient souvent plusieurs langues. Ils s'imposaient en tant que
traducteurs et interprètes, c'est-à-dire en tant qu'intermédiaires avec le monde occidental. Une relation de quasidépendance s'était ainsi créée entre les Turcs et les Arméniens, mais une dépendance bien particulière et bien dangereuse. Car les créditeurs arméniens étaient minoritaires et
étaient chrétiens, tandis que leurs obligés turcs étaient majoritaires et étaient musulmans.

Surprenante, bien qu'humaine, nous paraît l'ignorance dans laquelle vivaient, les uns par rapport aux autres, ces Turcs et ces Arméniens. Et encore, les Arméniens de Constantinople ne constituaient qu'une minorité de leur propre peuple. La majorité des Arméniens vivaient là où ils avaient toujours vécu — dans des villages ou des villes disséminés à travers l'Anatolie et le plateau d'Arménie, aux côtés des Turcs, avec qui ils partageaient leur patrie depuis plus de quatre cents ans.

Dans un petit livre intitulé Voyages en Arménie et publié à Londres en 1860 par l'honorable Robert Curzon, je trouve la description suivante de la construction d'une « maison campagnarde » en Arménie turque :

> Lors qu'on veut construire une maison, on délimite un terrain d'environ un arpent de superficie sur une partie duquel on creuse jusqu'à une profondeur d'un mètre cinquante à peu près. Huit ou neuf troncs d'arbres sont

disposés sur deux rangées comme des pilliers sur lesquels viennent reposer de fortes branches qui supporteront le toit. Le centre de la maison est occupé par l'étable. Dans une maison riche, il existe deux étables et le toit est un champ de neige. Un feu de crottin se consume continuellement. Il y a un divan couvert des plus beaux tapis et de grands crochets de bois pour les pistolets, les fusils, les manteaux, n'importe quoi. La cheminée dépasse le niveau du sol d'environ soixante centimètres et elle est recouverte d'une pierre pour empêcher les enfants ou les agneaux de tomber dedans, car ces habitations sont construites sur une pente douce et il n'y a pas de palissade qui écarte les gens du toit.

Vers la fin de son livre, Curzon rapporte la brève histoire d'Artin, l'oda bashi:

Au mois d'août de l'année dernière, un marchand (turc) du nom de Mehmed se rendit avec ses marchandises dans une auberge pour y passer la nuit. Deux soldats couchèrent près de lui. Au matin, les marchandises avaient disparu et il accusa les deux soldats de les avoir volées; ils nièrent et furent laissés en liberté.

Mais une femme les avait vus enfouir les marchandises et lorsqu'on les cut extraites de leur cachette on constata qu'il en manquait. Les soldats prétendirent que l'oda bashi, le commis aux écritures de l'auberge, avait dérobé le reste. L'oda bashi s'appelait Artin et il était arménien. Il rejeta l'accusation et on ordonna de le torturer pour lui faire dire la vérité. On chaussa au feu un gobelet de métal qu'on lui posa sur la tête. On lui passa une corde autour des tempes et on serra à l'aide d'un tourniquet sait de deux os de porc jusqu'à ce que les yeux lui sortent de la tête presque. Ou lui arracha les dents de devant et on lui ensonça des bouts de roseaux sous les ongles.

Malheureusement, selon la loi turque, il suffit de deux témoins pour emporter la conviction et aucun témoignage n'est reçu des femmes, des étrangers ni des chrétiens. L'histoire de ce pauvre diable me revint aux oreilles et j'allais saisir le pacha de l'affaire. Il dit que l'histoire était fausse et je le crus car je l'avais vu en d'autres occasions se conduire en homme droit et honnête. Mon domestique, cependant, avait vu, par la fenêtre de la prison,

dans quel état pitoyable se trouvait Artin. Je dis au pacha: « On a torturé cet homme parce qu'il est arménien. » Le pacha nia derechef, mais le lendemain matin il relâcha Artin, qui avait environ trentc-cinq ans et portait de terribles plaies. Le lendemain, j'étais assis à mon bureau lorsque j'entendie une très extraordinaire agitation accompagnée de cris perçants, comme si on était en train d'étrangler plusieurs poulets. Sur le plancher de ma demeure se traînait la plus étrange et la plus incompréhensible procession d'hommes et de femmes, s'avançant sur les genoux et sur les mains, chacun brandissant un poulet! Une de ces femmes agrippa mon pied et se mit à le baiser. En proie aux plus vives alarmes, je me dégageai comme je pus et demandai à mon domestique de me débarrasser de cette troupe si déplaisante à voir.

Par la suite, il me sit savoir qu'il s'agissait des parents d'Artin l'oda bashi; bien que navrés que j'eusse décliné leurs offrandes de volailles, ils avaient exprimé auprès de lui leur gratitude de ce que j'avais sauvé leur parent. A vrai dire, il est clair que les mœurs changent partout et que la Turquie, comme les États-Unis d'Amérique, n'est plus un pays où tout est permis, où chaque citoyen libre et indépendant a le droit de battre son nègre ou bien où le sultan peut quotidiennement couper quatorze têtes!

Au premier abord, le récit de cet Anglais me mit en fureur. Éprouver « les plus vives alarmes » parce que ces pauvres diables s'efforçaient de lui baiser les pieds! Et quand il parlait du droit des citoyens indépendants de battre leurs nègres, voulait-il dire par là que les Arméniens étaient les nègres de la Turquie du xixe siècle? Et s'il avait raison? Cette pensée me paralysait. Furieux, je lus à ma femme l'histoire de l'oda bashi. Et elle dit : « Mais que sont donc les " nègres ", après tout, sinon des gens que la majorité dominante méprise?

— Mais enfin, répliquai-je, les Arméniens vivaient dans des conditions épouvantables. Des maisons enterrées! Un feu de bouses séchées! »

Et elle: « Leurs voisins turcs vivaient certainement aussi mal sinon plus mal. Artin avait du moins un peu d'instruction. Il savait lire et écrire. Il était commis. » Tout de même, cette histoire dégageait une impression de vérité triste — de plus triste encore que l'idée du commis d'auberge soumis à la torture. La torture elle-même semblait n'être que le symptôme d'un mal plus grave. Pour la première fois je perçus profondément la condition déprimante des Arméniens. « Condition déprimante », cette expression me frappa. Non, me dis-je, cela a été bien pire que cela, qu'une dépression. Mais n'est-il pas possible qu'un peuple qui a véeu trop longtemps dans une situation intenable, ou quasi intenable, une situation qui vous diminue, finisse par présenter les mêmes symptômes cliniques de dépression qu'un individu? N'est-il pas possible qu'un peuple manifeste ces mêmes signes, l'apathie, les yeux vitreux, l'aboulie, l'incapacité à se lever le matin pour aller à la recherche d'un travail plus satisfaisant?

Ma femme était occupée à parcourir le livre de Joan Haslip sur Abdoul-Hamid. « Écoute ceci, fit-elle: " Aussi bien Abdoul-Hamid que ses prédécesseurs immédiats avaient traité les Arméniens avec tolérance et justice ". » Elle referma le livre. « Il est évident, reprit-elle, que tout le monde a des critères différents pour ce qui est de la tolérance et de la justice. »

Avec le temps, les difficultés d'Abdoul-Hamid ne cessaient de s'aggraver et il apparut que les Arméniens ne faisaient rien pour les alléger. Le vent de la réforme et le libéralisme européen avaient touché jusqu'à la millet sadika, la « communauté loyale ». Le premier signe d'un changement d'humeur se manifesta durant la guerre russo-turque de 1877-1878 qui fut désastreuse pour les Turcs. Les Russes, impatients de pousser l'Homme Malade vers la tombe, ne se contentèrent pas d'envahir les provinces ottomanes des Balkans mais également, sur l'autre rive de la mer Noire, l'Arménie turque. Abdoul-Hamid, outragé et impuissant, fut dans l'obligation de demander à l' « Anglaise », ainsi qu'il désignait toujours la reine Victoria, de faire cesser l'avance russe et à la suite d'une démonstration de la flotte britannique dans les Dardanelles,

les Russes s'arrêtèrent et, de bien mauvaise grâce, firent retraite sur les deux fronts. Ils furent toutefois autorisés à conserver les trois districts arméniens de Kars, Ardahan et Batoum. Abdoul-Hamid apprit avec fureur qu'il s'était trouvé des Arméniens pour souhaiter la bienvenue aux Russes. C'est à la suite de ces événements que l'Angleterre, préoccupée de tenir les Russes à l'écart de la Turquie orientale où ils menaçaient sans cesse de « protéger les Chrétiens », se mit à s'intéresser à la « question arménienne » — et la paranoīa latente d'Abdoul-Hamid à l'égard des Arméniens devint plus virulente.

L'Angleterre libérale, derrière Gladstone, ne demandait qu'à embrasser la cause arménienne, cette nouveauté. L'Angleterre conservatrice, derrière Disraeli, préférait ménager le sultan afin d'écarter de la route de Suez tout péril. De quelque point de vue qu'on voie la question, l'Angleterre était donc apparemment partie prenante. Mais en quoi consistait la cause arménienne? Elle était bien modeste selon les critères européens: liberté et égalité des chances à l'intérieur de l'empire ottoman. Malheureusement, les libéraux d'Europe, qui demeuraient bien loin, n'ont jamais paru se rendre compte que le fondement implicite de l'Empire ottoman était l'inégalité. Il fallait que les premières places reviennent aux fils de l'Islam. Quelqu'un devait donc occuper les secondes.

Ce qui est intéressant dans toute cette période, c'est la bénignité, presque la naïveté, de ces premiers mouvements réformateurs qui se rattachaient politiquement et littérairement à Rousseau et à Montesquieu.

> Vie, propriété et honneur sont les chandeliers de nos cœurs... Votre loi indique au sultan ses limites.

Ainsi s'exprimait une ode politique turque des années 1850 qui passait pour dangereusement extrémiste. Indique au sultan ses limites? Quelles limites? Les premiers groupes de réformateurs turcs et arméniens semblent avoir été très proches car les jeunes Turcs et les jeunes Arméniens étaient nombreux

à avoir fait leurs études ensemble à Paris ou à Londres et partageaient une admiration pleine d'espoir pour le libéralisme européen. Le premier groupe turc, fondé en 1865, s'appelait Yeni Osmanlilar (Nouveaux Ottomans) ou aussi, Jeunes Turcs. Quelques années plus tard, les Arméniens constituèrent deux partis; l'un appelé Hentchak (la Cloche) et l'autre Dashnaktsutiun (la Fédération). Bien que l'un et l'autre aient été sondés par des Armoniens de Russie et non de Turquie, ils se préoccupaient activement du sort des Arméniens dans l'Empire ottoman. L'objectif principal des intellectuels turcs de cette époque était d'obtenir une constitution et un gouvernement plus représentatif, ainsi qu'un contrôle plus rigoureux des deniers de l'Etat. L'objectif principal des Dashnaks, le plus essicace (et le moins marxiste) des deux partis arméniens, était la liberté religieuse, la réduction des impôts et le droit de servir dans l'armée. Ni les Tures ni les Arméniens d'alors ne nourrissaient le dessein d'abolir le sultanat. Et la plupart des Arméniens, à la différence des chrétiens des Balkans, n'exprimaient pas davantage le désir de se séparer de l'empire. La grande majorité des réformateurs arméniens, teintés, comme les Jeunes Turcs, de diverses nuances de socialisme constitutionnel, souhaitaient œuvrer à l'intérieur du système.

La réaction d'Abdoul-Hamid à ces nouveaux courants était sans doute prévisible. Groupes réformistes et partis politiques de toutes tendances furent proclamés illégaux et de facto, « révolutionnaires ». Les intellectuels, turcs aussi bien qu'Arméniens, furent arrêtés, parfois exilés, parfois assassinés. Le sultan semblait se préoccuper particulièrement des « révolutionnaires arméniens », plusieurs centaines d'activistes, pour la plupart étudiants. Il interdit d'enseigner ou de parler en public la langue arménienne et d'imprimer où que ce soit dans l'empire un quelconque texte mentionnant l'Arménie ou faisant référence à quoi que ce soit d'arménien. Il constitua également une unité de francs-tireurs originaires des tribus kurdes, des musulmans féroces et primitifs qui depuis des années erraient à travers la Turquie orientale en livrant une guerre larvée aux communautés arméniennes sédentaires qu'ils

pillaient périodiquement. Ces détachements de cavalerie kurde fraichement enrôlés reçurent le nom d'Hamidiyeh et prirent garnison aux abords des principales localités arméniennes, tandis qu'aux habitants arméniens de celles-ci, Abdoul-Hamid donnait l'ordre d'abandonner toutes les armes en leur possession. Entre-temps, le sultan avait gonflé les effectifs de son service particulier de renseignement jusqu'à vingt mille agents qui adressaient consciencieusement leurs rapports à leur employeur. Ces rapports occupèrent bientôt plusieurs salles du palais et devinrent la lecture quotidienne et presque exclusive de l'Ombre de Dieu sur terre.

Le massacre des Arméniens par Abdoul-Hamid commença pendant l'été de 1894 à la suite de la capture par une patrouille turque de deux membres du Hentchak qui traversaient la montagne arménienne dans le district de Sassoun. Constantinople donna immédiatement l'ordre aux troupes turques de la région d'effectuer, avec l'appui de détachements d'Hamidiyeh, un raid sur Sassoun afin de découvrir les autres « révolutionnaires » qui pourraient se cacher là. Or le district de Sassoun constituait une citadelle naturelle — une série de villages haut perchés sur des pies rocheux et habités par des montagnards hardis et attachés à leur indépendance. L'année précédente, ils avaient refusé de payer l'impôt en faisant valoir que les Kurdes leur avaient déjà extorqué un tribut. Ils demandaient à la Porte qu'elle reprenne en main les chefs kurdes. Abdoul-Hamid avait répondu par l'envoi de troupes qui, ayant rencontré une résistance inattendue de la part des Arméniens, avaient passé par les armes neuf cents d'entre eux.

Voici qu'à nouveau la population de Sassoun s'oppose à l'avance des troupes turques et qu'à nouveau elle s'y oppose efficacement. Deux semaines durant, les soldats du sultan et cette cavalerie qui portait son nom étaient cloués sur les versants abrupts qui s'élèvent vers Sassoun — et certains étaient tués par les Arméniens. Abdoul-Hamid, plus étroitement confiné que jamais dans son palais de Yildiz, à la lecture des rapports de ses espions et des messages qui lui parvenaient

par son télégraphe tout neuf, se persuada, c'est clair, que l'événement qu'il attendait avec tant de crainte et d'espoir était maintenant en train de s'accomplir : les Arméniens de l'Empire ottoman étaient entrés en révolte. Le même télégraphe qui lui avait appris l'existence de la rébellion lui servit à transmettre aux beys des provinces orientales l'ordre de réprimer le soulèvement des Arméniens avant qu'il ne s'étende.

Bien loin de Constantinople, hors de la vue des ambassadeurs des puissances européennes, se mit alors en place un dispositif plus ou moins organisé visant à la mise à mort des Arméniens dans tous les villages et les villes de l'Arménie turque. Dans certains cas on trouva au massacre un « prétexte officiel ». C'est ainsi que dans la ville de Bitlis, une querelle entre un Turc et un Arménien sur le prix d'une paire de boufs déboucha sur l'arrestation et l'exécution par la police turque de cent cinquante Arméniens qualifiés de « révolutionnaires » et sur le massacre de près de deux mille autres par la foulc turque surexcitée. Plus couramment, on découvrait - ou on pensait pouvoir découvrir - chez un Arménien une arme à feu ou une épée; du coup on rassemblait une centaine de ses voisins et on les fusillait, comme à Marash, ou on les décapitait, comme à Diyarbakir. Dans certains endroits, on préférait la pendaison, à Moush, par exemple, où furent pendus ct laissés là en évidence neuf enseignants arméniens de l'écolc locale. Le temps passant et les ambassadeurs de la sensible Europe ne manisestant aucune velléité d'intervention (pour être juste, ils n'étaient pas reliés, eux, par télégraphe aux provinces orientales), et les instructions du sultan demeurant inchangées, on se préoccupa de moins en moins de « prétextes officiels ». En fait, l'écrasement d'une rébellion ou la capture de dangereux révolutionnaires semblait devenir de plus en plus nettement le cadet des soucis des fonctionnaires. Sc généralisa au contraire le processus suivant qui s'est déroulé dans la ville d'Ourfa.

Un jour, dans le populeux quartier arménien, rôdent les cavaliers du régiment local d'Hamidiyeh, qui tiennent garnison à sept ou huit kilomètres de la ville. Ils se mettent à piller

quelques boutiques. Lorsqu'un boutiquier proteste, on met le feu. A un moment, deux Arméniens s'efforcent — à mains nues : ils n'ont pas d'armes — de protéger des soldats quelques jeunes filles arméniennes. On s'empare des deux hommes et on les décapite au sabre de cavalerie. Lorsque d'autres Arméniens se mettent à protester, les Hamidiych se retirent : ils ont fait leur travail. En moins d'une heure la populace turque se rassemble et la voilà qui pénètre dans le quartier arménien. Et pendant deux jours et demi, cette foule turque, qui n'a cessé de grossir, entièrement formée de citoyens turcs ordinaires qui cohabitent depuis toujours avec les Arméniens dans cette cité pittoresque, va battre les rues de la communauté arménienne. La plupart sont armés de bâtons, des massues de bois dur qui semblent, selon certains témoins, avoir été spécialement préparées pour cette occasion; mais ne sont pas rares ceux qui portent un yatagan, sorte de forte serpe utilisée dans le travail de la vigne. Tout Arménien mâle est tué sur place. Des jeunes gens qui ont essayé de se défendre avec des armes de fortune sont mis à mort dans des conditions particulièrement horribles et infamantes.

Au soir du second jour, de nombreux Arméniens, surtout des femmes et des enfants (qui n'avaient d'ailleurs pas été épargnés par les persécutions), cherchent refuge dans l'église, un antique édifice, de dimensions movennes, à l'intersection de deux rues. Les Turcs clouent en travers de la porte deux fortes poutres de sorte qu'on ne puisse plus l'ouvrir de l'intérieur et mettent le feu à l'église. L'incendie dure toute la nuit et se prolonge dans la matinée. Lorsqu'il prend fin, on estime que deux mille personnes ont péri à l'intérieur - certains affirment que le chiffre exact est plus proche de 1 700 et qu'on l'a « arrondi », comme cela se fait couramment lorsqu'il s'agit de foules. Quoi qu'il en soit, personne n'en est sorti vivant. Dans l'ensemble, au cours de ces trois journées, quelque dix mille Arméniens ont été tués à Ourfa, chiffre qui a sans doute aussi été « arrondi » dans une certaine mesure, mais qu'a confirmé l'étude des registres ottomans de l'état civil et du fisc.

Tel est le schéma — provocation des Hamidiyeh, protestation des Arméniens et accès de folie sanguinaire de la populace turque — qui a été appliqué, à moins qu'il se soit reproduit par coıncidence, dans la plupart des villes comportant une importante colonie arménienne : Van, Bitlis, Erzurum, Diyarbakir, Marash, Trébizonde. La populace turque ne fut jamais longue à entrer en scène après le départ des Hamidiyeh, une fois accomplie leur œuvre de pillage et de violence. Et cette populace ne prenait pas toujours ses victimes au hasard; en de nombreux cas, certains individus, notamment des prêtres et des maîtres d'écoles, avaient à l'évidence été choisis d'avance pour recevoir un traitement spécial, dont la mort par pendaison ne fut pas toujours la forme la moins clémente.

Sur une période de deux ans, environ trois cent mille Arméniens furent ainsi mis à mort à l'intérieur des frontières de l'empire ottoman, - et cela dans un silence d'une qualité toute particulière. Un silence enveloppant, autour de ces « événements ». Non point ce lourd silence de l'histoire qui, dans les âges reculés, à si souvent recouvert le meurtrier et sa victime, le silence qui résulte de l'obscurité du forsait et de l'ignorance du public et qui a caché tant d'actions abominables aux yeux et aux oreilles du monde. Qu'on pense aux massacres de l'Antiquité, à ces tribus ou à ces armées surprises au fond de quelque vallée que nulle carte ne mentionne, très loin de leur pays et massacrées jusqu'au dernier homme, sans que nul messager ou héraut ne fasse connaître ne serait-ce que le fait. Qu'on pense, par exemple, aux colophons arméniens, à ces messages désespérés confiés aux « bouteilles à la mer » de l'histoire, en fait, enterrés dans des caves et jamais communiqués à personne qu'à Dieu (qui n'a jamais répondu) ou aux savants survenus plusieurs siècles plus tard. « Comme le fléau sur l'aire, ils foulèrent les enfants aux pieds de leurs chevaux; et, en fait de grain, des fleuves de sang se répandirent, et en fait de paille, les os se dispersèrent comme poussière. »

Quelle solitude et quel silence environnaient ces mots lorsqu'ils furent écrits! Mais revenons à 1894 : le monde n'est plus aussi silencieux. Il est apparu, par exemple, une espèce moderne de voyageur qui, avec l'aide du chemin de fer et du bateau à vapeur, parcourt le globe, furête ici et là, observe ceci et cela. A l'automne de 1895, un groupe d'enseignants allemands et suisses visitait la Turquie orientale. Ils traversèrent un village où ils ne trouvèrent pas âme qui vive. « Une terrible épidémie », leur expliqua le guide. Ils virent les murs des maisons tachés de sang et sur la place du village, des chacals et des vautours en train de se repaître de cadavres sans sépulture. A cette époque, les nations évoluées du monde avaient mis au point des services postaux qui, à leur tour, engendrèrent le « correspondant », en général simplement quelqu'un qui écrivait des lettres d'un endroit éloigné parce qu'il brûlait d'utiliser le nouveau système, de communiquer. Par exemple, un instituteur suisse visitant la Turquie orientale. Et puis, il y avait le télégraphe, le « long câble », encore dans l'enfance, cependant. Et comme bien des enfants, ses parents le couvaient - non pas ses vrais parents, ceux qui l'avaient inventé, mais, du moins, ses parents adoptifs, si l'on peut appeler ainsi les États qui en étaient propriétaires. Et voyons un peu le rôle qu'a joué la nouvelle invention dans le massacre des Arméniens par les Turcs. C'est, à de nombreuses reprises, le télégraphe qui a transmis l' « information » concernant l'agitation parmi les Arméniens et les « sociétés révolutionnaires ». C'est le télégraphe qui a ensuite transmis l' « information » concernant la répression de l' « activité révolutionnaire ». Enfin, c'est le télégraphe qui communiqua au monde de façon prompte et efficace les dénégations du sultan. Car, du fait de cette partielle rupture du silence en cette ère naissante des communications, quelques bribes d'information, au moins, sur les événements sanglants de Turquie orientale avaient atteint le monde extérieur. Des voyageurs avaient écrit des lettres que publièrent des journaux européens. Certains services consulaires des grandes puissances, établis dans des villes comme Erzurum ou Trébizonde, avaient envoyé des rapports sur ce qu'ils

avaient vu ou qu'on leur avait raconté des massacres - rapports qui étaient parvenus au moins jusqu'aux ambassades de Constantinople. En Europe, à plusieurs milliers de kilomètres de là, les porte-parole du mouvement libéral, ceux qui avaient à l'origine soulevé la « question arménienne », exprimaient leur indignation morale des excès prêtés aux Turcs d'Abdoul-Hamid. En 1896, en Angleterre, l'ex-Premier ministre Gladstone, alors âgé de 86 ans, sortit de sa retraite pour prononcer à Liverpool le dernier discours de sa carrière : pendant une heure et demie, il dénonça le sort fait aux Arméniens et qualifia le sultan de « Grand assassin ». En France, Georges Clemenceau proclama Abdoul-Hamid « le monstre de Yildiz » et « le sultan rouge ». La reine Victoria écrivit même une lettre : « Sa Majesté supplie sincèrement le sultan de bien vouloir l'informer... » Mais le sultan ne voulait rien savoir. Dans une interview qu'il accorda à titre tout à fait exceptionnel à un représentant du Times de Londres, il déclara que les massacres d'Arméniens dont il était fait état étaient des « exagérations grossières ». Aux timides demandes d'information des ambassadeurs anglais et français, les ministres du sultan répondaient poliment — ou partois pas si poliment que cela — que la situation des Arméniens était un « problème interne » et que s'il se passait quelque chose, c'était le résultat d'une provocation arménienne. Combien de fois dans le cours de ce xxe siècle encore bien plus meurtrier n'entendra-t-on pas le speaker nous faire part de représentations verbales de ce genre suivies des mêmes allégations officielles : « exagérations », « provocation », « problème interne ». On a presque l'impression que l'avènement des communications a rendu encore plus aisé le mensonge officiel. Ce qui revient à dire qu'on a inventé et persectionné un système de formulation des questions adapté aux câbles et aux transmetteurs ainsi qu'à une illusion de réponses signisicatives. Mais c'est toujours un homme ou un Etat qui a la maîtrise du système et des réponses. Peut-être même faut-il aller plus loin. Car auparavant, le monde grouillait de mensonges que personne n'entendait. A présent, les mensonges retentissent dans le monde entier, transfigurés par le fait même

d'être diffusés par le système des communications et même écoutés avec une sorte de respect par les nouveaux clients de la machine.

Dans les provinces orientales de Turquie, cependant — cette Turquie dont la santé politique préoccupait si fort les hommes d'État européens —, les Tures continuaient à tuer et à persécuter les Arméniens. Voici un extrait d'une lettre écrite par un autre professeur suisse en voyage en Anatolie, et publiée par un journal de Zurich:

Dans la totalité du village de B., je n'ai trouvé aucun signe de vie. Toutes les maisons étaient vides et les boutiques avaient leurs portes ouvertes comme dans l'attente de clients qui ne devaient jamais venir. C'était comme si la vie avait déserté cette partie du monde. Par la suite, sur la route de K., nous vîmes surgir de derrière des rochers six femmes si décharnées et si misérables

qu'elles étaient disseiles à identifier.

C'étaient des femmes arménieunes qui avaient survéeu au massacre de leur village par les Turcs. Nous leur donnâmes des morceaux de pain qu'elles dévorèrent comme des loups. Spectacle pitoyable. Elles disaient que leurs hommes avaient été massacrés ou bien s'étaient ensuis vers le nord en direction de la Russie, ce pour quoi l'une d'entre elles priait ardemment. Elles nous demandèrent d'essayer de faire savoir à leurs hommes qu'ils pourraient revenir ou de faire savoir à quelqu'un ce qui s'était passé. Nous leur dîmes que nous ferions tout notre possible et nous leur donnâmes encore du pain, et les malheureuses créatures retournèrent se cacher dans les rochers.

Faire savoir à quelqu'un. C'est la supplique moderne. Au même moment, à peu près, où eet instituteur écrivait à Zurich, l'ambassadeur de France à Constantinople, Paul Cambon, envoyait le message suivant à Paris : « Le gouvernement [ture] reconnaît que des troubles étendus ont mis aux prises dans les provinces orientales les Arméniens entrés en dissidence

et les troupes gouvernementales et il ne fait pas de doute que des excès ont été commis des deux côtés. Mais je suis convaincu que la nation turque ne tardera pas à retrouver la stabilité et que nous n'avons pas intérêt à nous engager plus avant sur cette question en ce moment. »

Voici comment prirent fin les massacres hamidiens. Le mercredi 26 août 1896, à une heure et demie de l'après-midi, un groupe de deux douzaines de jeunes activistes Arméniens armés d'antiques pistolets et de bâtons de dynamite pénétrèrent dans le siège de la Banque ottomane à Galata, quartier chrétien de Constantinople situé au bord de la Corne d'Or face au quartier turc de Stamboul, et prirent possession des lieux. Le but de l'occupation d'une institution aussi en vue était, déclarèrent les Arméniens, d'attirer l'attention des puissances européennes afin qu'elles imposent à Abdoul-Hamid des réformes constitutionnelles. Mais, apparemment, le sultan avait été informé par avance de l'opération car à peine les Arméniens eurent-ils fait leur apparition dans la banque qu'un cordon de troupes turques prit position autour du bâtiment afin d'enfermer les Arméniens à l'intérieur et de les couper du reste de la ville. Puis, moins d'une heure après l'occupation de la banque, des meutes de Turcs armés du même gourdin de bois dur qu'on avait remarqué dans les provinces commencèrent à se ruer dans le quartier de Galata. Ils attaquèrent les Arméniens partout où ils les trouvèrent. Mais ils pourchassèrent aussi des individus précis, en général les responsables d'une profession, et sitôt empoignés, les traînaient dans la rue pour les exécuter sur-le-champ. Ils se répandaient dans les rues et les maisons, ravageaient les boutiques et jetaient les habitants à terre à coups de gourdin. Destructions et massacres se prolongèrent trois jours durant. M. Tissot, attaché à l'ambassade de France, écrivit dans une lettre au journal Le Matin que les semelles de ses chaussures étaient gluantes de sang rien que de s'être rendu à son bureau. Un jeune secrétaire à l'ambassade d'Angleterre, Henry Graves, nota dans son journal publié ultérieure-ment qu'il avait vu « une troupe de plusieurs douzaines de Turcs parmi lesquels se trouvaient deux conseillers personnels

du sultan, piétiner les corps morts ou mourants d'une famille d'Arméniens. » On raconta des scènes d'éventrations, de crânes fracassés à coups de pierres, de viols d'enfants. Un pasteur américain, qui se rendit à Constantinople l'année suivante, fit, de cet accès de folic meurtrière, le compte rendu suivant pour le New York Herald:

Il est difficile d'obtenir le nombre des tués, mais il est certain qu'il est important. Mes informateurs, qui sont loin d'être tous arméniens, m'ont dit qu'ils gisaient dans les rues par douzaines, et en certains endroits, par centaines. Cadavres froids et raides de gens qui n'avaient rien fait... Je m'enquis de la façon dont ce maudit ouvrage avait été accompli. « Surtout à coups de bâton », me dit l'un de mes amis. « Il était rare qu'on entendît un bruit, un cri; juste le choc sourd des matraques. Les Arméniens, qui n'avaient pas d'armes, tombaient comme le blé sous la faux. » J'ai souvent repensé à l'horreur de cette image : « Juste le choc sourd des matraques. »

Une heure environ après s'être emparés de la banque, les Arméniens qui étaient virtuellement prisonniers à l'intérieur et dont l'action avait fourni un « prétexte officiel » à ce que le gouvernement appelait unc « protestation publique », se mirent à lancer au-dehors des bâtons de dynamite, afin d'attirer l'attention des Européens et d'obtenir leur appui. L'un de ces bâtons de dynamite explosa et endommagea une corniche extérieure de la banque, dont les débris, dit-on, blessèrent au bras un soldat turc. Ému, semble-t-il, à l'idée des dégâts que risquait de subir la banque, son directeur britannique, sir Edgar Vincent, pria le sultan de délivrer un sauf-conduit aux jeunes activistes. Finalement, vers minuit, ils furent autorisés à quitter la banque et furent conduits à l'abri sur le yacht de sir Edgar.

Pendant les deux jours suivants, la populace turque tint les rues du quartier arménien et lorsque l'émeute prit fin, les attachés consulaires français et britannique purent estimer entre cinq et huit mille le nombre des Arméniens qui avaient été tués. Dans la matinée du 29 août, un télégramme rédigé en français et signé des principales puissances européennes fut remis au sultan. Aux termes de ce message, les signataires formulaient ce « conseil » que les massacres dussent « cesser immédiatement ». Il affirmait également que leur poursuite « représentait » un danger pour le trône et pour la dynastie d'Abdoul-Hamid. Il touchait là la corde sensible. Le jour même, émana du palais de Yildiz un ordre ratifié par le cheikh-oul-Islam et aux termes duquel le sultan avait « interdit de tuer ».

J'eus l'impression de commencer enfin à appréhender quelque chose d'important concernant les Arméniens — quelque chose qui pourrait expliquer au moins pour une part cette sorte de cri blessé qu'arrachait aux Arméniens le traumatisme des massacres de Turquie. Car, depuis le début de mon « investigation » du monde arménien, je n'avais cessé de m'interroger avec perplexité sur la raison pour laquelle encore aujourd'hui un si grand nombre d'entre eux restaient incoerciblement fascinés par les années noires qui avaient échu à leur peuple dans la Turquie d'Abdoul-Hamid et, plus tard, sous la domination des Jeunes Turcs. En un sens, je savais qu'écrire cela ou même le penser témoignait chez moi d'une inexcusable insensibilité. Moi, citoven de la confortable Amérique des années 1970, j'osais me demander pourquoi des massacres massifs comme ceux-là continuaient à susciter de la part des descendants où des compatriotes des victimes une réaction aussi violemment passionnelle. Pourtant, c'était bien là la question que je me posais.

Il ne m'était jamais venu à l'esprit que ce qui était arrivé aux Arméniens était pire que ce qui était arrivé à bien d'autres peuples, nations ou confessions dans le cours de la longue histoire de l'inhumanité de l'homme envers l'homme. Qu'est-ce donc qui pouvait être pire que la mort, pire que la mort dans la souffrance? Cela présentait-il une différence appréciable pour la victime d'être pendu, décapité, assommé,

gazé ou affamé ou de se voir appliquer n'importe laquelle des méthodes innombrables que les hommes ont mises au point pour s'infliger des souffrances physiques les uns aux autres? Et pourtant, la réaction des Arméniens aux violences passées des Turcs ne semblait pas de la même nature que celle des autres groupes victimes de massacres. C'était comme si un poison singulier avait pénétré l'organisme voilà plusieurs générations et y était resté: un poison dont on pouvait s'accommoder jusqu'à un certain point mais qui soudain vous convulsait les membres ou vous tordait la bouche — parfois au milieu d'une phrase — en une grimace grotesque.

Qu'était donc cet invisible « virus » qui avait réduit aux larmes le vieil homme avec qui je m'entretenais voici quelques mois à New York dans la Trente-troisième ruc et qui forçait tant d'Arméniens de mes relations à quelque chose comme grincer des dents? Qu'était-ce qui avait amené un écrivain aussi vigoureux que Saroyan à manifester cette céleste suavité? Qu'était-ce qui avait obligé mon pèrc à écrire uniquement sur ce qui n'était pas ses origines arméniennes et à s'interdire de verser, en aucune circonstance, la moindre larme? Et Sarkis, qui était sûrement lui aussi un homme énergique et rationnel, pourquoi ces diatribes délirantes contre « les Turcs »? Je sais que certains auteurs ont attribué l'émotivité et l'obséquiosité des Arméniens à leur long passé de peuple conquis. Mais le principal fait qui se dégage de l'interminable et curieuse histoire des Arméniens c'est, je crois, qu'en dépit de la domination exercée sur eux pendant la plus grande partic de cette histoire par diverses puissances, ce peuple ait su conserver son indépendance intellectuelle et spirituelle. Ce fut d'abord un peuple de rudes montagnards, peut-être pas très cultivé ni subtil — les gens qui passent toute leur vie dans les montagnes sont rarement cultivés et subtils - mais directs, pratiques, matériels. Et si l'isolement et l'amoindrissement infligés par plusieurs siècles de domination ottomane ont replié les Arménicus sur eux-mêmes, et les ont jetés sur les chemins qui leur étaient le plus praticables - ceux du commerçant, de l'homme d'affaires, de l'interprète, de l'homme qui « se rend utile » — on peut retrouver aujourd'hui dans les rues d'Erivan ce regard clair, cette expression directe, presque sauvage des jeunes Arméniens, dont on laisse aujourd'hui (plus ou moins) s'épanouir les caractères propres. Non, la question n'était pas si simple; on ne saurait « expliquer » les Arméniens en disant qu'ils ont beaucoup souffert, ou qu'ils ont toujours beaucoup souffert.

Un terme de comparaison très proche m'était fourni par les Juiss, qui ont subi un génocide numériquement encore plus important sous Hitler. Mais là encore, une différence apparaissait. Il y avait certes de nombreux Juiss de ma connaissance pour qui l'époque des camps de concentration et des chambres à gaz restait comme une blessure ouverte, une hantise quotidienne. Mais, d'une part. il s'agissait d'une époque encore très récente. Et, d'autre part, il me semblait que la majorité des Juiss ne considéraient pas leur passé de cette saçon, comme une blessure ouverte. Il était, bien sûr, aisé de provoquer leur réaction : une remarque maladroite ou caustique, parfois même d'une charge antisémite apparemment infime suffisait à provoquer chez le Juif américain le plus assimilé un sursaut de colère et le rappel des Six Millions. À vrai dire, j'avais parfois remarqué, chez des Juiss comme chez des Arméniens, une curieuse attitude de propriétaires à l'égard des malheurs de leurs peuples respectifs - de propriétaires et aussi de concurrents, comme deux étrangers mal à l'aise qui s'efforceraient de raconter à un auditoire distrait des cauchemars similaires. « Au fait, ces Arméniens », me dit un jour en affectant le doute un Juif instruit de mes amis, « est-ce qu'ils n'ont pas eu jadis quelques ennuis avec les Turcs? » Une autre fois, j'entendis un Arménien déclarer tout de go : « A les entendre, on croirait que ce sont les Juifs qui ont découvert le génocide. » Il s'agissait là, évidemment, d'un humour noir, d'une perversité bien humaine. Mais dans l'ensemble, il me semblait que les Juifs avaient assumé leurs cauchemars mieux que les Arméniens : qu'ils les avaient en quelque façon résolus, ou du moins, qu'ils avaient incorporé le traumatisme à leur vie quotidienne et qu'ils étaient donc plus près de s'en affranchir.

Et que dire des innombrables autres peuples victimes de

massacres ou de génocide : les Ibos du Nigeria, les communistes indonésiens, les Hindous du Bangladesh, les Incas d'Amérique du Sud, les Indiens d'Amérique du Nord, les paysans ukrainiens en U.R.S.S., les esclaves noirs de Haîti et de la Guadeloupe, les protestants, les catholiques, les musulmans, les Cappadociens à qui Tigrane d'Arménie avait fait traverser le désert pour les conduire à sa nouvelle capitale — et tous les autres, dont les noms et les épreuves n'ont jamais eu accès, ou pas de façon assez frappante, aux livres d'histoire — car la liste se perd dans la nuit des temps. Tous ceux-là, n'avaient-ils pas souffert, et horriblement? Qu'avait donc de dissérent le sort des Arméniens? Peut-être rien de très différent? Peut-être certains peuples sont-ils par essence davantage portés à l'apitoiement sur soi-même, aux gémissements, plus vulnérables que d'autres? L'hypothèse n'était guère vraisemblable. Je repensai à un trait qui me frappait de plus en plus chez les Arméniens : l'absence d'un « sursaut de colère » profondément convaincant, du moins lorsqu'il s'agissait de leurs sentiments d'hostilité envers les Turcs. L'absence de cette fureur en laquelle euxmêmes semblaient croire. Ou peut-être moins absence de cette fureur que défaite renouvelée; et cette fureur demeurait dissimulée, à fleur de peau.

Je pensais souvent à mon père au cours de ces journées, car je prenais conscience de bien des faits qui le concernaient : qu'il était né en 1896, par exemple, l'année où avaient pris fin les massacres d'Abdoul-Hamid et n'avait jamais parlé de cela en ma présence; qu'ainsi, il s'était efforcé de me libérer. Qu'un père cherchât à affranchir son fils de sa propre douleur, n'était pas sans mérite. Cela avait quelque chose à voir avec l'histoire de l'homme et du renard, cet homme qui, de crainte d'être arrêté pour contrebande, serre si fort l'animal sous sa chemise que celui-ci lui déchire le ventre.

J'avais du mal à imaginer ce que cette douleur avait pu être. La souffrance d'être haī, haī à mort. Qu'était en effet le génocide sinon l'expression d'une haine généralisée, une haine si ample et si absolue qu'elle incluait chaque membre — homme, femme ou enfant — de tel ou tel groupe racial ou national? Si le « crime passionnel » s'en prenait à une particularité, — tu m'as pris ma femme — du moins laissait-il à la victime son identité. Le génocide, non seulement tuait ses victimes, mais il les dépouillait de leur humanité en ce sens ultime qu'il tenait pour nulles les singularités qui constituent l'individu, à la seule exception de cette singularité qui est la plus commune et la moins propre à l'individu — la singularité raciale supposée.

Je me demandais ce que son père à lui lui avait raconté à propos des massacres, à propos d'Abdoul-Hamid, à propos des Tures. Pas mal de choses, sans doute. Probablement plus que ce que lui-même — ce jeune homme à la douteuse identité anglo-arménienne — aurait souhaité entendre, « Votre grand-père, me dit un jour un vieil Arménien, se préoccupait très activement des problèmes arméniens, » Parfois, j'avais du mal à croire que mon père ait eu un père, ce père plus éloigné que je n'avais vu.

Mon pèrc était né en Bulgarie où sa famille était établie depuis plusieurs générations. Auparavant, les Kouyoumjian habitaient Constantinople. Encore auparavant, ils habitaient l'antique cité d'Ani, sur le plateau arménien. Dans la ville de Rustchuk, en Bulgarie, les Kouyoumjian possédaient et géraient un grand magasin — le magasin Kouyoumjian. De quoi cet établissement avait l'air, je l'avais appris peu de temps avant, de la bouche de la grand-mère âgée d'une camarade de classe de ma fille, qui en conservait le souvenir depuis son enfance. « Un endroit bien, me dit-elle d'un ton rassurant, on y trouvait tout ce qu'on voulait. »

Le magasin Koujoumjian. L'homme au chapcau de velours bleu. Quelques souvenirs de mon ensance me revinrent au hasard. Par exemple, mon père debout sur la pelouse devant la maison, qui me disait que je devrais apprendre la boxe, apprendre à me désendre. Je crois qu'il avait utilisé l'expression a auto-désense ». A l'époque, j'avais huit ans et n'avais jamais pensé à «l'auto-désense », du moins pas au-delà des rudiments indispensables pour batailler contre mes petits voisins. Il était en chemise et pantalon blancs, les mains sur les hanches. Peutêtre venait-il de jouer au tennis. Je crois qu'il avait même esquissé une attitude de boxeur et m'avait montré une parade. J'étais un partenaire dépourvu d'ardeur. « Tu dois savoir te défendre toi-même », me dit-il avec une sévérité qui m'étonna. Il semblait avoir très fortement à cœur quelque chose — je n'ai jamais su quoi. La boxe? Nous n'en avons jamais plus reparlé.

Qu'était-ce donc qu'avait écrit Miss Haslip dans son livre, Le Sultan? « Les Arméniens... avec un courage qui démentait leur réputation, réussirent à repousser l'attaque [des Hami-

diyeh]. »

Mon père était un homme de petite taille, mais nerveux et dont le port exprimait une sorte de force fragile. Il me semble me souvenir qu'il avait dit un jour : « Tous les Arméniens sont petits. » (Toutes les Françaises sont rousses. Tous les Suédois sont des ivrognes.) Penser à lui me donnait parfois envie de pleurer. Ce personnage en chemise et pantalons blancs, les mains aux hanches. Ce personnage que je vis plus tard dans son cercueil, dans un costume de circonstance, la cravate bien à sa place, parfaitement immobile, l'impassibilité enfin atteinte. J'ai souvent pensé que ce qu'il avait voulu de moi était dur. Mais ce qu'il avait voulu de lui-même s'était révélé littéralement indicible.

Nous nous trouvions chez Sarkis un soir pour dîner et « discuter littérature internationale ». Décrivons d'abord la maison de Sarkis, puisque nous ne nous y étions encore jamais rendus. Sa « femme était couchée avec la grippe », nous avait-il expliqué en plusieurs occasions, bien que je ne l'aie jamais importuné pour qu'il nous invite. Le trait le plus marquant de cette maison était, je crois, son aspect inachevé et sa petitesse (ou, d'un autre point de vue, son aspect robuste et ramassé). Elle occupait un emplacement agréable à quelque trois kilomètres d'Erivan, sur le versant des collines vert olive. La campagne commençait sans transition à l'orée de la ville, et la maison était au bout d'une route de terre bordée d'arbres élancés et de buissons poussiéreux et d'aspect tout à fait rural, mis à part deux ou trois immeubles résidentiels en pierre rose qu'on entrevoyait à travers les arbres à moins d'un kilomètre. Au reste, tout le coin respirait la tranquillité, avec ses petits jardins et les aboiements paresseux des chiens. « Comme vous pouvez le voir, nous habitons en banlieue! » s'exclama Sarkis. Il était maniscstement satisfait de son rôle d'hôte. Il nous montra son jardin, un étroit bout de terrain pour l'essentiel en friche, mais où quelques fleurs rouges et des pousses vertes avaient réussi à percer le sol marron clair. « Je ne cesse de me répéter que je devrais travailler au jardin le week-end, dit Sarkis, mais je ne le fais jamais. » La maison était construite en pierre grise, un peu à la façon d'une maison paysanne, et

son extérieur n'avait rien de particulièrement attrayant. Elle avait un toit de tôle et un porche de bois tout décoloré par les intempéries, et un grand nombre de chaises très vieilles étaient appuyées au mur. « Vous n'imaginez sûrement pas ce que cette maison m'a coûté cher, fit Sarkis, et d'ailleurs, je ne vous le dirai pas. Mais c'est charmant, n'est-ce pas? Je ne peux pas m'imaginer vivant dans un appartement alors qu'il existe des maisons comme celle-ci. » L'intérieur comportait trois pièces petites comme des boîtes au rez-de-chaussée et probablement quelques autres petites pièces à l'étage. Il y régnait une propreté et un ordre impeccables, les accoudoirs du sofa défraîchi étaient recouverts de carrés de dentelle, et sur des tablettes murales en bois poli étaient posées dans des cadres ovales de nombreuses photos de famille rehaussées. L'effet d'ensemble était plutôt victorien. L'épouse de Sarkis fit son apparition. Une femme brune, à l'expression chaleureuse, légèrement plus jeune que son mari. Elle s'exprimait avec timidité, mais elle nous serra la main très cordialement et cette timidité ne se manifesta pas dans le reste de son comportement. Elle n'avait pas non plus l'air très marquée par la grippe.

Nous nous assîmes autour d'une table en bois foncé, miroitante, dans le petit living-room et nous mîmes à consommer des quantités de shashliks et d'oignons verts; ainsi que des pâtisseries arméniennes qui sortaient du four, et un café noir, fumant, et un cognac renfermé dans une bouteille qui ne servait manifestement que dans les grandes occasions et que Sarkis tira solennellement d'un placard, nous présenta d'un air rayonnant et dont il commença à verser le contenu dans nos verres avec des gestes seigneuriaux. Dans un coin de la pièce était installé un grand — ou plutôt épais — poste de télévision, lui aussi tout à fait victorien et, contre le mur, une vitrine, du même bois luisant que la table, remplie d'assiettes et de verrerie rosée.

« C'est du cristal de Bohême, dit Sarkis. Ma femme le trouve très beau mais, pour ma part, je ne vois pas ce que notre cristal soviétique a de mal. »

Sa femme lui dit quelques mots en arménien qui le firent rire.

« Elle dit que la verrerie soviétique ne vaut rien, fit-il. Penser qu'on puisse dire une chose pareille dans ma propre

maison! » Il se remit à rire et se servit du cognac.

Nous portâmes de nombreux toasts : à l'Ararat, à l'Arménie, à l'Amérique, à l'amitié entre nos deux peuples. « J'aurais voulu que mon fils soit là! dit Sarkis, il est à l'université pas loin d'ici, mais il ne vient jamais à la maison. Il en va ainsi avec les fils, n'est-ce pas? Il me dit toujours en plaisantant : " Il faut que je travaille dur, papa, si je ne veux pas être obligé d'enseigner l'anglais à des lycéens. " Mais c'est un garçon brillant. » J'essayais de m'imaginer à quoi pouvait ressembler le fils de Sarkis. Il se leva et nous montra une photo: Sarkis en compagnic d'un jeune homme mince, debout dans le soleil à côté d'une petite haie, peut-être sur le chemin de terre, là dehors. L'adolescent (car même s'il avait dix-neuf ou vingt ans, il avait l'air d'un adolescent) avait un visage grave et doux et dépassait son père d'une bonne tête, et celui-ci le tenait par la taille, comme pour le retenir. Tu respecteras ton père! Nous bûmes à la santé du fils de Sarkis.

Après le repas, arrivèrent deux amis de Sarkis, ou plutôt, ainsi qu'il tint à le préciser, des « collègues » : Arshil, un jeunot pâle à lunettes, lui aussi professeur d'anglais au lycée, et Kévork, homme plus âgé, trapu, aux mains épaisses, au visage rude, membre de la section locale de l'Union des Écrivains. C'était une idée de Sarkis que nous devions nous rencontrer pour débattre de la littérature de nos deux pays, mais il apparut dès le début que la conversation tournerait surtout autour des écrivains américains.

« Bien sûr, c'est difficile d'obtenir des traductions, dit Kévork en allumant une cigarette marron d'aspect peu ragoûtant, mais ça n'a pas l'air d'être un grand moment pour la littérature américaine.

- Quels sont les écrivains américains qui vous intéressent le plus? demandai-je aux deux collègues de Sarkis.

- J'ai lu Jérôme Salinger et Scott Fitzgerald, dit Arshil,

cette année, j'ai lu l'histoire de Gatsby.

— Je trouve ces deux écrivains puérils, fit Kévork.

- Oui, dit Sarkis, Fitzgerald est indéniablement puéril à l'égard du capitalisme. Mais vous reconnaîtrez que c'est un excellent auteur de nouvelles.
- Un grand écrivain doit écrire autre chose que des nouvelles », affirma Kévork.

Arshil dit qu'il avait également lu Walt Whitman, John Steinbeck et Edgar Poe. Sarkis et Arshil débattirent de Walt Whitman et de Stephen Crane. Il y avait quelque chose d'insolite à ce bavardage autour de tant d'écrivains morts.

Kévork fit observer qu'il préférait Dostoïevski à Edgar Poe. « Edgar Poe est un miniaturiste, dit-il.

— Bien sûr, Poe n'est pas aussi sérieux que Dostoïevski », dit Arshil.

Je commis l'erreur de les interroger sur Soljénitsyne, en partie sous l'effet chalcureux du cognac, et en partie aussi, sans doute, par franche hostilité envers Kévork, en qui je voyais exactement le genre de gens qui avaient fait les pires ennuis à l'ancien déporté. Pensant envelopper ma question de toute la bénignité littéraire voulue, je demandai : « Quelle comparaison établissez-vous entre un auteur moderne tel que Soljénitsyne qui traite de grands thèmes et des auteurs classiques tels que Tolstoï ou Dostoïevski? »

Il y cut le proverbial silence.

Puis : « On ne peut comparer personne à Tolstoï », dit Sarkis.

Kévork prit ensuite la parole. Son regard n'était pas fixé sur moi mais sur le plancher. « Soljénitsyne est un cas particulier, dit-il. C'est un écrivain national, un écrivain national de talent. Mais il est de ceux qui abusent de leur talent pour se faire valoir. » Il nous regarda tous à la ronde. « En outre, lorsqu'un écrivain veut attaquer son pays, il ne doit pas s'attendre à ce que son pays l'honore. »

Il y eut un autre moment de silence. Sarkis me parut peiné et j'étais confus d'avoir levé ce lièvre, ou peut-être de l'avoir levé d'une façon aussi balourde. Arshil quitta sa chaise pour verser du cognac à tout le monde. Il donnait l'impression d'un brave homme, agité d'obscurs sentiments et sans doute pas très énergique — le classique professeur d'anglais. « En Amérique, dit-il, pensez-vous que les hippies constituent toujours un problème grave?

- Il en reste peu, dit ma femme.

— Il faut que tout le monde ait un emploi et fournisse un travail productif, dit Sarkis. N'est-il pas vrai?

- En Arménie, il n'v a pas de hippies », dit Arshil.

Il y avait quelque chose de mondain, de guindé dans cette conversation, quelque chose de « non arménien », me dis-je. Mais, pensai-je ensuite, de qui donc vient cette idée que les Arméniens sont pleins d'originalité et de pittoresque? Il ne fait aucun doute, au contraire, qu'ils ont toujours mis tous leurs efforts à rester ostensiblement et pathétiquement dans la norme. Par l'une des petites fenêtres, on voyait elignoter dans le lointain les lumières d'un grand immeuble. Pourquoi les rois de Naïri n'auraient-ils pas édifié ce massif bâtiment rose?

La conversation roula encore quelque temps sur les romans et les romanciers. Ces hommes étalaient allégrement un manque total de discernement, de modération et de sens des nuances, comme un homme qui n'a pas mangé depuis huit jours se moque que le plat qu'on lui sert manque d'assaisonnement. Je me souviens d'Arshil, par exemple, nous racontant qu'il avait acheté l'année précédente à Moscou deux livres du « romancier H. Robbins » : « vigoureux mais insensibles ».

Puis Kévork se leva et s'excusant timidement, il nous dit qu'il devait rentrer chez lui. Il serra les mains à la ronde. « Un jour, j'aimerais aller en Amérique », me dit-il.

Ma femme lui demanda : « A quel endroit voudriez-vous

le plus aller?

— J'ai entendu parler de la bibliothèque Widener à Harvard, répondit-il. J'aimerais y aller. Et aussi, aux chutes du Niagara. »

Après son départ, nous reprîmes place dans le living-room. Sarkis me dit sans méchanceté: « Vous n'auriez pas dû lui poser cette question sur Soljénitsyne.

— Je le sais, fis-je, je suis désolé.

- Ce n'est pas grave, dit Sarkis.
- Je ne pensais pas que la question restait aussi brûlante, ajoutai-je.
 - Oui », fit Sarkis.

Et Arshil: a Il y a quatre mois, la police est venue chercher son fils. »

Je regardai Sarkis, qui gardait les yeux fixés sur le tapis. Sa femme était debout sur le seuil de la cuisine, en train d'essuyer un verre. « C'est la vérité, dit-il. Oui, ce genre de choses arrive aussi. » Il leva les yeux vers nous. « Les jeunes gens font des bêtises, n'est il pas vrai? » dit-il. Puis : « Les jeunes gens sont fous. » Un instant, je le crus au bord des larmes. « Venez, que je vous montre ma bibliothèque », fit-il.

Nous le suivîmes tous dans un escalier étroit qui débouchait dans une petite pièce jouxtant une non moins petite chambre. Les murs disparaissaient sous des rayonnages bourrés de livres, pour la plupart anglais ou américains, quelquesuns, français, un certain nombre, arméniens. Ils avaient l'air anciens, ou en tout cas, fatigués. C'étaient des éditions brochées, et on y trouvait aussi bien L'Adieu aux armes que des recettes de barbecue. « Vous voyez, je prends tout ce que je peux trouver, dit Sarkis.

— C'est une bibliothèque magnifique », s'exclama ma femme.

Arshil exhiba un registre couvert de noms et de dates. « Il nous prête tous ses livres », fit-il, et brusquement, il serra Sarkis sur son cœur.

Je pensais toujours à Kévork et à son fils — ou plus exactement, plutôt qu'à ce jeune homme sans visage ni nom, « ce jeune fou » (montrait-il, lui aussi, sur les photos un visage grave et doux?), plutôt qu'à son père qui n'avait pas voulu se laisser amener à dire son opinion sur Soljénitsyne, je pensais à tous les recoins obscurs de la vie de ces gens, qu'il s'agît de Sarkis, d'Arshil, d'Arak, de Vartan, certainement, et de tous les autres.

Et lorsque nous fûmes redescendus, je dis à Sarkis: Comment se fait-il que les Arméniens aient traversé tant

d'épreuves partout et que ce soit malgré tout aux Turcs qu'ils vouent une telle haine? »

Sarkis, qui entre-temps s'était tout à fait repris, me regarda calmement : « Parce qu'ils ont tué tant de gens parmi notre peuple. Mon peuple et votre peuple. »

Un instant, j'eus l'impression que j'allais le battre, me jeter sur lui à coups de poing. Son explication avait quelque chose de si étriqué. Puis, je me sentis ridicule et confus. Tout au long de cette soirée, j'avais eu envie de l'embrasser.

La femme de Sarkis survint et nous remit un petit paquet de ses gâteaux pour que nous les emportions à l'hôtel. Elle se tenait sur le seuil de la petite maison. Un instant, elle tint Sarkis par la main. Puis elle nous serra la main. Au revoir, au revoir.

Arshil et Sarkis sur quelques pas avec nous sur le chemin de terre, en direction de l'arrêt d'autobus. La nuit était claire et parsumée, la lune, à demi pleine, flottant audessus des collines. Dans le lointain, aboyait un chien invisible. Au-dessus de nous, les arbres dressaient leurs hautes silhouettes sombres sur le ciel bleu-noir. Arshil marchait à mon côté. Devant nous, j'entendais vaguement Sarkis raconter à ma semme quelque épisode coeasse de la construction de sa maison. Comment il avait essayé d'arranger le toit, ou de poser le toit. Le timbre de sa voix oscillait dans la nuit tiède.

Arshil me dit tranquillement : « Savez-vous ce qui a fait tout le mal, à mon avis, dans les démêlés des Arméniens avec les Tures? C'est qu'ils étaient frères.

- Mais je croyais que les Turcs haissaient les Arméniens? dis-je.
- Est-ce qu'il n'arrive pas que des frères se haïssent? n dit Arshil. Dans la clarté diffuse de la lune ou bien de ce réverbère, là-bas —, il me parut sourire, mais je me dis que ce pouvait bien être son expression habituelle. « De temps à autre, ma grand-mère me parlait de cette époque, reprit-il. En 1915, ou peut-être en 1916, après la mort de mon grand-père dans le grand massacre, elle s'est enfuie ici depuis Van. Et en hiver. Elle était rude, cette vieille dame.

- Et qu'est-ce qui est arrivé à votre grand-père? demandai-je.
- Il était médecin. Il faisait partie d'un de ces groupes de résistance qui attaquaient les convois turcs. Bien sûr, ils ont fini par les capturer et ils les ont conduits sur la place où ils devaient être pendus. Mais avant de les pendre, ils les ont battus. Horriblement, comme on peut l'imaginer. Je me souviens encore de l'intonation de ma grand-mère lorsqu'elle disait: "Mais l'homme qui lui portait les coups les plus cruels, c'était Djébal, notre voisin, qu'Aram soignait et dont il avait sauvé la femme du typhus."
- De quoi parlez-vous, tous les deux? fit Sarkis lorsque nous eûmes rejoint la grande route.
 - D'histoire, dit Arshil.
- La soirée est trop belle pour parler histoire », reprit Sarkis.

Nous restâmes ensemble sous un réverbère à attendre l'autobus.

« Quelle bonne soirée, n'est-ce pas? dit Sarkis. Je suis sûr que notre professeur d'anglais lui-même est content. » Et il serra Arshil dans ses bras. Puis : « Est-ce que nous n'avons pas la bonne vie? »

Bientôt, un autobus surgit de l'obscurité. Sarkis resta auprès de la porte tandis que nous montions en voiture.

« Nous sommes amis! », nous cria-t-il de la route.

Et je répondis : « Nous sommes amis. »

Derrière nous, Sarkis et Arshil, debout dans la flaque de lumière jaune, enlacés, nous adressaient de grands gestes. Des frères. Si fraternité il y eut, ce fut bien à Constantinople pendant l'été de 1908 lorsque les Jeunes Turcs prirent le pouvoir des mains d'un Abdoul-Hamid déclinant et vieillissant. Comme l'écrit l'historien britannique Bernard Lewis, « la longue nuit du despotisme hamidien prenait fin; l'aube de la liberté arrivait. On avait une nouvelle fois proclamé la constitution et ordonné des élections. Turcs et Arméniens s'embrassaient dans les rues. »

Le célèbre poète turc Tcwsik Fikret, dont les œuvres avaient souvent été interdites en raison de leur inspiration anti-hamidienne, épanchait son enthousiasme dans ces vers :

A présent, nous sommes sortis de cette maudite nuit... Nos yeux se sont ouverts sur un matin radieux.

Quelques années plus tard, au lendemain de la débâcle de la Première Guerre mondiale et de la chute du gouvernement Jeune Turc, un journaliste américain, H.G. Dwight, qui avait séjourné en Turquie pendant cette période d'espoir et d'illusions, écrivait dans un ouvrage sur Constantinople: « Bien que le temps n'ait que très partiellement rempli tant de généreuses aspirations ou les ait dégradées en amertume, je me refuse à croire qu'elles aient été totalement insincères. Je considérerai toujours comme l'une des expériences les plus exaltantes de ma vie de m'être trouvé à Constantinople en 1908 et d'avoir été

témoin d'un de ces rares moments où un peuple vit véritablement.»

On dansa littéralement dans les rues — d'innombrables témoins nous le rapportent — à Constantinople, pendant ces semaines du milieu de l'été; et si Turcs et Arméniens s'embrassaient, rien d'étonnant à cela, puisque « la longue nuit du despotisme hamidien » avait manisestement pris fin. Abdoul-Hamid lui-même restait sultan, mais il n'avait plus les pouvoirs d'un autocrate. Ce qui avait provoqué cette liesse, c'était le coup d'État relativement peu sanglant par lequel des unités de l'armée ottomane contrôlées par les Jeunes Turcs avaient contraint le sultan à rétablir la constitution — ce même document modestement libéral qu'il avait tiré d'un chapeau en 1876 pour le faire disparaître aussitôt. Mais la vie politique turque s'était transformée depuis l'époque innocente de 1876 et des Yeni Osmanlilar, ces Jeunes Turcs romantiques du XIX⁶ siècle dont le mouvement de réforme constitutionnaliste s'inspirait de l'Europe. Les auteurs de la révolution de 1908 appartenaient à un parti beaucoup plus récent et beaucoup plus autoritaire, le parti Union et Progrès (Ittihad ve Terakki). De plus, la plupart d'entre eux venaient de la branche militaire de l'organisation, de jeunes officiers sans affectation de la Troisième Armée Ottomane de Macédoine. D'autre part, dans les dix années qui suivirent le massacre des Arméniens par Abdoul-Hamid, une cassure se fit entre réformateurs turcs et arméniens, qui se réunirent néanmoins régulièrement jusqu'en 1913 pour tenter de surmonter leurs divergences.

Le principal sujet de désaccord entre eux portait sur l'intervention européenne. Car depuis les massacres, les Arméniens, et en particulier les membres du parti politique Dashnaksutiun, n'avaient jamais cessé de considérer que les meilleures possibilités de réforme résidaient dans l'intervention de l'Europe libérale, dont les porte-parole ne manquaient jamais d'exprimer leur préoccupation et leur sympathie à l'égard de la Question arménienne, sans pour autant, cela va sans dire, faire quoi que ce soit pour la résoudre. Les Turcs, en revanche, étaient devenus de plus en plus hostiles à l'idée d'imposer les concep-

tions politiques de l'Europe à la vieille Turquie islamique. Ainsi, tandis que les Arméniens, qui venaient de perdre le huitième des leurs du fait de la paranoïa d'Abdoul-Hamid, se tournaient de plus eu plus vers l'Europe pour obtenir des garanties de sécurité et de réforme, les activistes tures, tant politiques que militaires, étaient de plus en plus anti-européens (surtout anti-anglais et anti-français) et d'un nationalisme ture et musulman de plus en plus fervent dans leurs projets d'édification d'une nation nouvelle. Mais même au lendemain du coup d'État de 1908, ni les Arméniens ni les Tures n'avaient de programme vraiment révolutionnaire à appliquer au vieil empire ottoman, et les uns comme les autres continuaient à le concevoir sous sa forme traditionnelle, y compris l'institution du sultanat.

Dans des ambitions aussi désuètes et hésitantes, toute la timidité de politiciens dans l'enfance : en notre siècle d'audace et de violence, il n'est guère de manifeste politique qui ne dégage quelque odeur de sang. Des années après le génocide des Arméniens de Turquie pendant la Première Guerre mondiale, on dira parfois que les Arméniens avaient tenté une sécession, et à l'époque du génocide, c'était dans une certaine mesure vrai. Mais en 1908, bien loin de vouloir se séparer de cet « empire » rétrograde et failli, il semble qu'ils aient surtout voulu le régénérer et pieusement, à la façon des enfants trop consciencieux, ils craignaient qu'on ne se méprenne sur leurs intentions et qu'on ne leur prête la volonté d'en finir avec l'institution du sultanat, de franchir ce pas si décisif dans toutes les familles — le parricide, le régicide, le sultanicide.

Mais le temps ne s'arrête jamais pour personne et peutêtre moins encore pour les réformateurs et les révolutionnaires. En avril 1909, une fois retombées la ferveur et la liesse de l'été 1908, Abdoul-Hamid, que son télégraphe avait si mal prévenu du coup d'État, tenta une ultime manœuvre. Dans son palais de Yildiz, il restait sultan et il savait que les Jeunes Turcs étaient teintés de libéralisme, si pâle fût-il, et que tout libéralisme s'étendait implicitement au domaine religieux et signifiait la sécularisation, objet traditionnel d'anathème pour les Turcs conservateurs des campagnes et des provinces. S'appuyant sur le clergé conservateur et sur des éléments réactionnaires de l'armée, il concocta donc une contre-révolution. Pendant un bref moment, le gouvernement fut au bord de la chute. Les opposants musulmans se rassemblèrent devant Sainte-Sophie pour manifester aux cris de : « la Sainte Loi est en péril! » Plusieurs garnisons d'Anatolie, refusant d'être commandées par des « officiers sortis des universités », menacèrent de marcher sur la capitale. Mais les Jeunes Turcs tenaient toujours en main la majorité des troupes, et la contre-révolution fut étouffée.

Ainsi, Abdoul-Hamid fut-il finalement déposé et cxilé à Salonique avec quelques serviteurs et seulement quatre femmes de son harem. Les autres femmes, souvent d'âge mûr, furent dispersées et confiées à leurs familles qui vinrent les chercher des régions les plus reculées, comme les élèves d'une pension à la fin de l'année scolaire. On installa un nouveau sultan, mais ce n'était plus qu'un figurant. Les Jeunes Turcs tenaient le pouvoir bien en main et ils avaient sans doute appris une première leçon : ne jamais sous-estimer le conservatisme et la ferveur religieuse de leurs compatriotes. Si l'on voulait que la Turquie appartienne aux Turcs, il fallait se souvenir que les Turcs étaient avant tout et passionnément religieux.

Voici quelques photos des Jeunes Turcs qui gouvernaient la Turquie à la veille de la Première Guerre mondiale. Nous les devons à un photographe officiel de l'empire ottoman ct elles ont été reproduites dans un numéro de 1913 de l'Illustrated London News.

La première nous montre un homme au visage rond et lourd. Il a quarante et un ans, mais paraît beaucoup plus. Il porte un soupçon de barbe et son expression a quelque chose de sévère, de presque bureaucratique, qui jure avec son uniforme galonné. C'est Jémal Pacha, ex-colonel de la III^e armée, à présent ministre de la Marine.

Le second personnage est différent. Il est petit et mince et il a très nettement quelque chose d'un Gaulois. Il porte une fine et courte moustache et ses cheveux noirs sont soigneusement coiffés en arrière. Dans son visage aux traits fins, le regard est intense. Il a un peu une allure de dandy. C'est Enver Pacha, trente-deux ans, ex-major de la IIIe armée, maintenant ministre de la Guerre.

Le troisième semble sorti du même moule que le premier : il a ce visage rond et lourd des Tures, ces larges pommettes et le menton barbu. Son regard semble plus vif que celui de Jémal et plus concentré que celui d'Enver. Il a même quelque chose d'un professeur, mais d'un professeur sévère et rude. C'est Talaat Pacha, ex-employé du télégraphe à Edirne, à présent ministre de l'Intérieur.

La Turquic aux Turcs. Sitôt prises en main les destinées du pays, les Jeunes Turcs s'attaquèrent à des problèmes aussi imposants que la réforme agraire et la réorganisation des pompiers de Constantinople. Le gouvernement Jeune Turc apporta également une solution au vieux problème des meutes de chiens errants de Constantinople. Il les fit rassembler tous et expédier dans une île déserte de la mer de Marmara, où, comme il se doit, ils finirent tous par mourir de faim.

Quant aux grandes puissances, elles ne gardèrent pas longtemps la pose de l'oncle bienveillant observant le nouveau gouvernement comme on veille sur un enfant. Dès 1908, l'Autriche-Hongrie, avec l'assentiment de la Russie, se jeta sur les provinces turques d'Europe pour en arracher la Bosnie et l'Herzégovine. La même année, la Bulgarie, avec la bénédiction de l'Autriche-Hongrie, proclama son indépendance. En 1911, ce fut au tour de l'Italie, soutenue par la France et l'Angleterre, de s'emparer de la province ottomane de Tripoli en Afrique du Nord. En 1912, la Grèce, la Serbie et la Bulgarie s'unirent en une vague confédération et repoussèrent presque complètement la Turquie hors des Balkans. Il ne semblait faire aucun doute qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, le meilleur ami de la Turquie fût l'Allemagne.

Au cours des quelque trente années qui précédèrent la guerre, l'Allemagne n'avait nullement caché l'inclination toute particulière qu'elle éprouvait à l'endroit de la Turquie, inclination qui s'expliquait assez par le désir de cet Etat moderne tard venu à la colonisation d'exploiter les vastes possibilités économiques qu'offrait la Turquie préindustrielle. A deux reprises, en 1889 et en 1898, le Kaiser Guillaume en personne s'était rendu en vacht à Constantinople pour serrer chaleurcusement la main du sultan. l'embrasser sur les deux joues et se voir témoigner en retour comme une ombre d'affection. Les Allemands avaient posé les rails de la ligne Berlin-Bagdad. Un réseau téléphonique allemand avait été installé à Constantinople. En 1913, un an avant que la guerre n'éclatât en Europe, le gouvernement Jeune Ture accepta qu'un détachement de « conseillers militaires » allemands dirigés par le général Otto Liman von Sanders fût adjoint à l'armée turque afin de l'initier aux nouvelles techniques.

Durant l'été de 1914, cependant, alors que les initiatives hardies de l'Allemagne et les grandes mobilisations des puissances de l'Entente rendaient la guerre imminente, l'Allemagne n'était guère pressée de voir la Turquic se ranger à ses côtés. Le Kaiser pensait que l'armée turque était trop mal équipée et trop désorganisée pour être d'une aide quelconque dans une alliance militaire. La perversité de l'histoire voulut que ce fussent certains des plus ambiticux parmi les Jeunes Turcs qui poussèrent à la roue, car ils désiraient ardemment devenir les alliés de la puissante Allemagne dans la grande aventure qui commençait. Le 2 août fut signée une alliance secrète avec l'Allemagne qui ne laissait à la Turquie que l'apparence de la neutralité. L'Angleterre brusqua alors les choses en saisissant deux navires de guerre turcs en construction dans des chantiers navals britanniques. En représailles, la Turquie autorisa deux navires allemands pourchassés en Méditerranée à se réfugier dans les eaux turques. L'Angleterre, la France et la Russie exigèrent le désarmement immédiat des deux bâtiments allemands et le rapatriement de leurs équipages. Les Jeunes Turcs eurent un moment d'hésitation avant d'annoncer qu'ils avaient « acheté » ces navires aux Allemands. Le 29 octobre, toujours sous équipage et commandement allemands mais battant pavillon ture, les deux navires attaquèrent des unités et des ports russes en mer Noire. A la suite de quoi, la Russie déclara la guerre à la Turquie. Celle-ci finit donc par se trouver engagée dans la guerre aux côtés de l'Allemagne.

Quel démon avait ainsi poussé les Jeunes Turcs à jeter leur pays pauvre et arriéré dans la guerre mondiale? Difficile question. Militairement aussi bien qu'économiquement, la situation de la Turquie n'était guère brillante au moment de son entrée en guerre; elle l'était encore nettement moins lorsque celle-ci prit fin. Mais au fait, quelle base rationnelle avaient donc les nations évoluées pour se lancer dans ce lamentable conslit, dans cette éruption autodestructrice d'agressivité trop longtemps contenue? Au tréfonds de chaque mentalité nationale, il devait exister une sorte de rêve : Drang nach Osten; Ruling the Waves; la Gloire; le Panslavisme. Dans le cas des Jeunes Tures, c'était sans doute le rêve, combien vague et brumeux, comme tous leurs rêves, d'un nouvel empire turc qui engloberait les populations musulmanes de la Russic méridionale ainsi que les musulmans d'Iran et d'Egypte: un empire pan-musulman.

En tout cas, au moment où le monde civilisé retentissait de cris de chasse tels que « Nach Paris! » ou « A Berlin! », comment pourrait-on reprocher à Enver Pacha, ce jeune homme bravache et vaniteux, de lancer lui aussi sa charge de cavalerie « Vers l'est »? Si bien que, peu après l'entrée en guerre officielle de la Turquie, Enver Pacha, ministre de la Guerre de l'empire ottoman, traversa la mer Noire en compagnie de quelques officiers jusqu'à Trébizonde; de là il gagna, vers l'est, les provinces arméniennes pour y rassembler toutes les troupes disponibles de la IX^e armée et les jeter sur le Caucase russe. Quel était son objectif précis, personne ne le sait aujourd'hui ni ne le savait à l'époque. A la façon de Darius

le Grand, il était hanté d'une sorte d'ample « vision septentrionale » purement intuitive. Le général Liman von Sanders l'avait énergiquement mis en garde contre une telle entreprise, quelle qu'elle pût être, et il avait raison. Enver, à la tête d'une colonne de cent mille soldats turcs hâtivement rassemblés et dont la plupart étaient encore en tenue d'été, commença par remporter quelques victoires qu'il célébra bien haut, sur des détachements russes surpris, et s'empara de plusieurs villages. Mais la situation ne tarda pas à se dégrader. Les Russes se réorganisèrent et contre-attaquèrent en massc. En outre, Enver avait choisi le moment de sa campagne de telle sorte qu'il se trouvait à présent au début de l'hiver russe et ses troupes commencèrent à succomber en grand nombre au froid et à la maladie. Aux premiers jours de janvier 1915, la IXe armée turque était pratiquement anéantie et c'est un Enver soumis et abattu qui rentra à Constantinople.

Vers le milieu du même mois, Jémal Pacha lançait vers le sud, en direction de l'Égypte, une autre armée turque dans laquelle on remarquait une compagnie de derviches tourneurs. Les troupes de Jémal atteignirent Suez sans grande difficulté, mais sitôt qu'elles se heurtèrent aux Anglais, en face d'Ismaïlia, elles furent repoussées. Dès le départ et vers quelque direction que l'on se tourne, il y avait bien peu de logique dans l'entreprise militaire turque, avec son armée mal équipée et sans grande ardeur et si peu de ressources à l'arrière. Le rêve avait bien peu duré et il se dissipait à présent. Enver à Constantinople se rendait tous les matins à son burcau et, assis à sa table, il s'absorbait dans la paperasse. Il se refusait à discuter avec quiconque de sa campagne de Russie. Jémal s'était replié sur la Syrie où son armée se trouvait réduite à un rôle défensif de garnison. Et voici qu'à la fin d'avril 1915, les Anglais, appuyés par des unités australiennes et néo-zélandaises, débarquent à Gallipoli.

A observer le drame en spectateur, on pourrait dire qu'à ce point de l'action, plusieurs dénouements étaient possibles. Ou bien les Turcs se trouvaient rapidement éliminés du conflit par ce débarquement allié. Ou bien, le gouvernement Jeune Turc était renversé, de l'extérieur ou de l'intérieur, car les échecs des pachas soulcvaient un mécontentement croissant dans la faction conservatrice, surtout en province où le sort des malheureux paysans turcs s'était encore détérioré du fait des impôts réclamés par la guerre. La situation était celle-ci : Enver et Jémal — les guerriers — sur la défensive à Constantinople et en Syrie: l'Anglais abhorré campant aux portes de la capitale, dans les Dardanelles, avec en face, soixante mille soldats turcs sous les ordres du général Liman von Sanders et de son second, l'un des plus anciens leaders du mouvement Jeune Turc, Mustafa Kémal. Et, par-dessus tout cela, le problème des Arméniens.

Sitôt la guerre déclenchée, en effet, les deux parties avaient rivalisé d'efforts pour obtenir l'appui des Arméniens, dans la mesure où le plateau arménien conservait, dans l'esprit des stratèges du xxe siècle, la valeur stratégique qu'il avait dans l'Antiquité. Il constituait en esset non seulement un « tampon » entre la Russic et la Turquic, mais sa situation centrale et son relief accidenté en faisaient l'une des clés de la mer Noire et même de l'accès à l'Inde par le nord. En outre, depuis les grandes découvertes pétrolières des années 1890, l'Arménie, proche à la fois des gisements russes de Bakou sur la mer Caspienne et des puits britanniques de Mésopotamie, intéressait plus vivement que jamais les grandes puissances. A l'automne de 1914, le comte Vorontsov-Dashkov, gouverneur des provinces transcaucasiennes, agissant au nom du tsar, avait promis aux Arméniens russes que s'ils soutenaient sans réserve la Russie dans la guerre, une fois celle-ci terminée, l'autonomic scrait accordée aux six provinces arméniennes de Turquie. A peu près à la même époque, des représentants du gouvernement Jeune Turc déclaraient au congrès du Dashnak qui se tenait à Erzurum que si les Arméniens apportaient à la Turquie leur soutien sans réserve, le gouvernement turc, après la guerre, accorderait à tous les Arméniens l'autonomie au sein d'un « protectorat turc' » qui regrouperait certaines provinces de l'Arménie russe ainsi que des parties des provinces turques d'Erzurum, de Van et de Bitlis.

Or, et c'est un point important, la loi ottomane qui interdisait aux Arméniens de servir dans l'armée turque — mesure que nos esprits modernes auraient tendance à interpréter comme une exemption de la mort violente mais qui, autrefois, était généralement ressentie comme une exclusion de l'humanité — cette loi, donc, avait été suspendue en 1912, lorsque les Turcs eurent besoin de soldats pour la guerre des Balkans. De nombreux Arméniens avaient alors combattu dans les forces turques, et Enver Pacha avait félicité beaucoup d'entre eux pour leurs faits d'armes. De fait, au moment où, à Erzurum, les Jeunes Turcs sollicitaient un soutien sans réserve, la mobilisation générale était appliquée dans tout l'empire ottoman et les Arméniens mâles de vingt à quarante-cinq ans étaient enrôlés dans l'armée. A Erzurum, les Arméniens répondirent donc que ceux d'entre eux qui étaient citoyens turcs continueraient sous l'uniforme à se comporter en citoyens turcs; comme pendant la guerre des Balkans, ils obéiraient aux ordres. Mais les représentants turcs voulaient davantage. Ils voulaient que les Dashnakistes recrutent une unité spéciale d'Arméniens turcs qui aurait pour mission de combattre les Russes et de libérer l'Arménie russe. Cela, les Dashnakistes dirent qu'ils ne le feraient pas.

Aux données du drame, il faut donc maintenant ajouter le refus des Arméniens — intervenant moins de vingt ans après les massacres hamidiens — de constituer une brigade spéciale pour faire la guerre à un pays chrétien qui avait toujours exprimé sa sympathie envers leur cause; et ajouter également ce qu'ils venaient de repréciser, à savoir qu'ils étaient tout à fait disposés à être mobilisés dans l'armée turque, à endosser le rude uniforme brunâtre et à se faire expédier dans différentes casernes d'Anatolie, où nombre d'entre eux avaient déjà commencé leur entraînement.

Autre facteur encore qu'il ne faut pas négliger : ce qu'on a appelé les « Volontaires arméniens ». Il s'agissait d'irréguliers peu organisés, pour la plupart, des Arméniens russes recrutés par les sections de Tislis et d'Erivan du Dashnaktsutiun, qui servirent aux premiers jours de la guerre sur

le front du Caucase, parsois en qualité d'éclaireurs ou d'unités avancées, mais le plus souvent comme francs-tireurs qui, par groupes d'une dizaine d'hommes, attaquaient les troupes turques. Il y cut rarement plus d'un millier de ces volontaires en activité (chissre hors de proportion avec les cent mille hommes de l'armée d'Enver), mais ils connaissaient le terrain. ils se battaient bien et, ce qui était peut-être le plus important aux yeux des Tures, ils existaient. Comme lors de nombreuses guerres de partisans à notre époque, une sorte de paranoia et de rigidité semble s'être emparée de l'esprit des responsables turcs, comme si la scule idée d'un tel groupe - de son insolente existence - suffisait à évoquer le spectre de légions d'Arméniens rebelles. Les Arméniens, eux aussi, constataient l'existence de ces volontaires et leurs incursions épisodiques dans le secteur nord de l'Arménie turque étaient ressenties diversement par les habitants de la région, parfois comme héroïques, parsois comme inquiétantes. Des photos de ces volontaires ont été recueillies dans un livre intitulé Les Mémoires de Rouben Der Minassian, des clichés d'amateur qui nous montrent différents groupes de dix à douze hommes, affectant des poses souvent cocasses, un peu à la façon des équipes de football des années 1890, des moustachus à l'expression féroce, coissés de la toque de mouton du montagnard et ceints de cartouchières croisées sur la poitrine. Der Minassian sut l'un des premiers chess du mouvement de résistance, au même titre que les Kévork Chavoush, Aram de Moush et Andranik. Voici une photo de Der Minassian: il a vingt ou vingt-deux ans, il porte la toque de mouton, il pose devant un groupe de partisans, le genou à terre, brandissant une grenade. On trouve aussi dans ce livre d'innombrables récits d'embuscades et d'escapades, d'engagements avec des pelotons voire des compagnies turques, de chevauchées nocturnes et de traversées de rivières, de villages désendus et de trains pillés. « Aux abords du village de S., je donnai l'ordre aux habitants de se disperser, chacun pour soi; je me trouvai seul, à présent, avec mes vingt-deux hommes et Kévork mourant. Je fis le point de la situation et constatai que nous étions

bel et bien cernés dans un triangle sans issue. D'un côté, le village de B., grouillant de soldats; de l'autre, les eaux de l'Euphrate en crue. » Beaucoup de bravoure, de témérité et de jeunesse.

A l'origine, la constitution de ce corps de Volontaires avait répondu au souci d'attirer l'attention de l'Angleterre et de la France, les deux alliés, qui seraient bientôt si proches, dans les Dardanelles, mais qui, en attendant, restaient si loin. Cependant, ce sut surtout sur les Turcs, si méliants et en si mauvaise posture, qu'ils firent impression. En décembre 1914, alors que la folle expédition d'Enver vers le nord avait commencé à mal tourner, il arriva qu'une compagnie de Volontaires, retranchée au col de Kéri bloqué par la neige, réussit à retenir une division turque tout entière sussisamment de temps pour permettre à une division russe d'échapper à l'encerclement. Les journaux de la lointaine Europe ne dirent mot de l'affaire; ils s'intéressaient davantage à ce qui se passait sur le front occidental. Mais lorsque Enver, défait, fut rentré à Constantinople, le bruit commença à courir dans les cercles dirigeants turcs — et à l'ambassade d'Allemagne — que la cause principale de l'échec de l'offensive turque avait été le passage « en masse » des Arméniens turcs du côté russe. Et voici qu'un peu plus tard, vers la sin d'avril 1915, un incident se produisit en Turquie orientale, à Van, ville où l'élément arménien était prédominant.

Selon un témoin oculaire, l'Américaine Grace Knapp qui séjournait à Van auprès d'une mission sanitaire et qui écrivit par la suite un compte rendu développé des événements, le drame se noua peu après que le gouverneur général de la province de Van, Djevdet Bey, beau-frère d'Enver Pacha, fut rentré de la malheureuse campagne du Caucase. Tout d'abord, sous le prétexte de requérir leur collaboration, il s'assura des personnes de quatre leaders arméniens et les fit assassiner. Puis les troupes turques reçurent l'ordre de creuser un retran-

chement tout autour de la partie arménienne de la ville. « Le mardi 20 avril à 6 heures du matin, des soldats turcs essayèrent de s'emparer d'une villageoise qui se rendait à la ville en compagnic d'autres femmes, écrit Grace Knapp. Elle s'ensuit. Deux soldats arméniens survinrent et demandèrent aux Turcs ce qu'ils étaient en train de faire. Les Turcs ouvrirent le feu sur les deux hommes et les tuèrent. Puis, ce furent les soldats retranchés autour de la ville arménienne qui ouvrirent le feu à leur tour. Le siège avait commencé. » Du côté turc, on comptait quatre mille hommes et de l'artillerie. « Du côté arménien, on disposait de trois cents fusils pour environ mille cinq cents hommes entraînés... Ils se mirent à fabriquer des balles et des cartouches, » Les Arméniens de Van tinrent tête aux Turcs pendant cinq semaines, le temps que l'avance russe détourne d'eux l'attention. Mais entre-temps, les Turcs avaient massacré la plupart des Arméniens des villages environnants et avaient presque complètement détruit la ville arménienne de Van. « Il ne restera dans cette ville que des Turcs ou bien que des Arméniens », avait déclaré un jour Djevdet Bey. A Constantinople, où la presse étrangère et le corps diplomatique ne savaient pas grand-chose de ce qui se passait en Turquie orientale et ne s'y intéressaient guère, l'ambassade d'Allemagne câbla le message suivant à Berlin : « Le gouvernement nous a informé d'une attaque d'insurgés arméniens armés contre la population musulmane de la ville de Van. De nombreux musulmans ont été massacrés. Le gouvernement turc a été contraint de prendre les mesures nécessaires pour écraser l'insurrection. » L'équation du drame, dont les données avaient pu paraître aléatoires ou sans lien entre elles, était manifestement en passe d'être résolue.

« Un décret fut pris, aux termes duquel tous les Arméniens devraient être désarmés. Dans l'armée, les Arméniens furent retirés des unités combattantes et regroupés en bataillons de travail que l'on employa à la construction de fortifications et de routes. » Ce texte est extrait de ce qui constitue sans doute l'étude la plus complète sur le génocide des Arméniens, The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire, publié à Londres en 1916 sous la signature du vicomte James Bryce. Bryce, fort âgé en 1916, figure prestigieusc de la haute société britannique, avait derrière lui une carrière d'universitaire et d'homme d'Etat, ayant été à divers moments de sa vie professeur de droit civil à Oxford, ministre du Commerce, secrétaire d'État aux Affaires irlandaises, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, chancelier du duché de Lancastre et ambassadeur à Washington. Il avait été l'ami de Gladstone et avait fait l'ascension du mont Ararat. Son livre est une entreprise considérable : près de six cents pages de récits ponctuels et de témoignages oculaires. La composition de l'ouvrage n'est pas l'œuvre de Bryce mais d'un jeune diplômé d'Oxford. « J'eus la chance, écrit Bryce dans une note liminaire, de m'assurer la collaboration d'un jeune historien de grand mérite, M. Arnold J. Toynbee, ancien élève du Balliol College d'Oxford. Il a mené à bien l'examen critique et la mise en ordre des documents rassemblés. » Le profese seur Toynbee a aujourd'hui plusieurs années de plus que Brycen 1916 et son prestige n'est pas moindre. Poursuivons la lecture de leur ouvrage: « Le désarmement de la population civile fut confié aux autorités locales et dans chaque centre administratif s'instaura le règne de la terreur. Les autorités exigèrent la livraison d'un nombre défini d'armes. Ceux qui n'étaient pas en mesure d'en livrer furent soumis à des tortures souvent diaboliques; ceux qui parvinrent à s'en procurer en les achetant à leurs voisins musulmans ou par tout autre moyen afin de satisfaire aux exigences des autorités, furent jetés en prison pour complot contre l'État. Il n'y avait que peu d'hommes jeunes parmi eux car la plupart des jeunes gens avaient été mobilisés. »

D'un Appel adressé en Amérique le 13 décembre 1915 par un professeur au collège de X, nous extrayons le passage suivant : « Les personnes soupçonnées [de détenir des armes] furent arrêtées et conduites au siège de l'administration où elles furent soumiscs aux tortures les plus cruelles. Le plus souvent, une fois ligotées, on leur frappait la plante des pieds à coups de bâton jusqu'à la perte de conscience. Parfois, on leur versait de l'eau bouillante sur les pieds pour aviver la souffrance duc à la bastonnade... Cette torture provoqua la mort d'au moins deux hommes de notre ville... Ils amenèrent le forgeron au siège de l'administration. Là, ils le ligotèrent, et quatre brutes lui remplirent la bouche d'ordure avant de le battre avec des verges sur tout le corps jusqu'à ce qu'il perde conscience. Dès qu'il reprenait conscience, ils recommençaient... Nous apprimes par la suite que la raison pour laquelle on avait ainsi torturé cet homme était qu'on l'avait vu couler un poids de 16 livres que nous lui avions commandé pour la démonstration sportive annuelle du collège. L'homme qui l'avait vu faire avait rapporté à la police qu'il fabriquait des bombes.

Récit d'une Arménienne partie de C.: « Les fonctionnaires tures fouillèrent les églises et les écoles arméniennes de G., H., C., AQ., AR., AS. et des villages environnants mais n'y trouvèrent aucun objet répréhensible... Après cela, dans la ville de C., ils arrêtèrent les personnes suivantes : le profes-

seur B., M. H. et son frère J... ainsi que de nombreuses autres, tant jeunes que vieilles... Ils les conduisirent chez l'agha V., les dévêtirent l'un après l'autre et leur donnèrent trois cents coups de fouet sur le dos, lorsqu'ils tombaient évanouis, ils les jetaient dans une étable et attendaient qu'ils soient revenus à eux pour les battre à nouveau... Après avoir battu T. Effendi de H. et lui avoir arraché les ongles et la chair des mains et des pieds, ils lui lièrent les bras et le tirèrent au bout d'une cordc jusqu'à C. où ils le mirent en prison. »

Récit d'un résident étranger de nationalité allemande : « Je fus appelé un jour dans une maison où je vis un drap qui provenait de la prison et qu'on avait envoyé au lavage. Cc drap était couvert de sang et lacéré. On me montra également des vêtements trempés et excessivement maculés. Je ne comprenais pas ce qu'ils avaient bien pu faire aux prisonniers, mais j'eus bientôt le fin mot de l'histoire grâce à deux personnes de toute confiance qui furent pour une part témoins

de la chose.

« Le prisonnier est placé dans une pièce, avec deux gendarmes de chaque côté... qui lui administrent la bastonnade, chacun à son tour, aussi longtemps qu'ils en ont la force. A l'époque romaine, on n'administrait jamais plus de quarante coups; mais là, deux cents, trois cents, cinq cents et mêmc huit cents coups. Les pieds enslent, puis éclatent et le sang jaillit... Le jour suivant, ou plus exactement, la nuit suivante, car tous ces mauvais traitements sont appliqués pendant la nuit... on recommence la bastonnade en dépit des blessures des pieds... Je me trouvais alors à R., mais dans cette prison, il n'y avait pas moins de trente prisonniers, qui tous avaient les pieds dans un tel état qu'il fallut les amputer... Un jeune homme est mort sous les coups en moins de cinq minutes. »

Ces récits extraits de l'ouvrage de Bryce et Toynbee sont pris au hasard. Ils ne présentent en tout cas pas de caractère plus sensationnel que les quelque cent cinquante documents reproduits dans le livre et dont la plupart « proviennent de témoins impartiaux qui résidaient en Turquie d'Asie ou qui

s'y trouvaient de passage au moment où ces événements se déroulaient et qui ont eu la possibilité de les observer. »

Une autre voix encore nous parvient de cette époque, celle d'Henry Morgenthau, ambassadeur des États-Unis en Turquie pendant les premières années de la guerre, qui publia ses souvenirs en 1918. En voici quelques passages : « Au début de 1915, les soldats arméniens de l'armée turque furent ravalés à un statut inférieur. Jusque-là, la plupart d'entre eux avaient été des combattants; à présent, on les dépouillait de leurs armes et on les transformait en ouvriers... terrassiers et bêtes de somme... Ils passaient presque tout leur temps dehors, et dormaient à même le sol... On les nourrissait à peine et s'ils

tombaient malades, on les abandonnait sur place... « Je ne relaterai qu'un simple épisode qui figurait dans le rapport d'un de nos consuls et qui fait maintenant partie des archives du département d'État. Au début de juillet, deux mille améles arméniens (mot par lequel les Turcs désignent les soldats ramenés à la condition d'ouvriers) furent expédiés d'Harpout pour construire des routes. Les Arméniens de cette ville comprirent ce que cela signifiait et tentèrent de fléchir l'administrateur local. Mais ce fonctionnaire assura qu'il ne serait fait aucun mal à ces hommes et alla jusqu'à faire appel à un missionnaire allemand, M. Ehemann, pour calmer les alarmes des Arméniens; il donna à ce monsieur sa parole d'honneur que les ex-soldats seraient protégés... Malgré cela, ces deux mille hommes furent pratiquement tous massacrés et leurs corps jetés dans des grottes... Quelques jours plus tard, un autre contingent de deux mille hommes fut expédié à Diyarbakir. Si l'on envoyait ainsi ces hommes dans la campagne, c'était à seule fin de pouvoir les massacrer. Pour leur ôter toute force de résistance, ... ces malheureuses créatures furent systématiquement assamées. Des représentants de l'administration partirent en avant prévenir les Kurdes que la caravane approchait... Ce ne furent pas seulement les hommes

des tribus kurdes qui fondirent sur cette colonne affamée et affaiblie mais aussi les femmes, armées de couteaux de bouchers, afin de se procurer ce mérite que confère, aux yeux d'Allah, le meurtre d'un chrétien. »

Une photographie de l'ambassadeur Morgenthau figure sur la couverture de son livre : un mince et élégant diplomate frisant la soixantaine, respirant une probité très XIX^e siècle et avec la même calvitic et les mêmes lunettes sans monture auxquelles nous a familiarisés son fils Henry Morgenthau Jr. qui fut secrétaire au Trésor sous la présidence de Franklin Roosevelt. Mais poursuivons le récit de l'ambassadeur :

« Et pourtant de tels événements ne constituaient pas encore ce que les journaux de l'époque devaient désigner communément sous l'expression d'atrocités d'Arménie; ils n'étaient que les étapes préparatoires de la destruction de la race arménienne. Les Jeunes Turcs se révélèrent plus ingénieux que leur prédécesseur Abdoul-Hamid... Au lieu de massacrer purement et simplement la population arménienne, ils décidèrent cette fois de la déporter. Au sud et au sud-est de l'empire ottoman, s'étendent le désert de Syrie et la vallée de Mésopotamie... terre aride et désolée, dépourvue de villes et d'agglomérations et de toute forme de vic, peuplée seulement de quelques rares tribus de Bédouins cruels et fanatiques... Le gouvernement central annonça son intention de rassembler les deux millions d'Arméniens résidant dans les différentes parties de l'empire et de les conduire dans cette contrée sinistre et inhospitalière. »

Revenons à l'étude de Bryce et Toynbee : « Le 8 avril 1915, s'ouvrit la phase finale, et la même méthode... fut appliquée à toutes les localités arméniennes de l'empire ottoman, les unes après les autres. A une certaine date (et la succession des dates est significative), le crieur public parcourait les rues pour annoncer que tous les Arméniens mâles devaient se présenter immédiatement au bâtiment administratif... Les hommes

arrivaient en vêtements de travail, laissant leurs boutiques ou leurs ateliers ouverts, abandonnant leur charrue dans les champs et leurs troupeaux dans la montagne. A peine arrivés, on les jetait en prison saus explication aucune; on les gardait là un jour ou deux, puis on les mettait en marche par fournées, liés les uns aux autres, en direction du sud ou du sud-est. Ils partaient, leur disait-on, pour un long voyage — vers Mossoul ou peut-être vers Bagdad... Ils n'avaient même pas dit adieu à leur famille... Mais ils n'avaient guère le temps de s'attendrir sur leur sort, car au premier endroit un peu isolé que traversait la route, on les massacrait...

a Après que les Arméniens mâles avaient été ainsi conviés à la mort, il s'écoulait en général et dans quelque localité que ce soit, un intervalle de quelques jours avant que le crieur ne parcoure à nouveau les rues pour inviter tous les Arméniens restants à se préparer à la déportation tandis que le même ordre était placardé sur les murs. Il s'appliquait en fait aux femmes et aux enfants et à ce maigre reliquat d'hommes qui, pour des raisons de maladie, d'infirmité ou d'âge, avaient

échappé au destin assigné à leur sexe...

« Sclon la fiction officielle, ce bannissement n'était que temporaire et on leur interdisait donc de vendre leurs biens ou leurs stocks. L'État apposait ses scellés sur les maisons, les terres ou les marchandises ainsi abandonnées, " afin de les protéger en vue du retour de leurs propriétaires "; mais, bien souvent, avant même que ces légitimes propriétaires ne se soient mis en route, ils pouvaient voir leurs biens... libéralement distribués par les autorités à des nouveaux venus musulmans, que l'on avait rassemblés dans le voisinage pour qu'ils soient prêts à prendre la place des Arméniens. »

Dans certaines régions, notamment dans certaines agglomérations de la province de Bitlis, on ne sc donna même pas la peine de simuler la déportation; on massacra tout simple-

ment la plupart des habitants.

Déclaration d'un témoin oculaire allemand... communiquée par le Comité américain pour le Secours aux Arméniens et aux Syriens : « A Harpout et Mezré, la population a eu à subir de terribles tortures. On leur a arraché les sourcils, coupé les seins, arraché les ongles; les tortionnaires leurs tranchaient les pieds ou bien leur enfonçaient des clous dans la plante, exactement comme on ferre les chevaux. Tout cela s'accomplit de nuit et afin que les autres gens ne puissent entendre les cris de souffrance, les prisons sont entourées de soldats qui battent le tambour et soufflent dans des sissets... Harpout est devenu le cimetière des Arméniens. »

Les souffrances des déportés étaient d'un autre ordre.

Récit de Fraulein M. (une Suissesse résidant en Turquie) daté du 16 novembre 1915: « Je rentre à l'instant d'une randonnée à cheval à travers la plaine de Baghtché-Osmanie. où des milliers d'exilés gisent dans les champs et sur les routes, sans le moindre abri et totalement à la merci de toutes les sortes de brigands. La nuit dernière, vers minuit, un petit campement a été brusquement attaqué. Il regroupait de cinquante à soixante personnes. J'y ai trouvé des hommes et des femmes grièvement blessés, des corps éventrés, des crânes éclatés et d'horribles blessures au couteau... Dans un autre camp, nous trouvâmes de trente à quarante mille Arméniens. Nous avions du pain à leur distribucr. Désespérés et à demi morts de faim, ils se précipitaient dessus... J'en ai vu souvent qui s'écroulaient sous leur fardeau, mais les soldats continuaient à les pousser en avant à coups de crosse et parsois même à la pointe de la baïonnette. J'ai pansé des plaies ouvertes sur des femmes qui avaient reçu des coups de baïonnette. »

Récit de Fraulcin O. (une autre Suissesse) à la suite d'une visite au camp d'exilés de Mamouret le 26 novembre 1915 : « Nous avons vu des milliers de minuscules tentes basses, faites d'un tissu léger. Une foule innombrable de gens de tous âges... qui nous regardaient tantôt avec surprise, tantôt avec l'indifférence du désespoir. Un groupe de femmes et d'enfants affamés et implorants était sur nos talons : " Hanoum! du pain! Hanoum, j'ai faim! "... Bientôt, ce fut une immense procession qui s'ébranla. Les plus mal en point restaient à la traîne (d'autres gisaient déjà dans les tombes fraîchement creusées). »

Récit de Fraulein M. à la suite d'une visite au camp d'exilés de Islohia le 1" décembre 1915: « Il avait plu pendant trois jours et trois nuits... Beaucoup de semmes avaient les pieds gelés; ils étaient presque noirs et bons pour l'amputation. Les plaintes et les sanglots étaient horribles à entendre... J'avais vu bien des détresses auparavant, mais les scènes que j'ai vues ici désient toute description. Une semme toute frêle, assise au bord de la route avec sa literie sur le dos et un petit bébé attaché par-dessus, tenait dans ses bras un ensant de deux ans aux yeux éteints, respirant à peine... L'ordure répandue à l'intérieur et autour de ces tentes était indescriptible. En une seule journée, le groupe chargé des enterrements avait mis en terre pas moins de 580 personnes.

Le chemin de fer Berlin-Bagdad, cette entreprise conjointe germano-turque, n'était que partiellement achevé et la section anatolienne partait des abords de Constantinople en direction du sud-est et atteignait Alep, en bordure du désert de Syrie; mais la ligne était interrompue au niveau des chaînes taurique et amanienne. C'est en juin 1915 que l'on commença à utiliser le chemin de fer pour déporter les Arméniens. On les chargeait dans des wagons à bestiaux jusqu'au terminus de la ligne, on leur faisait traverser la montagne à pied, puis on les rembarquait dans des trains jusqu'à Alep. En raison du manque de locomotives et de wagons à bestiaux, et des mouvements de troupes qui utilisaient cette même petite ligne, on arrêtait souvent les déportés en chemin et on les obligeait à attendre le long de la voie durant des semaines qu'on leur trouve un nouveau moyen de transport.

Récit de voyage... d'un médecin de nationalité étrangère ayant résidé dix ans en Turquie: « J'avais beau m'être préparé au spectacle qui m'attendait à la première gare importante, ce n'en fut pas moins un choc. Il y avait là un millier de gens ou davantage, entassés autour de la gare et de longues files de bétaillères bourrées d'êtres humains serrés à en étouffer. C'était ma première vision réelle de la déportation des Arméniens... Il n'y avait ni confusion, ni gémissements ni cris; seulement une masse soumise, écrasée, morne, désespérée, au-

delà des larmes... A la gare de K., alors que je regardai en direction de la rivière, j'entendis le commandant turc dire : "Oui, j'en ai ici trente mille sous ma responsabilité." Je suivis des yeux la rivière aussi loin que je pus et ce n'était qu'un amas ininterrompu de tentes improvisées à l'aide de couvertures. »

Lettre d'un voyageur américain... datée du 22 novembre 1915: « Nous croisions des trains qui se succédaient, bondés, bourrés de ces pauvres gens que l'on emmenait... A chaque arrêt, nous nous trouvions le long d'un de ces trains. Ils étaient formés de wagons à bestiaux et dans chacun d'eux, derrière les barreaux des étroites fenêtres, des visages d'enfants nous regardaient. [A l'un de ces arrêts] les Arméniens nous dirent qu'ils étaient dans ces wagons depuis trois jours sans rien à manger. Les Turcs les empêchaient d'acheter de la nourriture... Dans l'un de ces wagons bondés, une femme avait accouché de jumcaux, mais à la traversée d'une rivière, elle avait jeté les deux nouveau-nés dans l'eau, avant de s'y icter elle-même... Il y avait un officier allemand dans le même train que nous et je lui demandai si l'Allemagne avait quelque chose à voir avec cette déportation, car il me semblait qu'on n'avait jamais rien fait d'aussi brutal. Il me répondit : " On ne peut rien objecter au fait d'envoyer en exil les gens d'une certaine race; c'est seulement la façon dont les Turcs s'y prennent qui est mauvaise "».

Rapport du Dr D. daté du 8 septembre 1915: « A P., on fait camper les exilés dans les champs. On ne leur fournit aucune protection... J'ignore le nombre des décès...

« La police joue sans cesse du fouet et de la matraque, sans égard pour les femmes et les enfants... Dans la gare, des gens voulurent conduire à l'hôpital une femme de leurs amis qui souffrait d'une fracture du fémur. Survint un commissaire de police qui leur donna l'ordre de la ramener dans le wagon... On prétend que les familles des militaires... sont exemptées de la déportation mais on ne compte plus les cas où on les emmène avec les autres. Ces hommes sont, dans l'armée turque, des soldats aussi loyaux que les autres et leur famille... est déportée de cette façon inhumaine. »

Lettre du Dr E. datée du 27 octobre 1915 : « A moins d'un kilomètre de la gare, je découvris deux vieilles femmes qui se traînaient sur les mains et sur les genoux, trop faibles pour marcher; on les avait transportées dans un chariot qui devait les conduire jusqu'à un village, mais à peine hors de vue des gendarmes, le conducteur les avait déposées dans un champ avant de s'éloigner au galop... Elles s'attendaient à mourir de faim et nous ne voyions pas, en effet, ce qu'elles pouvaient espérer d'autre. Quelques kilomètres plus loin, nous vîmes un petit tas de mottes... et tout à côté, un paquet de chiffons mêlés à des ossements d'enfant. Le crâne, encore couvert de cheveux, gisait à deux pas de là. Il était clair qu'on avait dû enterrer cet enfant à la hâte et que des chiens avaient déterré le corps pour le dévorer. Le même jour, nous découvrimes un autre cadavre le long de la route, celui d'une vieille femme, enveloppé dans une couverture en loques - et puis une semme d'une quarantaine d'années assise toute seule au bord de la route, à des kilomètres de toute ville ou de tout village; ses pieds nus étaient tout enslés, son pouls battait à peine et, maniscstement solle de terreur et de froid, elle marmonnait quelque chose où il était question des Turcs qui allaient revenir l'égorger et des siens qui l'avaient abandonnée derrière eux... »

Tandis qu'on exterminait ainsi les Arméniens par la faim ou par les armes, que faisaient donc les grandes puissances, et en particulier l'Angleterre et la France, dont les activistes arméniens avaient tant espéré attirer l'attention? Les Alliés, apparemment, étaient plongés jusqu'au cou dans la guerre. La campagne des Dardanelles était au point mort. L'ambassadeur Morgenthau écrit : « Lorsque, finalement, il fut établi que... les amis traditionnels de l'Arménie, la Grande-Bretagne, la France et la Russie, ne pouvaient rien faire pour soulager les souffrances de ce peuple, le masque ne tarda pas à tomber. En avril, on me retira soudain le privilège d'utiliser le chiffre

pour communiquer avec les consuls américains. Le courrier fut soumis à la censure la plus rigoureuse. La seule interprétation possible de telles mesures c'était qu'il se déroulait en Asie Mineure des événements que les autorités étaient déterminées à dissimuler. »

Pendant l'été et le printemps de 1915, au plus fort des déportations, les principales présences étrangères à Constantinople étaient celles de Morgenthau et du baron Hans von Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne. Wangenheim, diplomate de carrière, se donnait pour principale mission de maintenir la Turquie en guerre et s'attachait donc avant tout à ne pas offenser les leaders Jeunes Turcs. En général, il répercutait sur Berlin sans aucun commentaire les déclarations du gouvernement turc selon lesquelles il ne se passait rien de bien grave dans les provinces arméniennes, les récits de massacres étaient exagérés et, pour autant qu'il y ait eu des problèmes, ils avaient été provoqués par l'esprit de rébellion des Arméniens. Et lorsqu'en juin Talaat Pacha eut reconnu devant un fonctionnaire de l'ambassade d'Allemagne que les déportations massives n'avaient pas pour seules raisons des « nécessités militaires » (comme on l'avait prétendu jusqu'alors), Wangenheim envoya à Berlin une note où on lisait ceci : « Talant Bey... a déclaré ouvertement que la Porte souhaitait profiter de l'occasion offerte par la guerre pour procéder au nettoyage en grand de ses ennemis intérieurs sans être gênée par une intervention diplomatique étrangère. » Le 7 juillet, il soulignait à nouveau le fait que les méthodes utilisées pour la déportation des Arméniens « montraient que le gouvernement avait réellement pour but l'extermination de la population arménienne de l'empire ottoman ». Il semble que l'une de ses plus énergiques protestations soit contenue dans un mémorandum adressé au grand vizir alors que les déportations se poursuivaient depuis plus de trois mois. Il y déplore la mauvaise impression causée à l'étranger et, dans une sorte de post-scriptum, il demande aux Turcs de prendre en considération « les intérêts multiples du commerce allemand et des institutions allemandes de bienfaisance dans les régions

où s'effectue actuellement l'expulsion des Arméniens ».

Dans cette même période, Morgenthau avait manifestement des préoccupations différentes et se comportait avec un sens moins aigu de la correction diplomatique et même avec une réelle largeur d'esprit. « Deux missionnaires s'étaient adressés à moi, écrit-il, pour me communiquer tous les détails des événements terrifiants de Konia. Ayant écouté leurs récits, je ne pus me retenir de me rendre immédiatement auprès de Talaat... Je me mis à lui parler des Arméniens de Konia. Mais à peine avais-je commencé qu'il prit une attitude belliqueuse. Son regard s'enflamma, il serra les dents et, se penchant vers moi, il me jeta: " Est-ce que ce sont des Américains?" Puis il reprit...: " Il ne faut pas faire confiance aux Arméniens. De plus, la façon dont nous agissons envers eux ne concerne en rien les États-Unis." »

Et le Récit de Morgenthau poursuit : « Je trouve dans mon journal à la date du 3 août que " Talaat est celui qui désire anéantir les malheureux Arméniens". Il m'a dit que le parti Union et Progrès avait étudié la question en détail et que la politique suivie alors était celle qui avait été adoptée officiellement... " Et d'ailleurs, pourquoi vous intéressez-vous tant aux Arméniens? me dit-il un autre jour. Vous êtes juif, ces gens sont chrétiens. Les musulmans et les juifs ont toujours vécu en harmonic. Ici, nous traitons bien les juifs. De quoi avez-vous à vous plaindre? "

« — Vous ne semblez pas vous rendre compte, répondisje, que je ne suis pas ici en tant que juif mais en tant qu'ambassadeur des États-Unis...

« — Les Américains aussi, nous les traitons très bien, dit Talaat, je ne vois pas de quoi vous pourriez vous plaindre. " »

Morgenthau eut de nombreuses entrevues avec les leaders Jeunes Turcs et tout spécialement avec Talaat, le ministre de l'Intérieur, qu'il considérait comme la personnalité montante du gouvernement : « C'était comme si j'avais parlé à un mur... " Ces gens, disait-il, ont refusé de rendre les armes quand nous le leur avons ordonné. Ils se sont opposés à nous à Van et à Zeitoun et ils ont aidé les Russes. La seule façon de nous protéger d'eux durablement, c'est précisément de les déporter.

- « A supposer qu'un petit nombre d'Arménicns vous aient effectivement trahis, objectai-je, est-ce une raison pour détruire une population tout entière? Est-ce une excuse pour faire souffrir des femmes et des enfants innocents?
- « C'est inévitable ", répondit Talaat. Remarque révélatrice, moins cependant que celle-ci, qu'il devait faire plus tard à un journaliste du Berliner Tageblatt qui lui posait la même question : " On nous a reproché, déclara-t-il selon ce journaliste, de ne faire aucune distinction parmi les Arméniens entre les innocents et les coupables; mais c'est absolument impossible, étant donné que ccux qui sont innocents aujour-d'hui peuvent être coupables demain..."
- " Je passais de longs moments à contester ce raisonnement et d'autres de la même eau. " Ne vous donnez donc pas tant de peine, me répondait Talaat. Nous nous sommes déjà débarrassés des trois quarts des Arméniens; il n'y en a plus un seul à Bitlis, à Van, ni à Erzurum. Et la haine entre les Tures et les Arméniens a maintenant atteint une telle intensité qu'il nous faut aller jusqu'au bout. Sinon, ils prépareront leur revanche..."
- « L'attitude de Talaat à l'égard des Arméniens peut se résumer dans cette vantardisc prononcée en privé : " J'ai fait davantage en trois mois pour résoudre le problème arménien qu'Abdoul-Hamid en trente ans! " »

Morgenthau tenta également de faire pression sur les Turcs par l'entremise de l'ambassadcur d'Allemagne : « Dès que parvinrent à Constantinople les premiers récits des massacres, je me dis que la façon la plus pratique de faire cesser ces atrocités serait d'obtenir des représentants diplomatiques de tous les pays qu'ils lancent un appel conjoint au gouvernement ottoman.

« Vers la fin de mars, je fis une démarche à cet effet auprès de Wangenheim. Son antipathie pour les Arméniens se manifesta immédiatement. Il se mit à les décrier en termes excessifs... " Les Arméniens, me dit-il, sc sont conduits au cours de cette guerre en ennemis des Turcs. Il est clair que les deux peuples ne pourront jamais cohabiter dans le même pays. Les Américains devraient en emmener quelques-uns aux États-Unis et nous autres Allemands, nous en enverrions en Pologne en échange de juifs que nous installerions dans les provinces arméniennes, à condition bien entendu qu'ils renoncent à leurs projets sionistes. "

« Malgré mes instances, exceptionnellement pressantes, l'ambassadeur renouvela son refus de venir en aide aux Arméniens. Le 4 juillet, toutefois, Wangenheim présenta une note protocolaire de protestation, mais ce n'est pas à Talaat ni à Enver, les sculs hommes qui eussent quelque autorité, qu'il s'adressa; c'est au grand vizir, qui n'était qu'une ombre... Le seul objet de cette démarche était de dégager officiellement la responsabilité de l'Allemagne... Mais si dur que se soit montré Wangenheim, il n'était pourtant pas aussi implacable envers les Arméniens que l'attaché naval allemand à Constantinople, Humann...

" J'ai passé en Turquic la plus grande partie de ma vie, me dit-il, et je connais les Arméniens. Je sais aussi que Turcs et Arméniens ne peuvent cohabiter dans ce pays. Il faut que l'une des deux races s'en aille. Et je ne reprocherai pas aux Turcs le traitement qu'ils infligent aux Arméniens. Je pense qu'il se justifie pleinement. Que la nation la plus faible

succombe. " »

Les déportations se poursuivirent pendant la plus grande partie de 1915. De très nombreux témoignages oculaires permettent d'établir que les premiers convois partirent de la ville de Zeitoun, dans la montagne arménienne de Cilicie, le 8 avril 1915 (soit près de deux semaines avant la prétendue provocation qu'aurait été la « révolte » de Van) et qu'ensuite, des flux réguliers de déportés s'écoulèrent des divers pôles arméniens de l'empire ottoman en direction du sud et du désert. Selon l'étude de Bryce et Toynbee, il n'existe aucune indica-

tion que ce mouvement ait cessé, fût-ce temporairement, avant le 6 novembre 1915 : « A cette date, une directive de Constantinople parvint aux autorités locales, du moins dans la plaine de Cilicie, leur enjoignant de s'abstenir de nouvelles déportations; mais elle ne s'appliquait qu'à la population arménienne restée sur place; les masses d'exilés en provenance du nord et du nord-ouest et que l'on convoyait si péniblement à travers les barrières du Taurus et de la chaîne amanienne, furent acheminées sans remords jusqu'au terme de leur voyage.» Ce qui signifiait soit le bord de la route soit le désert désolé du sud où — par exemple à côté du village paludéen de Derel-Zor, pratiquement inhabité — fit son apparition une institution promise au xxe siècle à un si grand avenir et empruntée à la pratique des Espagnols à Cuba en 1896 ainsi qu'à celle des Anglais durant la guerre des Boers : le camp de concentration.

Durant une première phase, on avait commencé par mobiliser les Arméniens mâles dans l'armée avant de les désarmer pour les constituer en bataillons de travail et de les massacrer, tandis qu'on désarmait également les hommes restés dans les villes et les villages, pour les jeter en prison et les torturer, puis les faire tuer par les gendarmes ou les emmener au massacre chez les Kurdes. Dans la seconde phase, le reste de la population arménienne, c'est-à-dire essentiellement des femmes, des enfants et des vieillards avait été soit expédié dans des wagons à bestiaux par le chemin de fer Berlin-Bagdad, soit emmené à pied vers le sud, à travers les montagnes.

On lit dans la relation de Bryce et Toynbee: « Dès qu'ils avaient quitté les abords des villes, les déportés n'étaient jamais à l'abri des brutalités ou des exactions. Lorsqu'ils traversaient les régions cultivées, les paysans musulmans s'assemblaient sur leur passage pour les dépouiller, et les gendarmes [chargés de les convoyer] se faisaient les complices de ces violences... Lorsqu'ils arrivaient dans un village, on les exhibait comme des esclaves sur une place... Et les paysans musulmans étaient autorisés à venir les examiner et à faire leur choix parmi eux... Les gendarmes étaient les premiers à se servir...

« La montagne les exposait à des violences pires encore, car là, ils se heurtaient à des bandes de " chettis " et aux Kurdes. Les " chettis " étaient des brigands qui se recrutaient dans les prisons d'État... Lorsque les Kurdes et les " chettis " attaquaient les convois, les gendarmes fraternisaient avec eux et leur obéissaient...

« Selon son caprice, le Kurde sabrait la femme ou bien l'entraînait avec lui dans les montagnes... Mais, tandis que les rangs s'éclaircissaient, ceux qui restaient devaient poursuivre leur marche. Et à mesure que leurs souffrances devenaient plus insupportables, la cruauté des gendarmes à leur égard s'exacerbait... La traversée des rivières, et en particulier de l'Euphrate était toujours l'occasion d'un assassinat en grand. On entraînait les femmes et les enfants dans l'eau et on les mitraillait tandis qu'ils se débattaient.

« Les derniers survivants arrivaient souvent nus à Alep. ... [D'autres] furent transportés par rail... A Bozanti, terminus de la ligne à l'ouest du Taurus, puis à Osmania, Mamouret, Islohia et Kotma... s'étendaient des camps de concentration immenses et incroyablement malsains, dans lesquels on gardait les exilés en attente pendant des mois et ils mouraient littéralement par milliers de faim, de froid et d'épidémies. »

La troisième phase commença lorsque les Arméniens qui subsistaient atteignirent Alep, puisque Alep était le point de convergence de tous les convois. Mais ceux qui avaient survécu à la déportation durent se remettre en marche, vers

le sud-est, vers l'intérieur du désert de Syrie.

On lit dans L'Arménie et le Proche-Orient de Fridtjof Nansen, haut-commissaire aux réfugiés de la Société des Nations, publié en 1928 : « A Meskne, sur l'Euphrate, à l'est d'Alep, où l'on fit mourir les Arméniens de faim dans un des principaux camps de concentration, les statistiques turques font état de 55 000 personnes enterrées. On estime que pendant l'année 1915, 60 000 personnes furent expédiées à Derel-Zor, sur l'Euphrate et que la majorité d'entre elles ont disparu. Le 15 avril 1916, on fit partir 19 000 déportés pour Mossoul, à trois cents kilomètres de là, à travers le désert;

il n'en arriva que 2500. En route, des femmes et des jeunes filles avaient été vendues aux Bédouins; le reste était mort de faim et de soif. En juillet 1916, on envoya 20000 déportés à Der-el-Zor; huit semaines plus tard, selon le témoignage d'un officier allemand, il ne restait plus que quelques artisans. »

En 1912, le patriarcat arménien de Constantinople avait estimé la population arménienne de Turquie à deux millions cent mille âmes. On considère ce chiffre comme plutôt élevé, le patriarcat ayant traditionnellement tendance à gonfler les effectifs de ses fidèles. Après la guerre, les Turcs firent connaître leurs propres statistiques d'avant la déportation qui faisaient état de un million cent mille Arméniens, chiffre invraisemblablement faible. Selon plusieurs institutions religieuses ou humanitaires qui ont examiné la situation, le nombre des Arméniens qui vivaient en Turquie avant la guerre se situe quelque part entre les deux chiffres. C'est ainsi que le Comité américain pour le secours aux Arméniens et aux Syriens estimait en 1916 qu'ils étaient au nombre de un million huit cent mille. Or, en 1916, selon les statistiques, on comptait environ cent cinquante mille Arméniens à Constantinople et à Smyrne qui, du fait de leur présence trop manifeste, n'avaient pas pu être déportés; quelque cent quatre-vingt-cinq mille de la province de Van qui avaient accompagné l'armée russe d'invasion lorsqu'elle s'était repliée sur le Caucase en 1915; et approximativement huit cent mille, moribonds pour la plupart, qui furent découverts par les organismes de secours dans les camps de concentration du désert ou d'ailleurs en Turquie.

Il est donc possible de dire, sans trop d'imprécision ni d'invraisemblance, que les massacres et les déportations de 1915-16 ont fait disparaître près d'un million d'Arméniens, plus de la moitié de la population arménienne de Turquie, soit abattus immédiatement par la police ou les soldats, soit massacrés un peu plus tard au bord des routes, soit tués par les marches forcées, par la faim, par la maladie, ou par les conditions qui régnaient dans les camps.

Le 31 août 1915, Talaat Pacha déclarait à ses alliés allemands : « La question arménienne n'existe plus 1. »

^{1.} En français dans le texte.

Qu'allait-on faire d'une telle histoire? J'entends le mot « faire » au sens de « façonner » ou de « créer »; ou, peut-être dans le cas présent, de « re-créer », car il était aussi vain d'affirmer que cette histoire arménienne n'avait encore rien engendré — ni mythe, ni rêve — que de prétendre que les Arméniens ou le reste du monde en ont tiré un profit quelconque. Qui pourrait dire que de s'apitoyer sur soi-même ait servi à quelque chose? Ou bien que la colère ait été secourable ou créatrice? — cette colère particulière des Arméniens, parfois sauvage et infantile, comme dans le cas de Sarkis et de ses semblables, que le Turc transmué en démon par tout un ensemble de mythes, tient au ventre comme un charbon brûlant; et parfois rentrée et dissimulée, comme, je le suppose, chez les hommes du genre de mon père, que le meurtre de leurs aïeux, parfois transmués en Christ par les mêmes mythes, ronge d'une telle souffrance et d'une telle mortification qu'ils ne peuvent jamais le regarder en face.

Mais, d'un autre côté, était-il, en fin de compte, possible à un citoyen du xxe siècle, ce siècle de génocides, de bains de sang, de bombardements au napalm et d'interrogatoires policiers, de trouver une signification particulière à tel cas de terreur politique et d'assassinat en masse plutôt qu'à tel autre; à tel cas de génocide plutôt qu'à tel autre (plus petit? plus grand?)? Et s'il était finalement plus approprié, plus utile d'adopter le réalisme de l'époque et de dire, avec la grave

modestie de qui a découvert une vérité essentielle qui ne lui coûte rien : ainsi va la vie. Ce sont bien là les réalités de la vie et de la condition humaine, sa trame universelle de misère et de souffrance. L'assassinat en masse et la torture n'ont-ils pas toujours existé?

Nulle peine pour l'ame à crier « Non! » à tout accord un peu vite donné à une telle conception, car l'âme, et en particulier l'âme nourrie à l'américaine, est notoirement pleine d'espérance et d'idéalisme; elle se complaît à la vision positive et optimiste de l'Ascension et répugne à se concentrer sur la Crucifixion. Mais, dans le cas présent, c'est aussi notre raison qui répond « Non! » Car s'il y a des exceptions, des ombres et des passages sombres dans l'histoire qui interdisent de formuler une loi générale. il n'en semble pas moins généralement faux que la vie soit « ainsi », ou que la torture et le meurtre aient « toujours » existé comme à notre époque. C'est en tout cas faux en ce qui concerne l'ampleur et le caractère délibéré du meurtre.

Les auteurs qui, comme Hannah Arendt, se sont penchés sérieusement sur l'épidémiologie de la violence moderne ont traité amplement et valablement du développement de la violence de masse qui s'est produit au xxº siècle, lorsque l'énergie engendrée par la technocratie et la mentalité technocratique est venue renforcer les vieilles tendances de l'homme à l'agression et au meurtre. Comme le fait remarquer Hannah Arendt, c'est la banalisation, principe de fonctionnement de toute bureaucratie évoluée, qui a rendu possible l'envergure même qu'a revêtue l'extermination des Juiss en Allemagne, et non pas je ne sais quelle exacerbation de la malignité inhérente à l'espèce humaine.

Il y a des raisons de croire que cette combinaison de la technologie moderne et de l'assassinat politique de masse s'est manifestée pour la première fois dans le cas des Turcs et des Arméniens. Car, s'il est bien aventureux de fixer la date et le lieu où s'est inauguré un tel phénomène, on peut du moins affirmer que les massacres et les déportations des Arméniens constituent l'un des premiers exemples, et le plus important, du recours à la technique et aux moyens de communication modernes pour mettre en œuvre la violence politique.

Il est certain, en effet, que la production — ou l'orchestration, si l'on préfère - du génocide arménien reposait entièrement sur les ressources, imparfaitement utilisées mais clairement perçues, dont dispose l'État moderne pour sc restructurer politiquement grâce à l'énergie libérée par la technique. Par la suite, bien entendu, l'Allemagne d'Hitler devait perfectionner le procédé de la déportation par chemin de fer et mettre au point la chambre à gaz et le four crématoire, tandis que la Russie de Lénine et de Staline poussait plus loin l'institution du camp de concentration et de la surveillance secrète — de même qu'aujourd'hui, la plupart des nations modernes, avec une belle harmonic scientifique, ont fait progresser les méthodes d'administration essicace de la torture en utilisant le courant électrique, Mais pratiquement dans tous les cas modernes d'assassinat de masse à commencer, semble-t-il, par celui des Arméniens, l'élément décisif — non pas unique, mais décisif en ce qu'il a élevé la signification tant numérique que psychologique de l'acte bien au-dessus de ce que recouvrait classiquement le terme de massacre - ce sut l'alliance de la technique et des communications. Les communications internes, d'abord, qui permettent à l'État et à ses agents d'agir de façon concertée, de déployer le « filet » largement et de faire en sorte que ce déploiement s'effectue selon une procédure unique. Ensuite, ce qui n'est pas moins important, les communications avec l'extérieur, grâce auxquelles les faits relatifs aux « objets » de l'intervention étatique (ces « victimes », ou ces « rebelles », ou ces « combattants de la liberté » ou ces « anarchistes ») sont transmis aux populations spectatrices, non sans avoir été, en général, transformés à la convenance du gouvernement qui contrôle le système. Cette transformation a pour effet de déconnecter les victimes du reste du monde et même de leurs proches.

L'histoire des Arméniens se ramènerait-elle donc à une fable sur les communications, à la parabole de la faillite du langage? Il faut ici nous rendre à l'évidence, cette histoire se compose d'une multitude d'éléments. C'est l'histoire d'une hostilité non résolue (les Turcs) et de la longue dépression psychologique d'un peuple (les Arméniens); c'est l'histoire d'une fraternité mal comprise (entre Turcs et Arméniens); une histoire de bravoure et de souffrance et d'écrasement de la personnalité sous la terreur; c'est aussi, au moins indirectement, l'histoire des ambitions morales et des ambiguités des grandes démocraties chrétiennes d'Europe; c'est encore l'histoire non moins significative de par sa portée générale on pourrait même la comparer à un fleuve de sang reliant tous les grands forfaits de notre siècle — de la faiblesse intrinsèque et peut-être assimilable à la faiblesse même de l'homme, du système moderne de communications. Et à cette défaillance, il n'est pratiquement pas de nation moderne qui n'ait, à un moment crucial, acquiescé.

Acquiescement. Et si en 1915 et 1916 les clients spectateurs du réseau mondial de communications n'avaient pas acquiescé lorsque des journaux de Bâle et de Zurich commencèrent à publicr des lettres d'instituteurs et de missionnaires? Ouestion sans réponse et peut-être sans signification, s'il est vrai qu'elle ne tient nul compte du profond manque de sérieux des êtres humains où qu'ils soient, de l'étroitesse invétérée du cercle de leurs préoccupations. Et, cependant, si...? Les Anglais et les Français seraient-ils retournés dans les Dardanelles? Les instituteurs de Zurich seraient-ils partis en croisade vers la Corne d'Or? Et quoi encore? Sans doute peut-on dire qu'un défi sut lancé là à un élément peu sûr de l'esprit humain, un défi qui n'a jamais été relevé, qui lui fut lancé à nouveau plus tard, et à nouveau et encore à nouveau, et qui n'a toujours pas été relevé. Selon des documents présentés aux procès de Nuremberg en 1945, Adolf Hitler, discutant de l'imminente invasion de la Pologne avec Hermann Goering, lui demanda: « Qui parle encore de nos jours de l'extermination des Arméniens? » Autre question sans réponse.

Mais s'il était possible, et peut-être même nécessaire dans une perspective rationaliste, de considérer le génocide des Arméniens au niveau politique et même du point de vue détaché du spécialiste de la technologie et des communications, c'était là sans doute une sorte de luxe pour un Arménien, et même pour moi qui ne le suis que partiellement. C'était là, en un sens, supposer le problème résolu. Car le problème était : par-delà la surface journalistique des faits, qu'est-ce qui est arrivé aux Arméniens? Tout au long de ma quête de l'Arménie et de l'esprit arménien, j'avais constaté que les Arméniens, en toute occasion, dans leurs livres, dans leurs déclarations, dans la banalité de la vie quotidienne, revenaient sur ce sujet des « massacres » et du « génocide ». C'aurait été cruel ou vulgaire de n'entendre là que la rengaine d'un disque rayé, d'un sillon clos dont l'aiguille serait impuissante à sortir. Il était clair qu'une telle fixation avait une origine profonde, profonde comme un traumatisme. Il était clair que la question Que s'est-il passé réellement?) ne serait pas épuisée par le recours à la politique ou à l'histoire, ni même à la technologie ou aux communications, ni même encore à un jugement qui déclarerait coupable telle partie ou telle autre. On pouvait supposer qu'en fin de compte l'essentiel de la réponse ne résidait pas dans le nombre des tués, comme si la dimension purement numérique du drame (un million de morts!) devait de quelque façon expliquer l'état d'esprit des survivants. Ce chiffre n'était pas dépourvu de signification mais il se référait au passé plutôt qu'au présent, aux morts plutôt qu'aux vivants. Il fallait espérer que, s'il existait une réponse à cette question, elle vaudrait pour les vivants.

Depuis le début de ce voyage en Arménic, la présence de mon père n'avait cessé de m'accompagner, et souvent, pas comme une approbation. J'avais vu son visage en rêve et au musée et j'avais fini par trouver cela naturel. C'était mon père. Tout autour de moi, je sentais la présence — non, davantage que cela, l'invocation — de personnages paternels. Que m'avait donc dit Sarkis, un après-midi, l'air presque douloureux? « Votre père était arménien. Vous lui devez le

respect. » Cela me hantait l'esprit. Pères et fils. Des phrases résonnaient dans ma tête : « Mon père n'avait rien fait de mal », et : « Nous étions sans défense. »

Et je me mis à me représenter d'autres pères et d'autres fils. Je pensai ainsi à tous ces pères arméniens qui avaient été mobilisés dans l'armée turque en cette année 1914 : des hommes, qui étaient pères, en uniforme brunâtre, expédiés loin de chez eux pour se faire tuer un peu plus tard; d'autres, pères, eux aussi, jetés en prison ou bien massacrés sur le bord d'une route. Combien d'enfants arméniens avaient vu tuer leur père? Ou bien — pire peut-être encore — combien avaient vu leur mère et leur sœur brutalisées à mort, ou quasiment, en l'absence de leur père? En cette période traumatisante, combien de fils s'étaient sentis trahis par leur père absent? Car, qu'est-ce que les enfants comprennent aux raisons et aux explications, qu'est-ce qu'un enfant comprend dans le tréfonds de son cœur à l'absence de son père alors même qu'il a le plus besoin de lui?

Abraham, le père, a menacé de son coutelas son fils Isaac — acte de passion démoniaque ou sacrée, massacre. Jésus fut tué par haine, mais auparavant, on lui infligea la torture de la crucifixion. Alors le Fils en appela à son père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

La trahison engendre la haine, mais, pour un fils, comment hair son père? Comment, en connaissance de cause, hair son père qui l'a engendré et protégé et ensuite seulement (mais à jamais) l'a abandonné — parce qu'on l'a assassiné? Comment, en connaissance de cause, hair sa mère qu'il a été contraint de voir réduite au rang d'une bête?

Les Turcs, certes. Il était possible à un Arménien de hair les Turcs. Mais voici qui est intéressant : les Turcs n'ont jamais accepté cette haine. A la différence des Allemands qui au lendemain de la guerre et non sans difficultés ni protestations ont reconnu avoir commis des crimes de guerre et encourir une culpabilité à l'égard des Juifs, qui ont transformé Dachau et Buchenwald en macabres sanctuaires et ont euxmêmes intenté des procès à certains de leurs concitoyens, les

Turcs n'ont jamais admis officiellement la moindre culpabilité envers les Arméniens.

Que peut-on prendre encore comme objet de sa haine?

Soi-même: la haine de soi-même. On pouvait hésiter à avancer une explication aussi simple d'un phénomène aussi compliqué — et pourtant c'est bien à cela qu'il semblait se ramener. Que l'on pense à cette façon de gémir et de se tordre les mains qu'ont tant d'Arméniens — surtout les vieux, mais aussi leur fils —, à ces gestes qui semblent dirigés davantage contre eux-mêmes que contre l'objet prétendu de leur haine. Ces diatribes contre les Turcs: des accès de colère répercutés de génération en génération, et nous en sommes à la troisième. Le plus sûr moyen de tourmenter un enfant coléreux n'était-ce pas de le laisser tout seul avec sa rage, de l'ignorer?

Haine de soi-même. « Nous étions innocents, nous étions sans défense. » A y regarder d'un peu près, une conclusion s'imposait : au début de la Première Guerre mondiale, les Arméniens de Turquie n'étaient ni parfaitement innocents ni tout à fait sans défense. Là où existait une possibilité de résistance — à Van, à Zeitoun et dans la petite localité de Moussa Dagh qui se trouvait suffisamment proche de la côte pour qu'un vaisseau de guerre français ait pu intervenir brièvement, les Arméniens s'étaient battus avec adresse et courage. Et les opérations de guérilla des volontaires arméniens n'avaient rien non plus d'une frasque de marchands de tapis de Constantinople. Il était clair que si la majorité des Arméniens de Turquie s'étaient repliés dans une attitude défensive, ce n'était pas tant qu'on les avait matériellement désarmés (cela ne fut que l'acte final); ce fut le résultat cumulé d'années et d'années d'abaissement intellectuel et social. C'est dans cet état déprimé qu'ils se sont laissé désarmer — par leurs frères turcs.

Les études entreprises sur le suicide dans divers pays européens pendant la Seconde Guerre mondiale n'ont-elles pas révélé que le taux de suicides diminuait pendant les périodes de résistance, lorsque le danger était le plus grand? Lorsque la résistance s'effilochait et que la présence de l'ennemi, de l'occupant, s'installait, de nouveau voilà que les gens se tuaient — geste ultime de la haine de soi. Réduits depuis cinq cents ans à la condition de giaours ou de a raya » dans une société musulmane, les Rois de Naïri s'étaient graduellement transformés en Artin, le clerc d'auberge. Et un beau jour, ces Artin s'étaient regardés dans une glace et avaient pris en horreur ce qu'ils y avaient vu.

Pour la première sois de ma vie, il me sembla que je voyais mon père distinctement. Peu de temps auparavant, j'avais découvert, derrière son air de froideur et d'autorité, derrière cette impassibilité supposée, la fureur silencieuse et désespérée de l'homme au chapeau de velours bleu. Mais il m'avait ensuite fallu tout ce temps pour comprendre que l'objet de cette fureur, c'était lui-même, Dikran Kouyoumjian. Cet homme sensible et fier, me disais-je, combien a-t-il dû détester cette vie d'enfant arménien en Angleterre, non pas tant à cause de la condescendance des Anglais (encore qu'il ait bien dû y avoir de cela) que parce qu'il était lui-même marqué, ou se sentait marqué, par cette culpabilité, par cette haine de soi-même, héritage d'une race qui a été haie à mort. Car telle était la malédiction du génocide : la mort emporte les victimes, mais aux survivants elle laisse cette marque, cette « retombée », d'avoir été hais d'une haine mortelle.

Je pensais à toutes les luttes, souvent tortueuses, qu'il avait menées tout au long de sa vie pour éviter d'être un Arménien, pour s'échapper de cet « inconscient collectif ». Son air détaché. Son affectation d'indifférence, de désinvolture à l'égard de son passé ethnique. Il ne parlait même pas de « cela » dans ses écrits; or « cela », c'était finalement son identité, le seul point d'appui solide qu'ait un écrivain.

Je me demandais combien d'Arménicus s'étaient sentis abandonnés par leur père : abandonnés à leur arménianité, à leur héritage ethnique de culpabilité, de ressentiment sans objet et toujours déguisé en autre chose, en fanfaronnade ou lamentation saturnienne, ombre ou lumière. Quelle impression de gâchis. Et si seulement, me disais-je, il m'avait parlé de tout cela! Eh bien quoi? Qu'aurais-je fait? Rien, c'était certain. J'aurais seulement eu davantage peur. Et puis, de tout cela, il ne savait rien lui-même.

Et voilà que, par un après-midi pâle où le soleil rougeoyait dans un ciel bleu-gris, nous nous retrouvions ma femme et moi en compagnie de Sarkis dans la limousine qu'on nous prêtait, en route vers la plaine de l'Ararat. C'était notre dernière expédition, mais cela était resté implicite entre nous. Sarkis, assis au volant, conduisait doucement, semblait-il, et la campagne passait, toute jaune à présent, des champs de cailloux et d'herbe jaune. A un moment, il nous fallut attendre pendant peut-être un quart d'heure derrière trois chars à bœufs qui donnèrent à Sarkis l'occasion de montrer sa patience et de discourir sur la nécessaire mécanisation de la vie rurale. De retour à l'hôtel, nous trouvâmes nos valises descendues de dessus la haute armoire de merisier et attendant d'être remplies.

Mon idée était d'aller faire un tour dans cette direction afin de donner un dernier coup d'œil à l'Ararat. Sarkis avait dit qu'il y avait sur la route un petit village qui valait la visite, à moins que ce ne fût une église dans un village. Ma femme était assise tout contre moi et me tenait par la main. Je savais qu'elle était profondément désolée de partir. « Je me souviens très bien de cette route », me dit-elle. Oui, pensais-je, je m'en souviens aussi, mais différemment — comme si j'avais été quelqu'un de différent la dernière fois que je l'avais parcourue. Car c'était la route qui conduisait au Monument que nous avions visité lors de notre première journée à Erivan. Sarkis

savait-il que je souhaitais que nous y retournions? Et est-ce que je souhaitais que nous y retournions? Il me semblait qu'à ces deux questions la réponse était oui.

L'éclat du soleil faisait ciller Sarkis. Cela lui donnait une expression inhabituelle de vulnérabilité, comme à toute créature qui cligne des yeux. Devant nous à environ un kilomètre, étaient garés des cars rouges.

- « Regardez, fit Sarkis, nous voici au Monument.
- Arrêtons-nous-y, dis-je.
- Si vous voulez. »

En cet instant précis, je me sentis presque insupportablement proche de Sarkis, au point que j'avais envie de le toucher. Non, c'était plus encore que je ressentais : une intimité. Mais qu'est-ce que l'intimité? J'étais intime avec ma femme. Mais Sarkis, j'avais envie de l'embrasser. Je le regardais, et je voyais la sueur sur les pores de son visage, ce visage étranger que je désirais embrasser. Je sentais la main de ma femme qui serrait plus étroitement la mienne.

Sarkis rangea la voiture à côté des cars rouges et nous cheminâmes le long de la pente, puis à travers l'étendue dégagée qui précédait l'édifice familier, avec ses colonnes inclinées les unes vers les autres, un peu comme un tepee métallique tronqué. Sarkis nous précédait. A notre droite, troupe mouvante de chemises blanches et de jambes nues, un groupe d'écoliers formait un cercle dans la prairie. Attendaient-ils? Écoutaient-ils? Leurs voix, comme des cris d'oiseaux tropicaux, flottaient sur le silence. Dans le lointain, l'Ararat, ce monument primordial, se dressait au-dessus de la plaine nue. Une nouvelle fois je me dis : « Nous ne sommes nulle part. »

La neige resplendissait autour du sommet de l'Ararat. Ararat... Ourartou. Quel rêve majestueux que celui des vagues venant battre la crête de l'Ararat. Je repensais soudain au vicomte Bryce qui, dans les années 1870, âgé de trente-huit ans, avait grimpé jusqu'au sommet. Par la suite, deux membres de son expédition avaient raconté qu'ils avaient trouvé plusieurs pièces de bois — « peut-être des épaves, car il n'y avait aucune explication logique à leur présence étant donné que le

sommet était totalement dénudé ». Bryce, cependant, s'était abstenu d'affirmer que ce bois provenait de l'Arche. « Une vue spectaculaire s'offre de juste au-dessous du sommet principal de l'Ararat, écrit-il, et à tous égards, c'est une ascension tout à fait amusante et exaltante; mais si c'est là que Noé a échoué son Arche, il nous en faudra d'autres preuves. » Quel sens de la mesure chez ce vicomte Bryce; il n'était pas homme à aventurer des conclusions hâtives quant à la présence de bois d'épaves sur le sommet d'une montagne.

Devant moi, j'entendais la voix de Sarkis qui parlait une fois de plus du Monument à ma femme : « Chaque fois que je viens ici, je suis émerveillé de l'ingéniosité de nos architectes arméniens. Regardez donc comme ces grands blocs se tiennent penchés sans aucun support! Voyez par vousmêmes : il n'y a rien qui les maintienne debout. »

Comme c'est étrange, me disais-je, de rencontrer enfin son passé: de simplement le rencontrer, de la façon dont on reconnaît une personne en compagnie de qui on a passé de longs moments: « Mais c'est toi! »

Je me tenais un peu à l'écart sous les blocs surplombants et je regardais la flamme. Je me souviens de m'être dit que si j'avais tenu une fleur j'aurais été heureux de la jeter dans le feu mais j'avais oublié d'en cueillir une. Mon regard se porta par-delà la flamme, dans les prés pleins de fleurs jaunes. Je me dis que ça n'avait pas d'importance si je n'avais pas de fleur à la main. Et soudain je pensai : « Je suis chez moi. » C'était la plus évidente, la plus simple, la plus légère des pensées. Je me dis encore : « Voici donc de quoi il retourne. »

A ce moment, je sentis la main de mon père dans la mienne. L'impression fut si forte qu'aujourd'hui encore je parviens presque à la retrouver. Mais ce qui provoqua ma réaction, ce ne fut pas simplement cette impression tactile je l'avais déjà éprouvée à divers moments de mon existence. L'un des souvenirs les plus marquants de mon enfance consistait en la sensation d'être tiré par la main (est-ce que nous marchions? Est-ce que nous courions?) par mon père le long de je ne sais quelle rue — moment dont j'ai tout oublié, le

visage de mon père, son expression, tout sauf ce bras qui sortait d'un manteau sombre et cette main, dans la mienne, qui me tirait.

Mais je savais que cette fois-ci c'était différent, et dans le moment même, je savais que ce serait toujours différent par la suite — et ce l'a été. Car la main que je sentais ne m'entraînait pas; c'était la main même que j'avais brièvement tenue dans la mienne un après-midi à New York, la main de mon père mourant. Dans la mienne, sa main semblait si fragile à ce moment-là, si fragile et même si menue, comparée à la mienne, et je me souviens quel choc cela avait été pour moi de sentir cette main. Cette main m'avait ému bien davantage que la pâleur de ses traits, l'effort qu'il avait dû faire pour me reconnaître ou sa voix si lointaine — cette main de mon père qui m'affranchissait, qui s'affranchissait de moi et moi de lui (comme si cela était jamais possible entre père et fils). Et je n'avais pas su comment le retenir. Mais cette main était là de nouveau; je la tenais dans la mienne. Il me sembla qu'en quelque façon j'avais conduit mon père ici, en ce lieu. Puis je cessai de me rendre compte de mes émotions et de mes pensées : je pleurais, de grosses larmes ruisselaient sur mon visage. Je ne savais pas même pourquoi. Et je ne me sentais pas malheureux. Je me sentais dans mon état naturel.

« Je savais que vous ne pourriez pas résister jusqu'à votre départ », me dit Sarkis qui était maintenant à côté de moi. Je voyais ma femme qui me regardait, qui regardait les larmes sur mes joues. Sarkis me prit par l'épaule. « Il n'y a pas un Arménien, dit-il, qui puisse venir ici sans être bouleversé par les souffrances du peuple arménien. »

Je sentais le bras de Sarkis autour de mes épaules, sa masse chaude tout contre moi. Je pensai : Parent, frère... qu'il en soit ainsi. Puis je pensai : « Nous autres Arméniens, nous transpirons beaucoup. »

- « Est-ce que vous avez apporté des fleurs? demandaije.
 - Bien sûr », répondit Sarkis.

Ma femme et moi prîmes chacun une fleur des mains de

Sarkis pour la jeter dans le foyer, où la flamme orange la consuma.

Marchant ensemble, tous les trois, nous nous éloignâmes du Monument, le long de l'étroit sentier qui traversait la prairie jaune. Au loin, les écoliers étaient apparemment en train de jouer, on les voyait remuer les bras et les jambes, on n'entendait plus leurs cris. Ma femme me donnait le bras. Sarkis nous parlait de la dernière année où son père était en vie; avec ses frères, il avait amené le vieil homme dans la plaine de l'Ararat et il avait passé l'après-midi à dormir dans les prés.

Au début du printemps, me demandais-je, est-ce que toute la vallée était couverte de fleurs? Et la neige au sommet de l'Ararat, est-ce qu'elle fondait jamais? J'avais du mal à admettre que la vie et la mort devaient toujours se côtoyer ainsi. Je me dis que, même si je ne parvenais jamais à me l'expliquer, il était vrai en un certain sens que j'avais conduit mon père jusqu'ici. Qu'il était long et sinueux le voyage qui nous avait conduits tous ici — Arméniens à jamais naviguant au plus près du rebord du monde.

Et ce fut le départ : un matin, de bonne heure, alors que le soleil s'élevait lentement au-dessus de la crête des collines vert olive.

Les portiers de l'hôtel étaient en train de briquer le parquet usé du hall, comme s'ils attendaient l'arrivée de quelque archange. Travail de matelots! Vartan se montra, venu nous dire adieu. Il était d'humeur encore plus terre à terre que d'habitude, mais on pouvait supposer qu'il s'était levé une heure plus tôt que les autres jours et qu'il nous offrait cela comme un cadeau. Il nous demanda si nous avions appris que l'équipe arménienne de football venait de remporter la première place en Union soviétique.

Nous l'ignorions — mais maintenant que j'y repensais, je me souvins d'avoir entendu de grandes clameurs la nuit précédente, dans le couloir de l'hôtel où était installé le poste de télévision.

« Oui, déclara Vartan solennellement, hier soir, nous avons battu l'Ukraine. Maintenant, nous sommes les premiers. » Il réprimait à grand-peine sa satisfaction et, quant à moi, j'aurais bien voulu que nous pussions échanger quelques cigares ou bien nous précipiter dans un bar pour boire ensemble, car j'étais d'humeur à trouver la nouvelle sensationnelle — une nouvelle inattendue, au demeurant. Mais cela sonnait bien : l'équipe de l'Ararat est la première.

« Évidemment ils ne vont pas en rester là, reprit Vartan, ils jouent contre Moscou le prochain week-end. »

Évidemment. Nous serrâmes la main de Vartan, timidement, comme des parents qui laissent leur enfant à l'école. A chaque instant de cette brève cérémonie, il semblait que Vartan rajeunissait. Enfin, il empoigna sa serviette et se mit à l'agiter comme pour exorciser l'instant de la séparation. « Bonne chance pour votre voyage! cria-t-il.

— J'espère que vous garderez la première place », dis-je bêtement.

Vartan eut le sourire du chat du Chester et disparut.

Ce fut Sarkis qui nous conduisit à l'aéroport. Vêtu de son éternel costume marron, il tenait à la main deux paquets : un livre et un calendrier en couleurs qu'il avait apportés pour nous, en échange, sans doute, des cadeaux insignifiants que nous lui avions offerts la veille. Il y eut également un échange d'adresses, sur ce mode un peu contraint qui survient, au moment de se séparer, entre des gens que le hasard a rapprochés pendant un temps. J'étais hanté par l'envie de dire : « Il s'est passé ici pour moi quelque chose d'important. »

Mais cette phrase me semblait à la fois trop vague et trop sérieuse pour me servir de point de départ à une explication. Je parlais donc des « bons moments » que nous avions passés, de l'intérêt qu'avait présenté cette visite, etc. De l'autre côté des vitres de la voiture, les rues et les maisons de pierre rose d'Erivan se mirent à filer très vite. Il y avait soudain tant de choses que j'aurais voulu dire à Sarkis, car j'avais découvert dans le fond de mon cœur que nous étions tous deux arméniens, ce qui, en un sens, ne voulait rien dire de précis, mais qui, en un autre sens, voulait tout dire; et voilà qu'il restait ici, dans cette contrée rude et peu sûre, tandis que moi, je m'en retournais chez moi, dans un autre chez moi, j'allais naviguer paisiblement jusqu'à mon paisible havre américain, où la « faim » et la « maladie » n'étaient que des mots qu'on lisait dans les journaux, le « meurtre », un spectacle de télévision, et un « massacre » une brillante victoire sportives A l'évidence, rien ne me séparait de mes compatriotes. Et pourtant, j'avais découvert que j'avais bien des compatriotes différents.

- « Regardez! dit Sarkis en désignant un bâtiment administratif en construction, nous travaillons toujours.
 - Sarkis, dis-je, c'est beau ici.
 - Je savais que vous en seriez fier », dit-il. C'était vrai. J'en étais fier.

A l'intérieur de l'aéroport, surgit une réalité différente. Notre avion de l'Aéroflot avait pour destination Beyrouth, où nous changerions pour Istanbul et là pour New York. Pour le moment, le petit aéroport d'Erivan avait décidément tout d'un poste frontière balkanique en temps de guerre; des soldats bien armés, en uniforme gris, se mêlaient aux passagers arméniens, pour la plupart en costumes ruraux, les corps pressés les uns contre les autres dans la salle bondée, tous communiant, en quelque sorte, dans le rite policier moderne de la Fouille et du Contrôle. Partout sur le sol de ciment gisaient les valises grandes ouvertes. Il en sortait un fatras de vêtements comme sur tes réclames pour des soldes. Les paysans arméniens s'affairaient tout autour au ras du sol, exhibant quelque effet, le refourrant dans le tas, pour en tirer autre chose. Les policiers déambulaient au milieu de ce capharnaum. Eux aussi, étaient arméniens.

Près de nous dans la queue, un jeune homme qui n'avait rien d'un paysan, avec son complet bleu sombre de businessman, portait deux valises, deux poupées énormes et grotesques, un grand sac en papier plein de gâteaux et un grand chromo représentant un coucher de soleil sur le lac Sevan. Après avoir répandu le contenu de ses valises, les soldats empoignèrent des couteaux et fendirent entièrement le tissu qui doublait le fond et le couvercle de chacune des valises. Le jeune homme fut invité à arracher la tête de ses deux poupées; tenant à présent les têtes dans ses bras il poussa son tableau

vers le soldat qui saisit à nouveau son couteau et se mit en devoir de détacher la toile de son cadre et de la séparer du

carton qui lui servait de support.

Lorsque ce fut notre tour, un coup d'œil suffit à nos passeports américains et on nous laissa passer sans nous fouiller (ce qui ne laissait pas d'être surprenant pour quelqu'un qui avait grandi en même temps que le drame et le mythe de la guerre froide). On ouvrit seulement le sac qui contenait nos livres et dont le poids était suspect. Le fonctionnaire feuilleta rapidement avant de nous les restituer les ouvrages qui traitaient des croisades, d'Abdoul-Hamid et des massacres. Mais deux livres restèrent sur le bureau : l'Histoire de Russie de Sir Bernard Pares et les Vingt lettres à un ami de la fille de Staline, que ma femme avait lus, et qui à présent nous considéraient comme s'ils étaient des instruments de cambrioleurs découverts dans le coffre de notre voiture. Un jeune officier russe à l'air sévère vint prendre les livres. « Nous allons garder ceux-ci », dit-il. Complètement glacé, j'acquiescai de la tête.

Derrière nous, le sol était jonché de vêtements. Le jeune Arménien aux deux poupées décapitées s'employait vaine-ment à réintroduire la peinture dans son cadre. Une vieille femme, penchée sur une valise vide, s'efforçait d'y faire tenir à nouveau un tas de vêtements variés. La scène était pitoyable, pitoyable et chargée d'agressivité, et il y avait quelque chose d'immoral pour nous à avoir été épargnés, ne fût-ce que partiellement. La politique de puissance exerçait une fois encore son arbitraire sur le commun des mortels. Sir Bernard Pares et Svetlana Alliluyeva n'étaient qu'un tribut léger comparés à ces débris d'un coucher de soleil sur le lac Sevan.

Lorsque nous fûmes sortis pour aller à pied jusqu'à l'avion, nous vîmes Sarkis debout au milieu d'un groupe de gens à côté du bâtiment de l'aéroport, dont les séparaient des soldats en uniforme gris. Sarkis nous fit de grands signes et

nous cria quelque chose qui se perdit dans le bruit des moteurs de l'avion. Nous répondîmes à ses signaux et continuâmes à marcher jusqu'à la porte de l'avion. Les moteurs faisaient un bruit terrible. Les neiges de l'Ararat scintillaient dans le lointain. Sarkis continuait à nous adresser de grands signaux, courte silhouette trapue, sombre, plantée devant le petit bâtiment de pierre. Et ce bras qui ne cessait pas de nous dire adieu. Qui s'éloignait. Qui disparaissait.

Ce départ avait eu quelque chose de bizarrement abrupt et discordant, mais peut-être était-il ainsi mieux en harmonie avec la vie, ou du moins avec lui-même.

Dans l'avion, ma femme me demanda si j'étais triste de

partir, et je répondis que non.

J'avais embrassé Sarkis, cet étranger, en qui j'avais senti un parent, ou du moins l'avais-je cru; j'avais compris, concernant mon père, des choses que j'ignorais auparavant; j'avais vu des églises et des usines de réfrigérateurs; j'avais entendu des Arméniens parler au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner. A présent, il était temps de rentrer.

Ma femme me demanda: « Comment crois-tu que l'his-

toire finisse?»

Cette histoire d'Arménie? Loin, au-dessous de nous, Erivan, dont le dessin s'estompait bien vite : des fumées s'élevant d'une ou deux usines, des bâtiments serrés les uns contre les autres comme dans un grand village. Évidemment, c'était plus qu'un grand village, son équipe de football était la première. Peut-être, me dis-je, que si les Arméniens ont une assez bonne équipe de football, ils arriveront à oublier ces malheureux Turcs.

Nous nous dirigions vers l'Ararat, à présent, son sommet, à peut-être vingt kilomètres de là, était presque à la même altitude que notre avion. Il y avait quelque chose d'excitant à l'idée de passer si près de l'Ararat. Mais soudain, nous penchâmes, si fort qu'on entendit rouler quelque objet mal arrimé dans le fond de l'avion. Derrière nous on prononça quelques mots où il était question de « turc ». Bien sûr, nous évitions la frontière turque. L'espace aérien turc — quelle étrange notion! Cet Ararat avec son bois flotté et son radar.

« Quelle direction prenons-nous? me demanda ma femme.

— Vers l'est, je crois, vers l'Azerbaïdjan, puis vers le sud. »

Nous volions très haut au-dessus des crêtes vert sombre du Caucase. On ne voyait rien d'autre là en bas que des arbres et des saillies de rochers, avec, ici et là, la mince ligne brune d'une route. De l'avion, le pays apparaissait tout à fait sauvage et vide de toute vie. Je réalisai que nous devions être déjà sortis des limites de l'Arménie, tant ce pays est petit un îlot perdu dans l'océan de l'Union soviétique. Il était impossible de ne pas se dire que les Arméniens avaient abouti là dans un lieu malaisé, beau mais rude avec tous ces rochers et ces terres ingrates; ils étaient relégués là, dans ce recoin nord de l'ancien pays d'Ourartou, citoyens-sujets, une fois de plus, d'un grand empire autocratique. Mais, d'un autre côté, je me souvenais de ce que Sarkis avait dit un jour que nous déambulions au milieu des ruines d'une antique église arménienne, des restes de murs et de corniches éboulés sur le sol, sous l'action anonyme d'envahisseurs, de pillards ou des forces naturelles. « Dites-moi donc, mes amis, où se trouvent aujourd'hui les Lydiens et les Phrygiens? » s'était-il écrié avec enthousiasme, dressé sur un bloc de basalte renversé. « Où sont les puissants Assyriens et les Cappadociens? » En un sens, assurément, l'histoire ressemblait au jeu des quatre coins, encore qu'il eût été difficile de dire si les Lydiens, les Phrygiens, etc., avaient quitté leur place trop tôt ou trop tard. Mais je me rappelai aussi ce que Sarkis avait dit sur un ton bien différent le soir précédent lorsque, traversant la place avec lui, je lui avais demandé si son collègue Kévork

avait reçu des nouvelles de son fils. Désignant la statue de Lénine qui se dressait devant nous dans le crépuscule gris avec un air soudain bien indiscret, il me dit comme s'il s'agissait d'une banalité: « Il faut essayer de comprendre; nous y gagnons bien des avantages indispensables à l'époque moderne. On pourrait dire que c'est un marché que les Arméniens ont passé avec le monde — sans même peut-être toujours nous en rendre compte. »

Il en est probablement ainsi, me dis-je, encore qu'à en juger par la scène de l'aéroport, le tribut à payer au réalisme puisse paraître un peu lourd à des planteurs de radis, des astronomes émérites, des footballeurs et même à des affairistes. En tout cas, ce n'était certainement pas un quelconque grand dessein proprement arménien qui les avait menés à leur situation géographique et politique actuelle. En simplifiant un peu,

voici comment la chose s'était passée.

Un grand nombre des survivants des massacres des Jeunes Turcs, soit environ cent quatre-vingt mille, cherchèrent refuge au nord, dans le Caucase russe. Ils retrouvèrent là les Arméniens russes des provinces transcaucasiennes, autour de Tiflis, Erivan, Elizavetpol et Kars et formèrent ensemble une population homogène mais disséminée d'environ deux millions d'âmes. Pendant une bonne partie du siècle précédent, le gouvernement tsariste avait à tout le moins manifesté publiquement sa préoccupation pour les Arméniens de Turquie, et au début de la guerre, il avait proclamé son intention d'octroyer l'autonomie à l'Arménie turque. Vers le milieu de l'année 1916, les troupes russes se trouvaient assez profondément engagées à l'intérieur des provinces turques, à présent presque désertes. Elles atteignaient Trébizonde à l'ouest et Bitlis au sud. Cependant, après avoir bénéficié de l'aide militaire des Volontaires arméniens, le gouvernement tsariste prononça leur dissolution et il devint manifeste que son intention était d'annexer plutôt que de libérer l'Arménie turque.

Mais au début de 1917, les Romanov furent renversés et le Gouvernement provisoire accorda aux provinces d'Arménie

turque une administration civile dans laquelle les Arméniens occupèrent de nombreux postes. Des réfugiés commencèrent à rentrer à Erzurum, à Van et à Bitlis. Mais à l'automne, lorsque les bolcheviks prirent le pouvoir, le vent tourna de nouveau. Lénine voulait que le nouveau régime se retire de la guerre, et partout les armées russes commencèrent à se replier. En mars 1918, Lénine signa avec les Empires centraux et la Turquie la paix de Brest-Litovsk qui, entre autres choses, permit aux Turcs de réoccuper non seulement les provinces d'Arménie turque mais aussi trois districts arméniens septentrionaux dont les Russes s'étaient emparés en 1877. A mesure que les troupes russes se retiraient du front turc, les soldats russes, par milliers, refluant vers leur patrie, les forces turques remontaient vers le nord en direction du Caucase, si bien qu'au début d'avril 1918 elles avaient presque rejoint les frontières d'avant la guerre.

Des siècles de domination turque et quelques années de lutte politique contre les régimes en place en Russie tsariste et dans l'empire ottoman n'avaient guère permis la formation au sein de la population arménienne d'une couche capable de diriger et d'administrer. Malgré cela, en mai 1918, alors que le corps d'armée turc continuait sa progression vers le nord, les Arméniens se regroupèrent dans la province d'Erivan et annoncèrent la formation d'une république indépendante, de même, du reste, que les Géorgiens au nord-ouest et les Azerbaidianais à l'est. Le Caucase était alors en proie à la famine, car le blé qui venait d'Ukraine par chemin de fer n'arrivait plus, et elle était sans doute particulièrement sévère dans les pays peu fertiles de la nouvelle République d'Arménie. Pour aggraver encore les choses, les Arméniens, pratiquement seuls désormais à combattre les Turcs, devaient également se désendre contre les Azerbaidjanais qui s'étaient alliés à leur coreligionnaires turcs. Le lieu ni l'époque n'étaient guère propices à la formation de petits États indépendants. Cependant, les autres choix n'étaient pas particulièrement attrayants. On le vit lorsqu'une armée turco-azerbaidjanaise s'empara de Bakou, qui constituait alors une enclave bolchevique et

arménienne en territoire azerbaïdjanais. Le général Halil Pacha eut le tact de différer de vingt-quatre heures l'entrée de ses troupes ottomanes dans la ville, pendant que les soldats azerbaïdjanais et une partie des habitants massacraient les quinze ou vingt mille Arméniens qui n'avaient pas pu se replier.

Pourtant, lorsque prit sin la Première Guerre mondiale à l'automne de 1918, les Turcs furent contraints d'abandonner Bakou ainsi que des territoires qu'ils avaient occupés récemment. Les Arméniens crurent que leur heure avait enfin sonné. Une flotte alliée pénétra dans le Bosphore et vint jeter l'ancre devant Constantinople. Le nouveau sultan, Mohammed VI, était en fait un fantoche des Alliés. Il était tout disposé à accepter le démembrement de la Turquie s'il pouvait régner sur le reste. Lorsque les puissances européennes commencèrent à se réunir à Paris pour la conférence de la paix, la République d'Arménie dépêcha à Paris des émissaires qui, aux côtés d'une délégation d'Arméniens émigrés de Turquie, s'efforcèrent de persuader les Alliés de créer, sur les ruines de l'empire ottoman dont on attendait la dissolution, un État arménien indépendant. Celui-ci comprendrait non seulement les provinces du plateau arménien mais aussi la Cilicie et l'une des grandes puissances recevrait mandat de le protéger des Turcs.

Mais alors même que les Arméniens plaidaient à Paris la cause de leur nouvelle nation et déployaient leurs atlas devant le président Woodrow Wilson qui, à plusieurs occasions, s'était lui-même prononcé en faveur d'une Arménie autonome qui s'étendrait du Caucase à la Méditerranée, la situation changea de nouveau. Les Alliés victorieux avaient abusé de la situation en distribuant des morceaux de la Turquie vaincue aux Anglais, aux Français, aux Italiens et aux Grecs; ils avaient donné naissance à un puissant sursaut de nationalisme turc, personnifié par le « héros de Gallipoli », Mustafa Kémal. Tandis qu'à Paris et, plus tard, à San Remo, les délégués discutaient du partage de l'empire ottoman, à Moscou Lénine se mettait d'accord avec Kémal qui, entre-temps, avait recruté en Anatolie une armée rebelle et s'était fait élire président

d'un nouveau gouvernement nationaliste. Aux termes de cet accord, les Soviétiques auraient les mains libres pour renverser les républiques indépendantes de Transcaucasie, en échange de quoi ils laisseraient Kémal réoccuper l'Arménie turque. En outre, l'armée nationaliste de Kémal recevrait des Bolcheviks les armes et les fonds dont elle avait grand besoin pour chasser de Turquie les puissances européennes et en particulier les Grecs. A l'automne de 1920, les Turcs avaient fait mouvement à travers le plateau arménien jusqu'à une ligne qui englobait l'Ararat, la frontière actuelle. L'Armée Rouge entra alors à Erivan et, utilisant la menace turque comme moyen de pression, elle « soviétisa » la République arménienne qui n'avait que deux ans. En mars 1921, l'Union soviétique et la Turquie signèrent le traité de Moscou qui entérina l'accord antérieur. C'était un fait accompli et il fut accepté par les puissances européennes. 1922 mit une brillante conclusion à l'engagement européen dans la « question arménienne ». Les troupes de Kémal fraîchement armées jetèrent à la mer à Smyrne les forces grecques d'occupation, la ville fut incendiée et environ cent mille Grecs et Arméniens furent tués; les navires de guerre alliés mouillés dans le port ne bronchèrent pas.

En un sens, me disais-je, il n'y a pas d'histoire plus pitoyable. Ces espérances qu'avaient nourries les Arméniens, il y avait de quoi en pleurer: tant d'années passées à trafiquer avec les sentiments de l'Occident libéral, à solliciter, comme des enfants, l' « intérêt » de politiciens et de missionnaires, tandis que sous leurs yeux la grande vague nationaliste du XIX^e siècle conférait le statut de nation à des pays ou à des provinces dont « l'unité » ethnique avait été bien longtemps éparse. Pour les Arméniens, ce n'avait été qu'une chimère, un rêve politique, dont le seul lien avec le monde éveillé avait consisté en la sympathie inconstante des puissantes démocraties d'Europe et d'Amérique. Mais, d'un autre côté, quelle folie que d'avoir espéré mieux de ce monde! Quelle obstination à rêver! Mais peut-être qu'à la fin, il ne s'agissait même plus de folie ni, disons, d'oppression, car il y avait une sorte de

grandeur et d'humanité dans l'histoire arménienne, dans ces infortunes, cet orgueil, cet acharnement à survivre, cet espoir qu'un sort meilleur allait venir, cet espoir périodiquement anéanti. Si, tardivement, le mal dont souffraient les Arméniens avait été la haine de soi, tout au long de leur histoire, ils avaient également été affligés (comme les enfants) de cet autre mal qu'est l'espoir. En un sens, c'était là une maladie comme une autre, et pas facile à guérir.

Très bas, au-dessous des nuages épars, les montagnes vertes n'en finissaient pas, avec, dans le lointain, un lac et des plumets de fumée. Puis les nuages nous cachèrent le sol.

L'avion sifflait en traversant l'air nébuleux. Je dormis un long moment, me sembla-t-il. A un moment, ma femme me dit:

« Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose d'un peu faux

à abandonner ainsi Sarkis?

— C'est son pays, répondis-je.

— Oui, je sais bien, fit-elle.

- Ils ont des usines hydroélectriques, ajoutai-je, et des usines d'ordinateurs et des oranges. La politique change constamment.
 - Oui, je sais bien », répéta-t-elle.

Un peu plus tard, quelques minutes ou une heure, je ne sais plus, ma femme me posa une nouvelle question:

« Tu sais pourquoi je regrette qu'ils nous aient confisqué

ces deux livres?

- Parce qu'ils coûtent cher, répondis-je.

— Non, c'est que dans le livre de Svetlana, j'ai trouvé une référence très extraordinaire à ton père et je voulais te la montrer. »

L'air, à l'intérieur de l'avion, était chaud et lourd. Tout cela me semblait appartenir à un rêve. Je n'étais qu'à demi éveillé. « Je ne savais pas qu'ils se connaissaient, dis-je. Qu'estce que c'était donc?

— C'était à propos du livre de ton père Le Chapeau vert. Sa mère l'a lu peu de temps avant de se suicider, et Staline prétendait que c'était cela qui l'ayait poussée au suicide.

Avais-tu déjà entendu parler de ça? »

Non, jamais. Et je me dis : « Combien tout peut être bizarre, parfois, d'une indicible bizarrerie. » Et c'était sans doute vrai que Staline avait soupçonné sa femme de s'être laissé corrompre par un roman anglais des années 20! Un roman de mon père. L'image me vint à l'esprit d'Arak se frayant dans la neige profonde un chemin vers la maison du vieux Mélikian. L'Arménie à l'aube de l'ère du jazz. Et je repensai à Sarkis debout devant le bâtiment de l'aéroport, agitant la main.

« Crois-tu que ton père ait été au courant de cette histoire concernant Staline?

- Non, répondis-je, je ne crois pas. »

Je ne sais pourquoi, je me remémorai les vieilles femmes du marché couvert, avec leurs tas de radis. Une phrase me revint, du Voyage en Arménie de Mandelstam, où il était question de l'« inexplicable aversion » des Arméniens « pour tout ce qui est métaphysique ». Voici le passage in extenso: « La plénitude de vie des Arméniens, leur douceur fruste, la noblesse de leur ossature ouvrière, ainsi que leur aversion inexplicable pour toute démarche métaphysique et la familiarité splendide qu'ils entretiennent avec le monde des choses réelles, avait pour moi valeur d'injonction: oui, tu tiens bon, n'aie pas peur de ton époque, ne cherche pas à biaiser 1. »

Au-dessous de nous, les nuages se fractionnaient. C'était la mer, le bleu éclatant de la Méditerranée. Nous nous prépa-

rions à atterrir.

^{1.} Ossip Mandelstam, Voyage en Arménie trad. Louis Bruzon, Paris, Mercure de France, 1973.

Nous restâmes quelques jours à Istanbul, l'ancienne Constantinople. Chaque matin le soleil surgissait, resplendissant au-dessus du Bosphore, qui n'était qu'à sept ou huit cents mètres de nos fenêtres : un bras d'eau noire couvert de petites embarcations et de dizaines de bacs qui passaient constamment d'une rive à l'autre, avec de temps en temps la masse tranquille d'un pétrolier russe retournant à vide en mer Noire.

De l'autre côté du Bosphore s'étirait la côte asiatique, bordée d'arbres et bondée de maisons. A quelque trois kilomètres en amont, un grand pont tout neuf reliait les deux rives; c'était un ouvrage de couleur verte, très gracieux avec ses deux tours et ses câbles. Dans l'hôtel, les conversations roulaient souvent sur les difficultés de la circulation aux heures de pointe. Un peu plus bas sur le Bosphore, au bord même de l'eau, s'élevait la masse de pierre grise du palais de Dolmabagdshe, espèce de pesant moka édifié pour les sultans ottomans par l'architecte arménien Balian. « L'architecte arménien Balian », c'est ce que nous pouvions lire dans notre guide turc. Et c'était d'ailleurs presque la seule mention d'un Arménien, ou des Arméniens, qui figurât dans les publications touristiques courantes éditées par les Turcs. A l'exception d'une brève apparition dans la liste des composants du « mélange polyglotte d'anciennes ethnies » qui avaient autrefois habité l' « Asie mineure pré-turque », le nom, la présence, la notion même des Arméniens avaient apparemment cessé d'exister dans l'Istanbul moderne. Que l'idée d'Arménie n'existât pas ici, dans cette nation qui englobait la patrie traditionnelle des Arméniens, cela encore était compréhensible, car c'était un fait politique. Ce qui l'était moins, et qui était même difficile à admettre c'était la façon systématique dont on avait effacé tout lien avec les Arméniens. C'était comme si on en avait délibérément nettoyé toutes les traces, sauf celles qu'il était rigoureusement impossible de supprimer.

Le premier après-midi de notre séjour, je m'en souviens, nous passâmes en voiture à côté d'une vieille église si indubitablement arménienne, avec son toit conique, que nous demandâmes à notre guide turc si nous pouvions nous y arrêter. « C'est une église grecque, fit-il. Je la connais très bien. Elle

n'a aucun intérêt.

- Elle a un aspect arménien, dit ma femme.

— Il n'y a rien d'arménien par ici, affirma le guide;

cette église est grecque. » Et il nous conduisit plus loin.

Nous y revînmes plus tard, seuls. Sur l'antique linteau de pierre du porche, une partie de l'inscription arménienne avait été effacée, grattée. Mais pas toute. L'église était fermée et on avait récemment construit un immeuble d'habitation qui masquait complètement l'entrée latérale ainsi que les vitraux. Dans l'allée, deux hommes pauvrement vêtus jouaient aux cartes sur une table. L'un d'eux nous regarda d'un air amusé.

« Église arménienne? » demanda ma femme.

L'un des deux hommes secoua la tête et dit quelque chose en turc. L'autre fronça les sourcils et se leva brusquement. Nous nous éloignâmes.

« Ça ne m'a pas plu », dit ma femme lorsque nous eûmes

rejoint une rue plus fréquentée.

« Il n'a pas compris ce que nous disions », dis-je.

Je ne crois pas que l'un de nous ait pensé que ce fût le cas.

Autrefois, je le savais, Istanbul était pleine d'églises arméniennes et d'Arméniens. Ceux-ci avaient constitué un élément essentiel de la population active de cette grande cité, notamment parmi les artisans et les hommes de métier. J'avais lu quelque part qu'à la fin de l'ère byzantine, lorsque la travée occidentale de Sainte-Sophie s'était écroulée, c'était à un architecte arménien qu'on avait fait appel pour étudier les problèmes de poussée et de géométrie que cela posait et pour entreprendre la restauration. Plus tard, lorsque Mehmet le Conquérant s'empara de Constantinople, ce furent des Grecs et des Arméniens ainsi que des Arabes qu'il rassembla pour construire sa nouvelle capitale.

Des siècles durant et quel que fût leur statut politique, les artisans arméniens furent experts dans la fabrication des tuiles et la taille des pierres, experts dans les travaux portant sur les choses mêmes — peut-être était-ce là cet instinct anti-métaphysique dont parle Mandelstam. Quelle impression étrange, donc, que de se trouver à Istanbul pour apprendre que rien de tel jamais n'a existé. « Vous remarquerez les particularités de ce toit de tuiles », nous dit un autre guide en nous montrant de magnifiques tuiles orange et bleu qui décoraient une mosquée du XVI^e siècle.

« Qui donc a fabriqué ces tuiles? demanda un autre touriste.

— Des artisans turcs, répondit le guide. Il y avait également des Arabes qui fabriquaient des tuiles ».

A l'extérieur de la mosquée se dressaient plusieurs colonnes de basalte, hautes de six à sept mètres, qui portaient, taillée dans la masse, une ornementation d'une complexité presque maniaque, dont les motifs géométriques étaient ceux-là mêmes que nous avions observés si souvent sur des églises arméniennes — jusqu'à ces formes à demi effacées de grappes et de grenades qui me rappelaient les corniches écroulées de Garni et de Zvarnots.

« Qui est-ce qui a sculpté ces colonnes? » demandai-je.

Il y avait dans tout cela quelque chose d'irréel, de comi-

que même. Quel chemin j'avais parcouru depuis mon dédain de presque tout ce qui était arménien jusqu'à mon chauvinisme actuel qu'Istanbul mettait à si rude épreuve. Un trop long chemin, peut-être. (Cette référence aux sculpteurs anatoliens, m'avait-elle réellement offensé?) D'un autre côté, il y avait dans l'air quelque chose d'empoisonné que je sentais confusément. Peut-être était-ce ceci : c'était la première fois que je pouvais entrevoir par moi-même ce que cela signifiait d'être, en tant qu'Arménien, un objet de haine. Qu'était-ce en effet sinon la haine qui déniait à ce peuple l'existence?

Un matin, nous allâmes visiter une autre église arménienne. L'annuaire ne mentionnait que très peu d'églises arméniennes. Nous en choisîmes une, inscrivîmes l'adresse sur un bout de papier et demandâmes à un chauffeur de nous y conduire. Il eut l'air surpris et même amusé que nous voulions aller dans un endroit pareil. « L'église grecque près de l'hôtel, beaucoup mieux », dit-il. Il était jeune et cordial et il nous expliqua qu'il désirait seulement nous faciliter les choses.

C'est là que nous allâmes, cependant, et une fois rendus, je compris pourquoi le chausseur présérait l'église grecque. Nous nous trouvions dans un quartier misérable, aux rues étroites et terreuses, peu fréquentées. L'église arménienne était très dégradée et avait l'air abandonné : ses murs étaient fissurés, elle était dépourvue de peinture et de presque tout ornement. Elle servait manisestement encore, mais elle avait l'air d'une coquille vide ou encore d'une caverne. Tout à côté, cependant, il y avait une école arménienne dont la cour grouillait d'enfants. A Erivan, je m'étais habitué à voir des Arméniens en grand nombre, et je sus surpris de constater, ici, à Istanbul, que ces visages m'étaient si familiers. En fait, ces enfants étaient comme tous les enfants, pleins d'énergie, de timidité et de curiosité. Dans un mélange d'anglais et de français rudimentaire, ils nous interrogèrent sur les Beatles et Bob Dylan. Puis survint un prêtre arménien à qui j'expliquai

que nous étions des Arméniens d'Amérique. Il eut un air vague et évasif et nous entraîna dans un minuscule bureau. Il s'assit derrière un petit pupitre de l'intérieur duquel il tira un petit réchaud électrique, un pot de café soluble et une casserole. En silence, il prépara trois tasses de café.

Une fois le café bu, j'essayai de lui poser quelques questions tout à fait banales concernant son école. Son anglais n'était pas mauvais mais il ne semblait guère désireux de lier conversation. J'avais l'impression d'interroger un haut fonctionnaire sur un sujet délicat. Je me demandais ce que pouvait bien être ce sujet délicat. Sur le pupitre, un petit drapeau turc en plastique était encadré par deux photos, l'une de Mustapha Kémal, l'autre du président turc actuel. Ce que je voulais lui demander, à lui ou à quiconque, c'était : « Comment est-ce aujourd'hui, pour un Arménien, de vivre en Turquie? La vie est-elle dure? Est-elle facile? Est-ce pure routine? » Ma semme, désignant le drapeau sur le pupitre, lui demanda s'il se sentait plutôt turc ou plutôt arménien. Le prêtre parlait d'une voix lente et monocorde des programmes scolaires : il ne changea ni de ton ni de sujet. Quand il eut fini, il but son café.

Finalement, je lui posai ma question: « Comment est-ce aujourd'hui, pour un Arménien, de vivre en Turquie? »

Le prêtre prit un air peiné, ou troublé. Il eut une sorte de sourire et un léger haussement d'épaules. Il me répondit d'une voix si basse que je n'entendis rien et réitérai ma question.

Il me jeta un regard de côté. « Je suis désolé, dit-il, mais je n'ai de réponse qu'aux autres questions. »

Lorsque nous eûmes quitté ce prêtre arménien avec son drapeau et sa photo de Kémal, je me sentis déprimé, tout en me disant qu'une telle réaction était stupide. Après tout, j'étais américain, je vivais en Amérique. Lui, il était turc et vivait en Turquie. C'étaient tout de même des différences. Je m'étais naguère demandé comment, même à l'époque d'Abdoul-Hamid, des Arméniens pouvaient choisir de continuer à vivre en Turquie. Et aujourd'hui, que diable pouvaient-

ils bien faire ici? Et je repensai à Erivan, à son inélégance et à sa poussière, à ses cailloux et à ses fumées d'usines, à ses immeubles de pierre rose et à ses tombeaux staliniens, à la police de l'aéroport et à ce manque caractérisé de tout élément de séduction qui puisse se comparer au spectacle du Bosphore au coucher du soleil. Au moins, me dis-je, là-bas vous étiez en terrain relativement sûr, là-bas vous étiez quelqu'un.

Rentrés à l'hôtel, nous avions rendez-vous pour boire un verre avec deux Américains amis d'un de nos amis de New York, des professeurs d'anglais qui enseignaient depuis de nombreuses années à l'Université américaine sur le Bosphore. Cette fin d'après-midi avait quelque chose de charmant, d'attendrissant, même; les douces senteurs du jardin flottaient dans l'air immobile, dans la fraîcheur de l'ombre qui nous environnait. En un tel moment, on n'avait aucun mal à imaginer pourquoi Constantin avait choisi d'édifier sa nouvelle Rome en cet endroit, pourquoi les Byzantins, même en pleine décadence, s'y étaient accrochés encore et encore, pourquoi le sultan Mehmet à son arrivée s'était efforcé d'éviter des destructions trop massives.

Nous bavardions de choses et d'autres. Les professeurs expatriés manifestaient un intérêt poli pour nos voyages mais demeuraient manifestement perplexes quant aux raisons qui pouvaient pousser même un Arménien à vivre en Arménie soviétique. Allez donc faire comprendre à un Bostonien comment on peut habiter Chicago. « Bien sûr, les Arméniens constituaient autrefois une fraction substantielle de la population », dit l'un des professeurs, un homme d'une cinquantaine d'années, mince, d'une élégance discrète et confortable, peut-être bien bostonien, d'ailleurs.

« On n'en voit plus guère la trace ici, dis-je.

— Oui, c'est malheureux. Mais il faut comprendre le point de vue turc. Les Arméniens faisaient beaucoup de mal aux Turcs, et après tout, le pays appartenait aux Turcs. Ces choseslà sont dures, sans doute, mais c'est la vie.

— Ils faisaient beaucoup de mal aux Turcs? Et comment cela? » demanda ma femme sèchement.

Le professeur sourit : « Tiens, j'aurais cru que vous saviez cela. Il y a sûrement des livres là-dessus. Je veux dire que la vérité qui semble se faire jour quant à ces horribles massacres, c'est fondamentalement que les Arméniens les ont provoqués — bien plus qu'on n'a voulu le reconnaître à l'époque.

— C'est vrai, dit l'autre professeur, un homme plus jeune qui portait des lunettes et un veston d'alpaga. J'ai plusieurs amis arméniens ici et ils sont tout à fait d'accord là-dessus. Ils disent : "Les crimes de quelques révolutionnaires égoïstes ont failli entraîner notre disparition complète. "En réalité, vous savez, même les massacres n'ont pas été aussi terribles qu'on a voulu le faire croire. »

Ce fut une bataille générale, mais une de ces batailles civilisées et sans conviction dans lesquelles l'ennemi reste froid et de bon ton et ne s'engage pas vraiment. Le premier professeur commençait toutes ses interventions par « mon cher ami, comme vous le savez certainement... » et se contrôlait de plus en plus. De notre côté, nous oscillions entre l'agressivité et la détresse. J'invoquais énergiquement les statistiques, mais j'avais sans doute l'air de les forger pour les besoins de la cause. « Ah, oui, c'est très intéressant », disait le second professeur en regardant au loin vers l'eau. Enfin, ma femme : « Je vous trouve bien sots tous les deux d'ignorer ce qui s'est réellement passé alors que vous êtes installés là, au bord de votre satané Bosphore. » La scène était de celles qui suspendent les conversations aux tables voisines et donnent aux garçons un air exceptionnellement attentif. Les deux professeurs américains, nos nouveaux amis, affectèrent un ton encore plus distingué et ironique. « Ce satané Bosphore? », fit le plus âgé des deux d'une voix lente et railleuse, comme si le litige portait sur cette innocente voie d'eau. « Ma chère amie, je ne suis pas certain d'être intéressé par une discussion à ce niveau. » Tout compte fait, non. Pour finir, on n'échangea plus aucune idée, aucun propos digne d'intérêt. Quelques expédients permirent d'en finir superficiellement avec notre « désaccord », nous commandâmes de nouvelles consommations dont personne ne voulait, pour bien montrer que nous étions tous copains, nous vidâmes les verres d'un trait et nous nous dîmes au revoir. «'N'oubliez pas de saluer Henry de ma part lorsque vous serez rentrés à New York! » s'écria le confortable professeur avant de disparaître dans le crépuscule. Non, non, nous n'oublierons pas. Triomphe de la civilisation.

Une fois remontés dans notre chambre, ma femme me dit : « Rien d'étonnant si tant d'Arméniens ont tendance à glapir.

— Tu veux dire : parce que " il ne s'est rien passé "?

— Parce que les Turcs ne veulent rien reconnaître. Et tout le monde s'en moque. Rien qui permette aux Arméniens de se libérer. »

Cela ne m'avait jamais paru aussi vrai que là, à Istanbul. Les Arméniens avaient fait beaucoup de mal. Les échos d'un orchestre de danse parvenaient jusqu'à nous depuis les jardins de l'hôtel. Les lumières de la rive asiatique du Bosphore commençaient à briller, reflets jaunes dans l'eau sombre où venaient de mouiller deux paquebots aux mâts illuminés comme des arbres de Noël. Le ciel alentour était d'un bleu sombre qui s'approfondissait, immobile et presque transparent. On entendait sonner dans le lointain la cloche d'un ferry-boat. Je pensais à ce que j'avais vu et lu, et je m'efforçais d'en retenir au moins la trame. En réalité, vous savez, même les massacres n'ont pas été aussi terribles qu'on a voulu le faire croire.

Des fleurs jaunes en train de se consumer dans une vasque de métal. Contre les vitres palpitait doucement une musique latino-américaine, une voix de femme et des guitares.

Le lendemain, il me parut insupportable de continuer à visiter des mosquées turques. Le matin, le plus jeune des deux

professeurs avait téléphoné pour nous demander si nous ne désirerions pas être présentés à l'un de ses amis, un certain M. Dermejian, vieux gentleman arménien qui avait été élevé par des parents adoptifs turcs, avait fait ses études à Oxford, était très cultivé, tout à fait charmant et grand expert en art iranien. Mais je ne pouvais me faire à l'idée de rencontrer M. Dermejian, en dépit de toute sa culture et de tout son charme. Je l'imaginais lui aussi vêtu de drap anglais ou portant le blazer de quelque club nautique. Je voyais ses mains pâles et molles posées sur un vieil échiquier iranien. Mon cher ami, il faut comprendre, l'affaire a été démesurément gonflée.

Sans avoir fait aucun projet conscient, je me retrouvai en train de feuilleter l'annuaire téléphonique d'Istanbul. Je m'arrêtai à la lettre K. Kouyoumjian: le nom de famille de mon père. Il y avait là cinq ou six Kouyoumjian, ce qui ne me surprit pas, car c'était un nom arménien courant et il était évident qu'il restait un bon nombre d'Arméniens vivant à Istanbul. Il y avait même un Dikran Kouyoumjian, précisément le nom de mon père. Machinalement, je saisis l'appareil et demandai à la standardiste de m'appeler ce numéro.

Tout contre mon oreille, j'entendis sonner à l'autre bout du fil, sonner et encore sonner. Puis un déclic et une voix

d'homme qui répondait en turc.

« Allô », fis-je, et je me demandais si je ne ferais pas mieux de raccrocher, dans l'incertitude de ce qui allait suivre.

L'homme changea de voix. « Allô », fit-il, avec un accent

anglais imparfait mais travaillé.

Je lui expliquai que j'étais un Arménien d'Amérique; que mon père s'était appelé Dikran Kouyoumjian; que nous n'étions sans doute pas parents, mais qu'ayant vu son nom dans l'annuaire, je l'avais appelé pour le saluer.

« Mais il faut venir me voir », dit-il.

Nous parlâmes brièvement de la famille Kouyoumjian. « Il y a eu une branche éloignée en Bulgarie, puis en Angleterre, dit-il, peut-être votre père était-il apparentée à celle-ci.

- Oui, répondis-je.

— Il faut que vous veniez avec votre femme prendre le thé. »

Dans la chaleur du plein après-midi, nous descendîmes en voiture un grand boulevard très embouteillé, puis toute une série d'étroites rues latérales, également embouteillées, qui nous conduisirent cette fois encore dans un quartier pauvre. Notre chauffeur, le même jeune et gentil Turc qui nous avait amenés à l'église arménienne et ailleurs, nous laissa à l'entrée d'une rue étroite et crasseuse, bordée sur presque toute sa longueur de petites boutiques obscures. La chaussée était jonchée de vieux journaux et de pelures d'oranges, et les caniveaux encombrés de toutes sortes d'ordures. Au bout de la rue se dressait un modeste immeuble d'habitation de trois étages dont les placages de stuc marron s'écroulaient de tous côtés. Des gamins jouaient dans le hall — dans ce qui avait été le hall. Kouyoumjian habitait au troisième étage.

L'homme qui nous ouvrit devait avoir la cinquantaine — un visage agréable, paisible, légèrement souriant. Il était presque chauve, mais il avait l'air en bonne condition physique. Son allure pouvait être celle d'un membre des professions libérales aussi bien que du petit commerce. Il était ingénieur, nous dit-il, ingénieur électricien. Son appartement, agréablement conçu et bien meublé, semblait une oasis de propreté dans cette rue. Les buffets et les tables étaient plutôt massifs mais soigneusement cirés. Sur la tablette de la cheminée, un bouquet de fleurs dans un vase. Des verres de cristal rosé disposés dans une vitrine me rappelèrent un instant la maison de Sarkis, près d'Erivan, avec sa verrerie de Bohême et son mobilier encaustiqué.

Sur la table de la pièce principale s'étalaient des livres anglais, Lord Jim, The Mayor of Casterbridge, Pride and Prejudice, un gros dictionnaire d'Oxford.

Je lui demandai s'il faisait des études de littérature.

« J'essaie d'apprendre l'anglais pour émigrer en Australie, répondit Kouyoumjian. J'étudie depuis trois ans. » Et il nous jeta un regard timide comme s'il s'attendait à notre incompréhension ou à notre réprobation. « Voilà qui devient plus clair, me dis-je. Un Arménien resté en Turquie — l'homonyme de mon père, qui plus est — Dikran Kouyoumjian d'Istanbul, avec par-delà ses fenêtres, les pelures d'orange, les mosquées, les minarets à prière enregistrée de cette ville en fin de compte musulmane, et en deçà, tous les talismans domestiques des Arméniens : les meubles nets et polis, les bouquets de fleurs, la verrerie précieuse bien en évidence. Et puis cette voie d'évasion : Joseph Conrad, Thomas Hardy et Jane Austen. Et enfin, l'Australie. »

« Êtes-vous triste de partir? » lui demandai-je.

— Il n'y a plus rien de bon ici, dit-il. Je pense qu'il y a déjà longtemps que ce pays ne vaut plus rien pour les Arméniens, mais ce n'est pas facile de s'en rendre compte quand il s'agit de sa propre patrie. » Puis : « Mais j'aime Istanbul », ajouta-t-il de tout son cœur, comme s'il se parlait à lui-même. Et il reprit : « Mon père a toujours aimé Istanbul. C'est lui qui nous a ramenés ici après la guerre. Ce fut sans doute une erreur, car nous habitions Paris, mais il disait qu'il aimait trop Istanbul. Il adorait descendre en voiture vers la côte, au printemps, pour voir les vergers et les fleurs. » Puis : « Je pense qu'il croyait que la situation allait s'améliorer ici après la guerre. »

Kouyoumjian sourit. Il n'avait apparemment rien d'un « dur ». Il était d'ailleurs vraisemblable que tout ce que les Arméniens de Turquie comptaient de « durs » avait été massacré depuis longtemps ou avait réussi à se dégager. Lui, c'était un homme modeste, mais dans une situation difficile; ce qu'il tentait était difficile à réaliser. « Parfois, l'idée de ce départ me fait peur. Vous comprenez, j'ai cinquante et un ans et ici, j'ai une bonne situation. De plus, les Turcs ne me laisseront emporter aucun argent. En fait, ils veulent que tous les Arméniens s'en aillent de Turquie. Ils veulent qu'il n'y ait plus trace d'Arméniens en Turquie — et la plupart des Arméniens sont déjà partis. Je crois qu'il n'en reste plus qu'environ 15 000. Mais ils ne nous laissent rien emporter avec nous. Pas même ce qu'on peut tirer de la vente de ses biens. En Australie, il me faudra repartir de rien.

- Alors, finalement, quelle est la raison qui vous pousse à partir? lui demandai-je.
- C'est que ça finit par me soulever le cœur. Vous le savez, du temps des anciens sultans, on nous appelait giaour et on nous opprimait. Aujourd'hui, ça continue. "Père, qu'est-ce que c'est qu'un giaour? " m'a demandé ma fille la première fois qu'elle est allée à l'école. " Est-ce que nous sommes des giaour? "C'est vrai, pendant quelque temps, j'ai cru que les choses allaient s'améliorer. Mais je me faisais des illusions. Dernièrement, il y a eu une recrudescence du sentiment musulman, surtout à la campagne, car c'est en général là que ça commence. Il y a quelque temps, vous vous en souvenez peut-être, il s'est produit un incident en Amérique : un vieil Arménien fou de Californie a abattu deux Turcs dans un hôtel. Là-bas, ca a donné lieu à un procès. Mais ici, la populace turque est descendue dans la rue, avec la bénédiction des autorités, c'était clair. A Erzurum, par représailles, ils ont pendu deux Arméniens et ils en ont battu un grand nombre d'autres. A Istanbul, ils se préparaient à en pendre peut-être une douzaine, mais ils ont eu peur que ce soit trop visible et ils se sont contentés de les battre sauvagement; l'un des Arméniens a perdu la vue. Je finis par désespérer de voir la situation s'améliorer ici pour nos enfants. »

La femme de Kouyoumjian entra alors avec un plateau chargé de thé et de gâteaux européens. C'était une femme grande et belle, ses cheveux blonds coiffés en hauteur, une Européenne, apparemment. De fait, elle était française et s'exprimait dans un anglais hésitant. « Moi aussi, dit-elle, je me demande avec inquiétude comment nous ferons en Australie. Mais j'ai entendu dire que les gens sont gentils là-bas. Je suis contente que Dikran lise tous ces livres. Il me dit : " Mon anglais ne sera peut-être pas très riche mais ce sera du bon anglais."

- Comment se sont passées toutes ces années où vous avez vécu aux côtés des Turcs, demandai-je.
 - Sans problèmes, répondit Kouyoumjian.
 - Nous avons beaucoup d'amis turcs, ajouta sa femme,

comme s'il eût été déloyal de laisser croire le contraire.

— Les Turcs sont des gens bien, des gens gentils, reprit Kouyoumjian. Mais quelquefois, il leur vient une espèce de folie; des idées folles s'emparent d'eux.

— Est-ce que c'est seulement une folie? N'est-ce pas qu'ils haïssent les Arméniens? » demandai-je.

Kouyoumjian s'absorba dans la contemplation de ea tasse de thé, puis il leva les yeux vers sa femme et dit : « Il y a sans doute du vrai dans ce que vous dites. »

En un sens, nous passions là un moment d'hospitalité charmante — dans cet intérieur si bien tenu, à déguster du thé et des gâteaux, tandis que Dikran Kouyoumjian évoquait les bons et les mauvais côtés de l'existence d'un Arménien au milieu des Turcs. Mais tout cela était aussi un peu étrange, comme si on avait laissé quelque chose à l'écart — à l'écart des paroles, ou plutôt des pensées, au-delà de la pensée. Chacun savait qu'une malédiction pesait sur les Arméniens de Turquie; or nous étions en Turquie et nous la sentions cette malédiction. Elle flottait dans l'air, sur le bouquet de fleurs et sur l'assiette de petits fours. Elle était embusquée à la lisière de la conversation. Mais personne ne la nommait. Peut-être était-elle innommable.

Ma femme leur demanda s'ils avaient d'autres enfants. Il apparut qu'ils avaient un fils d'environ vingt-deux ans, qui avait déjà émigré en Australie. Kouyoumjian était manifestement très fier de son fils. « Il a reçu également une formation d'ingénieur ici, dit-il. Il a passé brillamment l'examen national et au vu de ses résultats, unc firme importante lui a offert une bonne situation. Et puis on a remarqué son nom, typiquement arménien. On lui a dit : "Excusez-nous, nous avons fait une erreur, la place est déjà prise. " La chose s'est reproduite, au moins une fois et sans doute plusieurs. Alors mon fils a décidé d'aller en Australie. Il a une bonne situation dans une société d'ingeneering à Sydney. »

Nous y voilà donc, me dis-je. Les jeunes vont finir par arracher les Arméniens d'ici. Je considérai notre hôte et sa timide épouse française — ce Dikran Kouyoumjian, avec son visage agréable et poli, ses façons un peu incertaines, sa compétence d'ingénieur, ses Conrad et ses Jane Austen sur la table, ses verres de cristal rosé, et son crâne chauve et ses nombreux amis turcs — et je me dis : « Comment avez-vous pu quitter la France pour revenir ici, où on ne veut pas de vous, où on ne veut pas de vous à ce point? Je parie que votre fils est grand et impatient et que vous ne pouvez pas lui faire la moindre observation. »

Il me restait une question à poser, que j'aurais voulu formuler avec toute la courtoisie, tout le respect qui s'imposaient. Mais finalement, je me contentais de lui demander : « Mais pourquoi vous a-t-il fallu tout ce temps pour partir? »

Kouyoumjian me regarda d'un air de douter de ce que j'avais voulu dire. Puis il posa sa main sur mon bras à la façon arménienne et se renversa dans son fauteuil. « Je pourrais vous donner bien des raisons pour avoir attendu si longtemps — le travail que je fais ici, les études de nos enfants, peut-être les espoirs que nous nourrissions au lendemain de la guerre. J'ai pensé bien souvent à tout cela depuis le départ de mon fils, et maintenant il me faut le suivre. A mon âge, devoir suivre mon fils! Mais je crois que la raison pour laquelle je suis resté si longtemps, la voici : ici, j'étais chez moi. »

La femme de Kouyoumjian se leva, passa derrière son mari et posa ses mains sur ses épaules. « Je ne connais personne qui attache autant d'importance à son chez soi qu'un Arménien », dit-elle d'un ton qui n'impliquait ni approbation

ni désapprobation. Un fait d'expérience.

« Mais nous partons bientôt », reprit Kouyoumjian. Et à ce moment, il n'eut plus du tout l'air incertain, ni nostalgique, ni même modeste; c'était un homme plein de dignité, un homme d'âge mûr qui partait rejoindre son fils impatient; un homme, peut-être, qui n'allait plus tarder à être libéré d'une innommable malédiction.

Sur le seuil, Kouyoumjian me tendit la main et serra la mienne avec une soudaine fermeté. « Un jour, j'espère aller en Amérique, dit-il, il paraît que les Arméniens sont heureux, là-bas.

- Aussi heureux que quiconque », dis-je.

Puis: « Si vous en avez l'occasion, reprit-il, vous devriez descendre vers la côte. Non pas sur la côte même, mais juste avant, quelles fleurs, quels fruits! Quelle douceur il y a làbas! A chaque printemps, nous tâchons d'y faire une excursion en voiture. » Il nous fit un signe d'adieu.

Et nous partimes, laissant Kouyoumjian en bras de chemise, la main ouverte. Kouyoumjian en partance pour le bout du monde. Derrière lui, sur la table, les tasses à thé et ce qui restait des gâteaux et *Pride and Prejudice*. Nous laissâmes Istanbul, populeuse, alanguie, élégante à demi — la Grande Ville —, et son Bosphore et ses mosquées curvilignes et son grouillement de bateaux; le Bosphore bleu-noir, et ses rives plantées d'arbres et son grand pont vert et ses pétroliers glissant dans le crépuscule.

Et jamais nous n'allâmes vers le sud, ses fleurs et ses fruits.

Quelque temps après notre retour à New York, ma femme me dit un jour : « Cette histoire arménienne, où donc finit-elle : avec le départ de Kouyoumjian pour l'Australie? avec Sarkis, à Erivan, agitant les bras derrière le dos des policiers? ou bien ici, en Amérique? »

Quant à moi, ce qui me semblait important dans cette « histoire arménienne », c'était qu'elle continuât. Comme pour d'autres aspects de la nature — une chute d'eau, un rocher — il n'y avait pas moyen d'évaluer les mérites ou les torts inhérents à son existence même, mais le fait qu'elle persistât valait la peine d'être relevé. Cette persistance, cette permanence finirait par lui conférer une sorte de noblesse.

Me revoilà en Amérique, Arménien d'Amérique rentré d'un voyage chez les Arméniens — un peu comme cet Indien légendaire qui, élevé chez les Blancs, vient de rendre visite à son ancienne tribu : Dans quel camp êtes-vous à présent, monsieur? êtes-vous avec nous ou avec eux? Hélas, c'est là maintenant une alternative essentiellement rhétorique.

La matière de ma vie est américaine. Mais les Arméniens sont ma famille. Parfois comme des frères, parfois comme des cousins, des cousins éloignés, même. Il m'arrive de souhaiter que nous soyons plus proches, mais ce souhait n'est pas toujours sincère. Nous sommes aussi proches que nous voulons bien l'être.

Je me demande souvent ce que c'est véritablement que d'être arménien dans ce monde-ci — quel est le message que nous portons, nous autres Arméniens, tout au long de notre voyage à travers les siècles. On entend parler de « culture arménienne », au moins par des Arméniens, mais ce n'est sûrement pas cela. Non plus que la gravité fumeuse de l'Église arménienne. Ni même le mercantilisme, « l'instinct du commerce ». Car il s'est avéré que les Arméniens n'avaient pas dans le sang une tendance plus forte au commerce que la plupart des peuples évolués — surtout depuis que les nations occidentales ont renoncé à cette comédie de déguiser leurs boutiquiers en robustes fermiers parés de toute la noblesse de la nature.

Ce qu'ont été les Arméniens — une « nation », le terme ne serait pas tout à fait approprié, une présence, en tout cas, bien avant que le monde en vienne à concevoir la notion même de nation et de nationalité au sens moderne du mot. Aujourd'hui encore, ils sont une présence, soit éparse dans le monde entier, soit rassemblée encore, en cette minuscule Arménie soviétique, province d'un empire ambitieux, comme ce fut si souvent le cas dans l'histoire. Les Arméniens, du moins certains d'entre eux, se passionnent de temps à autre pour cette appartenance à une nation - et les voilà en proie à la même folie et au même orgueil que tant d'autres peuples. Mais finalement, le message des Arméniens a sans doute une substance plus riche que la pure et simple permanence. S'il est une vertu plus profonde que recèle l'âme de cette ethnie antique et robuste mais mineure, c'est probablement celle-ci : l'aptitude à dépasser le cadre de la nationalité. Constituer une nation au sens moderne — ou appartenir à une telle nation - c'est recevoir en héritage un territoire, la fierté de le posséder et une part de tous les rêves collectifs d'inaccessible grandeur, de violence, de fécondité et de haine. Être arménien, cela a signifié être contraint par les circonstances à surmonter ou à contourner ce qu'on appelle les impératifs de la nation

et de la possession, être ainsi disponible pour les luttes de la vie quotidienne, limiter l'envergure de ses rêves et s'arranger de ses rêves du mieux qu'on peut. Il est vrai qu'il y eut quelques années où les rêves arméniens tombèrent dans la plus horrible confusion. Les rois de Naïri empêtrés dans les aventures de la politique libérale. Les rois de Naïri, égarés dans des cours étrangères, à nourrir des rêves de grandeur. Des rois montagnards avec des couronnes de branchages et des palais de roc. Des rois si étrangers à toute métaphysique! Mais aujourd'hui, ceci semble également vrai : qu'il existe de bonnes chances pour que les jeunes, impatients et lucides, se mettent à affranchir leurs pères.

Je pense souvent à mon père depuis ce voyage, mais je ne rêve plus aussi souvent de lui. Un jour, il m'est revenu un de ses rêves à lui qu'il m'avait raconté il y a bien longtemps— le seul rêve, je crois, que je lui aie jamais entendu raconter. Et encore était-ce sur un ton de perplexité bourrue, car cela se passait pendant la dernière année de sa vie, alors qu'il avait un sommeil perturbé, parlait souvent en dormant et se réveillait en sursaut. Il avait rêvé de son père à lui. « Il était tout à fait comme dans mes souvenirs du temps où j'étais enfant, me dit mon père ce matin-là. Seulement ses cheveux étaient tout blancs, bien que très épais. Il portait une redingote et des lunettes à monture d'acier. Il se tenait debout à l'extrémité de l'allée où nous habitions et il me parlait, il m'interpellait. Mais il parlait en arménien et je ne comprenais pas un traître mot. »

J'ai parfois l'impression qu'un cercle, jadis brisé, s'est fermé, ou s'est re-fermé. Quel cercle? N'étions-nous pas parents dès l'origine?

COLLECTION TÉMOINS

nrf

Volumes publiés

Amalrik Andrei Voyage involontaire en Sibérie.

Arendt Hannah Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité

du mal.

Auriol Vincent Mon septennat (1947-1954).

Barnet Miguel Esclave à Cuba.

Emmanuel Berl Interrogatoire par Patrick Modiano, suivi de Il fait

beau, allons au cimetière. Brüning Heinrich Mémoires.

Castaneda Carlos

Voir. Les enseignements d'un sorcier yaqui.

Castaneda Carlos

Voir. Les enseignements d'un sorcier yaqui.

Le Voyage à Ixilan. Les leçons de don Juan.

Castaneda Carlos Histoire de pouvoir.

Cohen Dr Sidney LSD 15, l'hallucinogène absolu.

Combe Maurice L'Alibi.

Davis Angela S'ils frappent à l'aube...

Dedijer Vladimir Le Défi de Tito. Staline et la Yougoslavie.

Diény Jean-Pierre
Gramsei Antonio
Halimi Gisèle

Le monde est à vous.
Lettres de prison.
Le Procès de Burgos.

Harrington Michael L'Autre Amérique. La pauvreté aux États-Unis. Hersh Seymour M. Le Massacre de Song My. La guerre du Vietnam et

la conscience américaine.

Jackson George
Jackson George
Guiducci Armanda
Jones LeRoi

Les Frères de Soledad.
Devant mes yeux la mort...
La Pomme et le serpent.
Le Peuple du blues.

Jung C. G. « Ma vio ». Souvenirs, rêves et pensées.

Kouznetsov Édouard Journal d'un condamné à mort.

Lewis Oscar La Vida. Une famille portoricaine dans une culture de pauvreté: San Juan et New York.

Lewis Oscar Une mort dans la famille Sanchez.

Liehm Antonin Trois générations. Entretiens sur le phénomène cul-

Lodi Mario turel tchécoslovaque.

L'Enfance en liberté.

London Artur Mandelstam Nadejda Medvedev Jaurès Mendès France Pierre

Myrdal Jan

Naipaul V.S. Ouvrages collectifs

Pasqualini Jean Razola Manuel et Constante M.

Schwiesert Peter

Seale Bobby Stern August

Vienet René

Vincent Gérard Wylie Laurence Wylie Laurence L'Aveu. Dans l'engrenage du procès de Prague. Contre tout espoir, I, II et III.

Contre tout espoir, I, II et III. Grandeur et chute de Lyssenko. La vérité guidait leurs pas.

Un village de la Chine populaire suivi de Lieou-lin après la révolution culturelle.

L'Inde sans espoir. Romanciers au travail. Chili : le dossier noir. Prisonnier de Mao

Triangle bleu. Les républicains espagnols à Mauthausen.

L'oiseau n'a plus d'ailes... Les lettres de Peter Schwiefert présentées par Claude Lanzmann.

A l'affût.

Un procès « ordinaire » en U.R.S.S. Le D' Stern

devant ses juges.

Enragés et situationnistes dans le mouvement des

occupations. Le peuple lycéen. Un village du Vaucluse. Chanzeaux, village d'Anjou. LA COMPOSITION, L'IMPRESSION ET LE BROCHAGE DE CE LIVRE ONT ÉTÉ REFECTUÉS PAR FIRMIN-DIDOT S.A. POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS GALLIMARD ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 22 SEPTEMBRE 1977

> Imprimé en France Dépôt légal : 3° trimestre 1977 N° d'édition : 22522 — N° d'impression : 0795

Institut Kurde de Paire

Institut kunde de Pairis

Michael Arlen

Embarquement pour l'Ararat A la recherche de l'identité arménienne

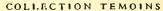
Si l'Amérique s'est faite d'un désir forcené d'oublier l'origine, aujourd'hui toute unegénération d'Américains tente de faire retour sur son histoire et de retrouver ses "racines". De ce renversement, Michael Arlen est, à bien des égards, exemplaire. Son père, né arménien, avait tout fait pour s'identifier au monde anglo-saxon où il fut, dans les années vingt, un romancier à succès, sous un nom qui dissimulait parfaitement ce qu'il semblait considérer comme sa tare originelle. Et de fait, n'y avait-il pas quelque chose d'insoutenable à être arménien à une époque où Hitler pouvait poser la question: "Qui se souvient encore aujourd'hui du massacre des Arméniens ?"

C'est cette Arménie rejetée que Michael Arlen s'est' efforcé de retrouver, et Embarquement pour l'Ararat est le récit de cette quête d'identité. Parmi les vieux Armé-

niens de New York, d'abord, crispés sur le souvenir du génocide; puis dans la petite République socialiste d'Arménie, membre pauvre et laboricux de l'Union soviétique; mais aussi dans la longue histoire de ce peuple de montagnards fiers et de guerriers redoutés, sur lequel la domination turque finira par s'acharner jusqu'à la quasidestruction; mais surtout, peut-être, dans les profondeurs du subconscient de Michael Arlen lui-même, dans l'obscurité douloureuse de sa relation avec son père.

Michael Arlen nous fait passer de l'un de ces registres à l'autre, au fil d'un récit familier et sensible qui suit le fil même de la vie. Le livre refermé, le mont Ararat, haut lieu mythique de l'Arménie, nous sera resté inaccessible, mais du moins peut-être entendrons-nous avec plus de justesse se poser, à nous comme à chacun, la question de la filiation, la question de l'origine.

Michael J. Arlen a grandi en Angleterre et aux Etats-Unis. Il est actuellement un des rédacteurs du New Yorker



Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, Témoins réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts: Mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme Mon Septennat de Vincent Auriol ou La Vida d'Oscar Lewis; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur: Les Frères de Soledad de George Jackson ou L'Aveu d'Artur London

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Castaneda Carlos:

Voir. Les enseignements

d'un sorcier Yaqui. Le Voyage à Ixtlan Les leçons de don Juan

Histoire de pouvoir

Stern August: Un procès "ordinaire" en U.R.S.S. Le Dr Stern devant ses juges.

Kouznetsov Edouard: Journal d'un condamné à mort.

Pasqualini Jean:
Prisonnier de Mao.
Sept ans dans un camp
de travail en Chine.

Armanda Guiducci
La Pomme et le serpent
Auto-analyse de la fémini



D'après le tablcau de Gyula Konkoly: "Le massacre des Arméniens" (détail).

